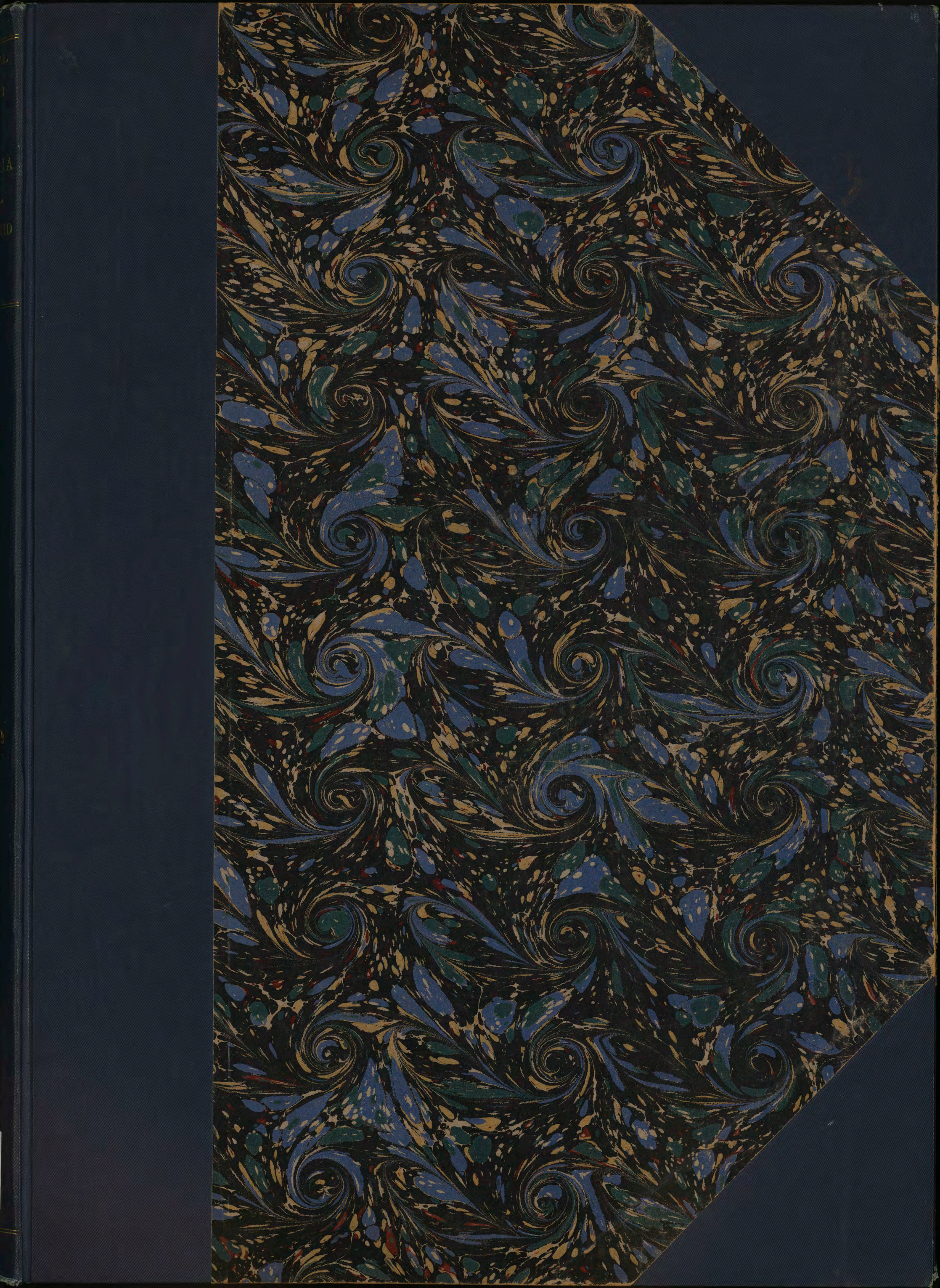


La

Armeria Real

DE MADRID.



LA ARMERIA REAL
OU
COLLECTION DES PRINCIPALES PIÈCES
DE
LA GALERIE D'ARMES ANCIENNES
DE
MADRID.

Dessins de Mr. Gaspard Sensi, Membre de l'Académie de Pérouse,

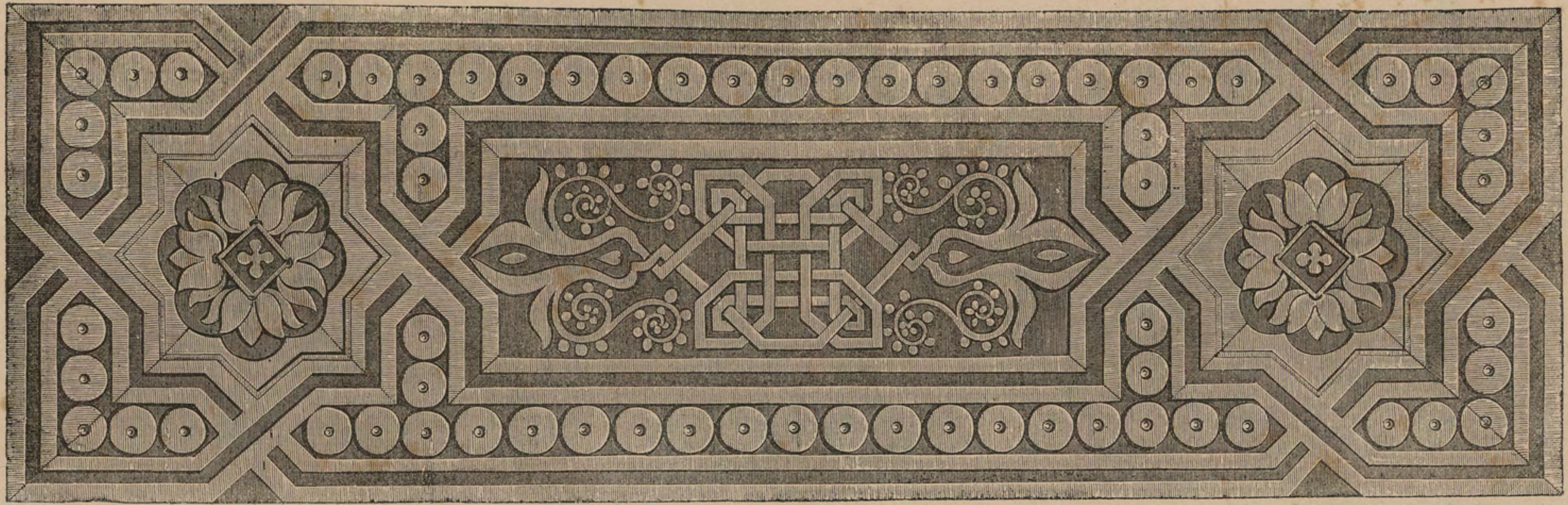
Texte de Mr. ACHILLE JUBINAL,
Ancien professeur de faculté, Ex député du corps législatif.

Frontispices, Lettres ornées, Culs de lampe par Mr. Victor Sansonetti.
gravures sur bois par Mr. Faxardo, sur pierre, sur cuivre, sur acier par les meilleurs Artistes de Paris.

44me. Edition.

Paris
Vve. A. MOREL & Cie.
rue Bonaparte
N.º 13.

575



(Planche n° 1.) ÉPÉE DU PAPE EUGÈNE IV.



V[1] AINQUEURS des Infidèles, les rois d'Espagne reçurent souvent, après le succès, ainsi que presque tous les princes chrétiens, divers cadeaux du souverain pontife. Tantôt ce fut une bannière, tantôt une relique de saint qu'on leur envoya; mais la Cour de Rome ne se borna pas à des marques de reconnaissance postérieures à la victoire. Devançant les desseins de la Providence, elle rappela maintes fois aux rois très-catholiques par le don d'un glaive (*espadas de guion*) béni durant l'office de la nuit de Noël, que leur devoir était d'arriver à l'extermination des Mahométans. Telle est l'origine d'un assez grand nombre d'épées (treize) offertes aux rois d'Espagne dans l'ordre suivant, savoir : la première, qui est celle dont nous nous occupons, au roi de Castille Jean II, par le pape Eugène IV; la seconde, au même prince par Calixte III; la troisième, par Paul II à Henrique IV; la quatrième par Innocent VIII à Ferdinand V; les trois suivantes à Charles-Quint par les papes Léon X, Clément VII et Paul III; la huitième, par le dernier de ces papes à Philippe II avant qu'il montât sur le trône; les neuvième, dixième, onzième, douzième, au même prince devenu roi, savoir : les deux premières par Pie IV, et les deux autres plus tard, par Grégoire XIV et Clément VIII. La treizième de ces épées est celle que Philippe III reçut de Paul V.

Mais revenons à l'épée du pape Eugène IV. Cette arme est, dans notre planche, réduite à la moitié de sa grandeur naturelle. La lame paraît d'une bonne trempe (peut-être de Milan), et le travail des ornemens y est assez finement exécuté. La poignée est d'argent doré, et sur le haut de la lame on lit d'un côté : *Eugenius papa quartus*, de l'autre : *Pontificatus sui anno sexto decimo;* ce qui nous donne pour date de la confection de cette épée l'année 1437, Eugène IV ayant été promu à la thiare en 1431.

[1] Le portrait qui se voit au milieu de cette lettre, composée par M. de Sansonetti d'après une ancienne et très-fidèle gravure, est celui de Charles-Quint.

(Planche n° 2.) HARNAIS DU CHEVAL DU ROI DON JACQUES-LE-CONQUÉRANT.

Nous avons donné et décrit dans notre premier volume le casque et les étriers qui, selon la tradition, ont appartenu au roi don Jacques-le-Conquérant. Ici nous avons à parler d'une selle, d'un grelot et d'un fragment de sous-ventrière qu'on veut avoir fait partie du harnachement de la monture de ce prince. Nous ne nous opposons point à cette origine que rien pourtant ne vient confirmer; mais nous dirons que la forme de la selle dénote qu'elle est fort ancienne. Elle est, en effet, à peu près la même que celle des objets de ce genre qui sont représentés dans la Tapisserie de Bayeux et dans les sceaux des XIIe et XIIIe siècles (*Voy.* l'Atlas des Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie). Quant au grelot et au fragment de sous-ventrière, nous les donnons plutôt comme souvenir que comme chose digne d'attention.

La *Armeria Real* est fort riche en objets de harnachement et surtout de harnachement ancien. On voit parmi eux quelques selles qui servirent jadis aux tournois, et dont les diverses faces sont peintes avec assez d'habileté. Malheureusement elles sont dans un fort mauvais état. Au nombre de celles qui sont assez bien conservées, nous en citerons une surtout en velours, bordée d'or, garnie de grains de corail, et qui a des étriers en fer couverts de petites lames dorées. Cette selle est fort belle et peut rivaliser avec quelques autres offertes à des rois d'Espagne par des ambassadeurs, telle par exemple, que celle qui fut donnée en 1766 au roi Charles III par l'ambassadeur de Maroc, ou que celle que don Nicolas d'Aristizabal rapporta de Constantinople et dont il fit hommage au même prince.

La *Armeria Real* en compte près de 160, moins riches peut-être que les deux dont nous venons de parler, mais dont l'origine ou la forme sont pour la plupart curieuses.

(Planche n° 3.) CASQUE DU CARDINAL XIMENÈS.

Nous avons reproduit dans notre premier volume (Planche 29) le bouclier du cardinal Ximénès de Cisneros. On trouvera plus loin (Planche 18 du présent volume) sa cuirasse, qui passe pour avoir, avec le morion que nous allons décrire, formé l'armure complète dont ce rude batailleur, bien plus soldat que serviteur d'un Dieu de paix, était revêtu, dit-on, à la conquête d'Oran (*Voyez*, pour cette expédition, page 29 du premier volume, la note 2).

Bien que le casque attribué à Ximenès, pas plus que la cuirasse et le bouclier dont on lui fait honneur, ne porte de marque distinctive de son origine, on peut cependant, grâce à une circonstance particulière, affirmer en quelque sorte, qu'il lui a appartenu. Le cardinal, en effet, comme on sait, était d'une très-grande force corporelle. Or, pour revêtir en entier l'armure dont nous nous occupons, il fallait une vigueur peu commune. Le casque pèse 20 livres, le bouclier 50, la cuirasse 79, d'où l'on peut conclure que la pesanteur totale de l'armure, en ajoutant aux pièces que nous venons de nommer le poids des gantelets, des avant-bras, des cuissarts et des jambières, devait aller à plus de 200 livres. Un homme, d'une constitution ordinaire, en eût été écrasé. Il y a donc probabilité que ces divers objets ont appartenu à Ximenès.

D'autre part, on peut diriger contre notre raisonnement une objection toute matérielle et toute positive. Que signifient les deux lettres R et S placées au milieu de l'écusson du porte-plumet? Nous l'ignorons; mais peut-être ces lettres n'ont-elles été gravées là, ainsi que la couronne qui les surmonte, que lorsque l'armure vint prendre place dans la collection de *la Armeria.* Ce qui pourrait le donner à penser, c'est que le casque, la cuirasse et le bouclier dits de Ximénès appartiennent évidemment à la même armure; leurs ornemens s'accordent trop bien pour qu'il en soit autrement.

Si le bouclier de Ximenès est, comme nous l'avons fait observer dans notre premier volume, d'un admirable travail; le style de son morion ne nous paraît pas moins digne de remarque. A part la forme générique de ce casque, dont le galbe est toujours disgracieux et peu élégant, il faut reconnaître une grande habileté dans l'ensemble des ornemens, dans l'exécution des figures et dans l'agencement des détails. Ce couvre-chef a dû sortir de la main d'un maître; tous les ornemens en sont dorés, et il est garni de velours rouge à l'intérieur.

Comme le casque de Ximénès est le seul exemple de ce genre de coiffure militaire qu'on trouvera dans notre livre, nous croyons devoir entrer à son sujet dans quelques considérations.

On a pensé long-temps, et non sans raison peut-être, que cette espèce de casque, à cause de son nom (*Morion*), nous était venue d'orient. Elle aurait mis en tout cas beaucoup de temps à s'impatroniser chez nous, car nous ne voyons le morion régner sur nos armées que fort tard. La plupart de ceux qui ornent nos cabinets d'armes sont de la première moitié du XVIe siècle ; mais l'usage, après en avoir été interrompu, reprit faveur un peu plus tard, si bien que nous le retrouvons jusqu'à la fin du XVIe siècle, et même dans le XVIIe, à l'époque de Henri IV et de Louis XIII.

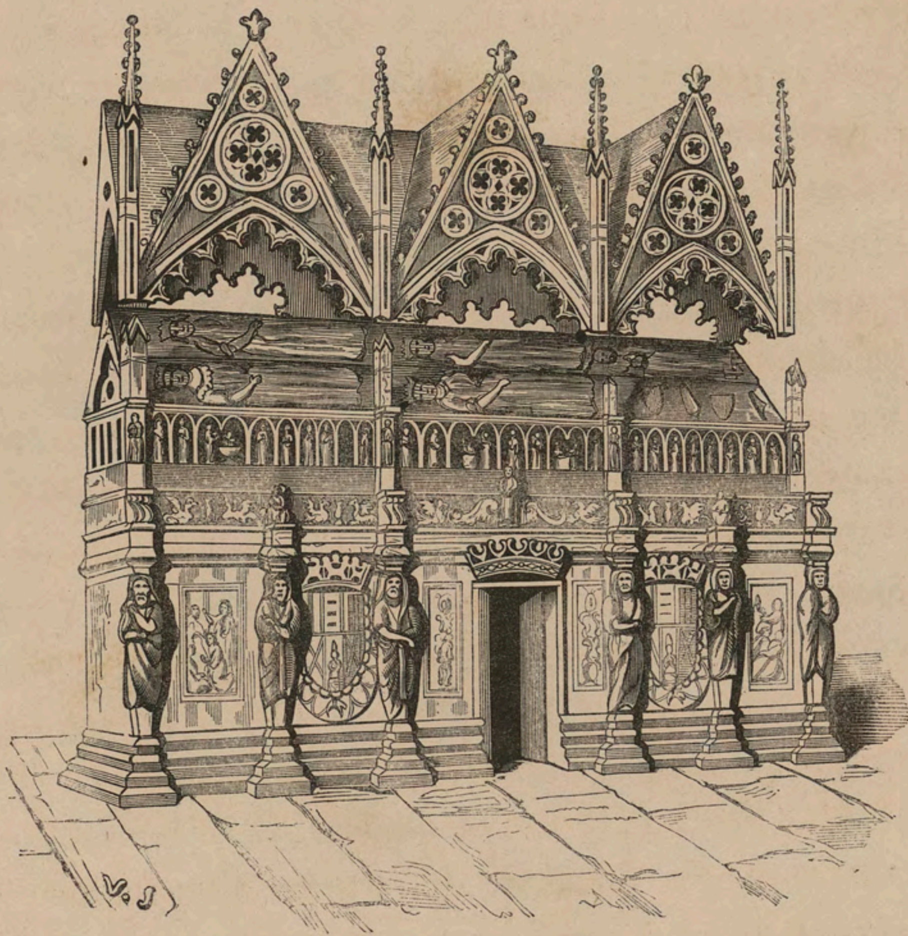
Le morion était la coiffure pour ainsi dire spéciale des piétons; il fut même interdit dans la cavalerie. Cependant on pourrait citer quelques exemples de chevaliers qui le portèrent comme plus léger et plus commode que toute autre coiffure de guerre. (Voyez *l'armure aux lions* du Musée d'artillerie de Paris). La forme du morion a peu changé; le sommet de ce casque a toujours offert une crête tranchante, souvent arrondie, mais quelquefois surmontée d'une espèce de bec ou crochet. Le bord a sans cesse été fort large et relevé en bateau devant et derrière. Brantôme rapporte que l'Italie, et surtout Milan, fournissait beaucoup de morions.

(Planche n° 4.) ÉPÉE DE PHILIPPE II OU DE CHARLES-QUINT.

Cette épée, qui est assez remarquable comme ensemble, n'a rien de particulier comme détail. Elle paraît, à cause de sa simplicité, avoir appartenu à Philippe II plutôt qu'à Charles-Quint, qui mettait du luxe dans ses armes; pourtant la forme de la poignée et du pommeau n'est pas sans grâce.

La *Armeria Real* possède encore une autre épée attribuée à Philippe II, et que nous ne donnerons pas, parce que, pour s'en former une idée complète, il suffit de regarder celle dite du Cid (*voyez* pl. 30, 1er vol.). Il n'y a entre elles aucune différence, ce qui prouve que ces deux armes appartiennent, comme fabrication, à la même époque, c'est-à-dire au XVIe siècle. On s'en convaincra aisément en les rapprochant de quelques armes antérieures, et notamment de l'épée du roi Saint-Ferdinand (*voy.* pl. 14, 1er vol.) qui remonte au XIIIe siècle. On a donc peine à comprendre comment on a pu faire remonter au Cid l'une de ces deux armes, puisque le nom d'épée de Philippe II donné à la seconde démontrait évidemment que la première dénomination était un grossier anachronisme.

Je dois faire observer aussi que la petitesse de la poignée des deux épées en question tient à ce que cette partie de l'arme n'était point destinée à recevoir les cinq doigts de la main, mais trois seulement. Les deux autres s'appuyaient sur la lame elle-même.



TOMBEAU DES ROIS D'ARRAGON A POBLET.

2



(Planche n° 5.) BOUCLIER DE PHILIPPE II.



Ce bouclier, ou rondache du XVI[e] siècle, dans le genre de ceux que nous avons donnés pl. 3, pl. 7, pl. 12, etc., du premier volume, est d'une fort belle exécution. Aucune de ses parties n'est en relief; toutes sont au contraire gravées en creux avec une grande habileté. Le genre de dessins qui forme l'ornement de cette belle pièce participe à la fois du goût mauresque et du goût espagnol. Aussi reconnaît-on aisément dans les contours principaux de cette arme le style des Arabes modifié par le style particulier des beaux-arts dans la Péninsule.

(Planche n° 6.) ÉPÉE D'ISABELLE-LA-CATHOLIQUE.

Cette épée d'Isabelle-la-Catholique est la seconde que nous donnons dans notre collection.

La première (*voyez* pl. 16 du premier volume et page 15 du texte) est d'un style aussi orné et aussi ingénieux que le style de celle qui nous occupe est simple et sévère; mais toutes deux, par l'exiguité de leur poignée, semblent avoir appartenu à une femme; seulement on peut dire que l'une est une épée de parade et l'autre une épée de combat.

Elles offrent encore plusieurs différences notables. La garde de l'une en effet est droite, tandis que celle de l'autre est recourbée. En outre, le pommeau de celle qu'on trouve dans notre premier volume est rond : celui de l'épée qui nous occupe est hexagone. Quant à la lame, elle porte gravée sur le plat le nom du fabricant auquel on la doit. Ce nom, qui est presque effacé, n'est cependant pas celui de l'artiste dont l'atelier produisit la première arme d'Isabelle-la-Catholique.

Le pommeau de cette épée, sa garde et ses accessoires, sont dorés; la torsade qui garnit la poignée est en fil de laiton argenté et le fourreau en velours bleu-clair bordé d'argent. L'arme entière a 3 pieds 1 pouce 5 lignes de longueur.

(Planche n° 7.) ÉPÉES TRÈS-ANCIENNES, DONT L'UNE EST ATTRIBUÉE A DON JACQUES-LE-CONQUÉRANT.

L'épée qui porte ici le nom de *don Jayme el conquistador*, est une de ces longues flamberges à deux mains, dont la hauteur variait de 3 à 5, et même à 7 pieds. Leur usage fut général chez les chevaliers du XIII[e] siècle. On les nommait aussi BRANC, BRAND, BRANS, de *frangere*, briser, (avec changement de l'F en B), parce qu'elles pourfendaient quelquefois un homme d'un seul coup. En effet,

comme elles tranchaient des deux côtés et qu'elles étaient fort pesantes, on conçoit que lorsqu'un guerrier exercé à leur maniement parvenait, en les rabattant avec vigueur, à entamer le casque d'un fantassin, il devait du coup lui fendre la tête jusqu'aux épaules. Guillaume de Tyr raconte même que Godefroi, non seulement faisait voler avec sa flamberge le chef de ceux qu'il atteignait, mais encore qu'un Sarrasin couvert d'un corselet de mailles, lequel devait pourtant présenter une certaine résistance, l'ayant voulu approcher, fut coupé en deux par le travers du corps. « Si, dit-il, que la partie » despuis le nombril audessus tomba par terre, et l'autre fust portée par le cheval jusques dedans » Antioche. De la nouvelleté de ce fait tant merveillable fust tot le pueple si espoventé, qu'il n'y eust » celuy qui le peust tenir caché. »

Nos romans carlovingiens s'expriment de même touchant la plupart des héros dont ils célèbrent les exploits. On lit dans *Garin le Loherain*, page 40, tome I, les vers suivans qui réunissent les deux exemples cités plus haut.

Hervis l'entent, ... trait le brant acerin
Et fiert Butor le seignor de Lutin.
Tot le porfent desci qu'emmi le pis.
A la traverse va Golias férir
Un roi félon qui Pinçonie tint ;
Les deux moitiés fist à terre chéir.

Les autres épées qui se voient dans notre planche sont de la même époque que celle attribuée à don Jacques; seulement leur longueur est moindre; l'une a 3 pieds 6 pouces 3 lignes pour la lame seulement, sans compter la poignée; l'autre a 2 pieds 9 pouces et quelque chose. Nous avons représenté ces deux armes de profil (n°s 7 et 11 de la planche), et nous en avons donné divers détails dans les autres n°s 3, 6, 10, etc.

(Planche n° 8.) BANNIÈRE DE SAINT CHRISTOPHE ET POIGNARD DE BIGOTILLOS.

La planche 13 de notre premier volume contient, sous le titre de *Drapeau de saint Jacques,* une bannière dont la forme est semblable à celle de saint Christophe, le sujet qu'elle représente est différent; mais on y voit cependant la croix de Bourgogne entourée de flammes et formée de deux troncs noueux unis ensemble au moyen d'un briquet de la Toison d'or.

Au centre de la bannière se dressent les colonnes d'Hercule avec ces mots : *Plus oultre* (le *nec*, non, est toujours sous-entendu), surmontés cette fois, au lieu d'une tiare, comme dans l'autre bannière, d'une couronne royale.

Plus loin on aperçoit saint Christophe traversant la mer, appuyé sur un arbre qui lui sert de soutien, et portant notre Seigneur sur ses épaules gigantesques.

Ce pennon, selon moi, n'a jamais dû être employé pour la guerre. Je le rangerais plutôt parmi ceux qu'on voit encore à la *Armeria*, et dont on usait pour certaines cérémonies, telles par exemple, que les funérailles des rois. Il faut dire, pourtant, qu'on voit à la *Armeria* diverses bannières sur lesquelles sont peintes les images du Christ, de la Vierge, de saint Martin, etc., et qui furent, dit-on, déployées à la bataille de Lépante.

Les autres objets que reproduit notre planche sont deux poignards, vus chacun de face et de profil, et qui viennent, dit-on, de Mustapha ou Hacen, bey d'Oran, plus connu en Espagne sous le nom de *Bigotillos* (petites moustaches). Ils furent trouvés dans ses dépouilles lors de la conquête de cette ville le 1er juillet 1732, par le marquis de Montemar [1]. La *Armeria* renferme encore beaucoup d'autres objets qui ont appartenu à ce bey. Parmi eux on remarque quatre sabres, deux poires à

[1] Voici ce qu'on lit dans un ouvrage de William Coxe (*l'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*, tom. III de la trad. fr. d'André Muriel, p. 305). « Les Maures s'étaient emparés d'Oran en 1708. Un renégat espagnol, nommé *Bigotillos* (petites moustaches), qui s'était mis à leur tête, força le marquis de Valdecanas, gouverneur de la place, à se rendre... Cette action valut à Bigotillos, maçon de sa profession et réfugié en Afrique par suite d'un démêlé avec l'inquisition, la dignité de bey d'Oran, etc. »

poudre, une paire d'éperons turcs, un morion, quatre arquebuses, dont trois sont garnies d'argent et surtout un manuscrit arabe moderne, admirablement exécuté en caractères dorés, argentés et de diverses autres couleurs, avec des bordures très-nombreuses et de fort bon goût. Ce manuscrit, qui contient des prières musulmanes, fut écrit, à ce qu'il paraît, à Médine ou à la Mecque vers 1716. Il a pour titre : *Les présages de la félicité*, etc. On le conserve à la *Armeria* dans une enveloppe de velours cramoisi bordée d'or.

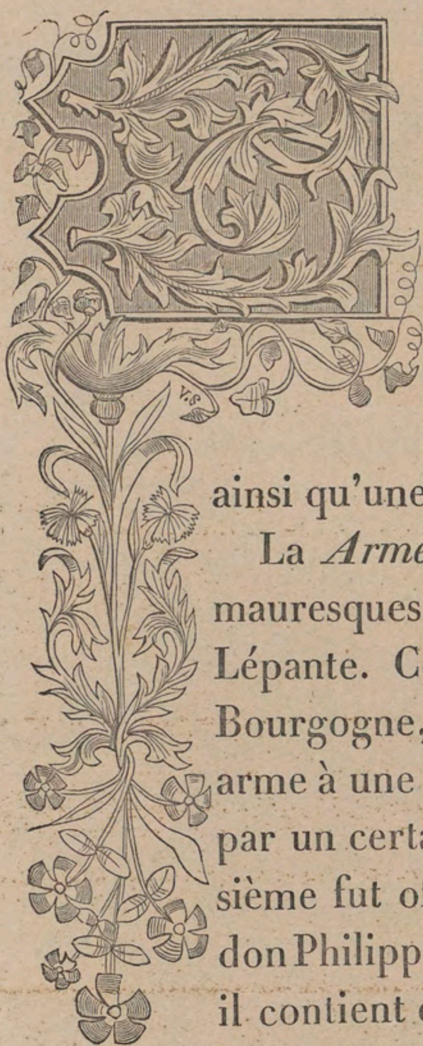
Bigotillos perdit à la prise d'Oran, outre ce dont nous venons de parler, la plus grande partie de ses troupes, 138 pièces de canon, 7 mortiers, une galiote et 5 brigantins, dont les corsaires d'Oran se servaient pour faire des courses sur les côtes d'Espagne. Quant au marquis de Montemar, il quitta l'Afrique après un séjour de deux mois, et reçut de Philippe V, comme récompense du succès de son expédition, le collier de la toison d'or.



FERDINAND-LE-CATHOLIQUE A GENOUX, D'APRÈS UNE STATUE DE BOIS DE LA CATHÉDRALE DE GRENADE.



(Planche n° 9.) SABRE DE BOABDIL.



BOABDIL, dont nous avons donné et décrit l'armure dans notre premier volume, aurait également possédé, si l'on s'en rapporte à une tradition que ne mentionne pas le catalogue de la *Armeria Real,* exécuté par don Ignacio Abadia, le sabre que représente notre planche 9. Cette arme porte, en effet, dans son style, un caractère mauresque qui a pu donner l'idée de l'attribuer à Boabdil. Elle est du reste fort belle, et la lame en est d'une grande finesse. La forme seule du pommeau nous paraît d'un goût plutôt bizarre que gracieux; mais les ornemens de la lame et de la poignée sont d'un bel aspect. Ils sont tous dorés, ainsi qu'une partie du fourreau.

La *Armeria Real* possède un assez grand nombre de sabres remarquables, presque tous mauresques. On distingue parmi eux celui de Hali, général des Turcs, qui trouva la mort à Lépante. Ce sabre est orné d'inscriptions arabes et persannes. Un autre, aux armes de Bourgogne, mises là probablement par un de ses possesseurs, lequel sans doute devait cette arme à une victoire, est orné de caractères arabes qui nous apprennent qu'il fut fabriqué par un certain Mustapha, sous le règne de Bajazet II, c'est-à-dire de 1481 à 1512. Un troisième fut offert à Philippe III par les princes de Savoie; un quatrième à Philippe IV par don Philippe de Guevara. Ce dernier fut fabriqué par un ouvrier égyptien nommé Mahomet; il contient des inscriptions en langue persanne. Un cinquième enfin fut donné à Charles III par le maréchal de camp don Nicolas d'Aristizabal qui l'avait rapporté de Constantinople en 1785. Quelques uns de ces sabres sont garnis d'argent, de saphirs, d'améthystes, de rubis et d'autres pierres précieuses. La plupart sont ornés d'inscriptions en diverses langues orientales. On sait que les nations mahométanes ont toujours pratiqué cet usage; et la cause en est bien simple: les Musulmans regardent les versets de leurs livres saints qu'ils placent sur leurs monumens, et qu'ils portent sur eux-mêmes, comme un talisman préservateur. Aussi n'ont-ils pas manqué d'en graver souvent sur leurs armes et quelquefois avec une assez spirituelle application. C'est ainsi qu'on lit sur un sabre à poignée de corne, qui fait partie de la riche collection d'armes orientales de M. le duc de Luynes, ce passage de l'Alcoran : *Le secours vient de Dieu et la victoire est proche; annonce cette bonne nouvelle aux Croyans.* On retrouve aussi ces paroles sur une chalcédoine venue de Perse, qui a appartenu à feu M. Petit-Radel[1]. On lit encore sur un poignard appartenant à M. de Luynes, et qui semble venir des pays voisins de l'Oxus : *Que Dieu nous soit en aide.* Sur un sabre de la même collection on trouve aussi ces mots qui ont rapport à la tradition répandue par Mahomet en l'honneur de son gendre, et à l'épée que celui-ci rendit à jamais célèbre. *Il n'y a de brave qu'Ali et d'épée que*

[1] Voyez, pour de plus amples renseignemens à ce sujet, le chapitre de l'ouvrage de M. Reinaud sur les *monumens turcs, arabes, persans, etc.*, du cabinet de M. de Blacas.

Doutfékar. Je terminerai cette disgression en disant qu'un des fabricans d'armes les plus renommés en Orient est le fameux armurier Assad-Allah d'Ispahan, qui vivait sous le règne du grand Abbas. Les armes qu'on lui doit sont remarquables par la finesse du grain et la bonté de la trempe. On les distingue à un certain acier veiné, appelé *vieil acier des Indes*, dont le secret est aujourd'hui perdu. (*Voy.* Chardin, t. IV, p. 156 et suiv.)

(Planche n° 10.) ÉPÉE ATTRIBUÉE A PHILIPPE II.

Nous n'avons autre chose à dire de cette épée, dont les ornemens sont pleins de délicatesse et décèlent une belle exécution, si ce n'est que les diverses branches de la garde offrent de gracieuses courbures, et que les lettres gravées sur la lame sont d'un joli effet. Rien ne prouve d'ailleurs qu'elle ait ou n'ait pas appartenu à Philippe II. La garde et le pommeau sont dorés.

(Planche n° 11.) DÉTAILS ET MODÈLES DE MASSES.

La masse ou massue (*clava*, *massa*,) est sans contredit la plus ancienne des armes offensives, parce qu'elle en est la plus simple. Une branche d'arbre prise au hasard suffit pour la créer, et nous la trouvons même chez les peuples sauvages.

Plus tard on garnit de clous et de pointes de métal l'extrémité opposée à la poignée, mais le manche resta fort long afin de pouvoir atteindre à distance l'adversaire qu'on voulait frapper. Ce genre de massue, propre aux guerriers qui combattaient à pied, exigeait l'emploi des deux mains; or, comme les seigneurs et les princes qui étaient à cheval ne pouvaient conserver qu'un bras de libre, l'autre devant être occupé à tenir les rênes, on réduisit la longueur des masses, et afin de pouvoir en asséner un coup plus terrible, on les composa tout entières de métal, avec une tête fort grosse, quelquefois ronde et composée d'un seul bloc, d'autrefois séparée en plusieurs crêtes comme dans les exemples donnés par notre planche 11. Ce fut là ce qu'on nomma *masse d'armes, bouge,* terme qui désignait aussi une flèche ayant une tête, ou tout simplement *plombée,* expression qui indique que l'extrémité de cette arme était garnie de plomb.

Il y eut aussi un genre de masses presque toujours réservé aux fantassins, et qui devait être terrible. C'était le *fouet d'armes* ou *scorpion* (fustis, scorpio), composé d'un globe de fer ou de bois, suspendu, soit par des cordes, soit par des chaînes, à l'extrémité d'un long manche, et dont on se servait comme d'un fléau à battre le blé. L'effet devait en être effroyable, et sous de pareils coups, on voyait sans doute voler en éclats les casques et les boucliers. Que fût-il advenu, par conséquent, de la masse que Rabelais place aux mains de Loup-Garou, ennemi de Pantagruel, laquelle, dit le facétieux satyrique, « estoit toute d'assier, pesante neuf mille sept cens quintaulx deux quarterons d'assier de » Chalybes, au bout de laquelle estoient treize poinctes de diamants, dont la moindre estoit aussi » grosse comme la plus grande cloche de Nostre-Dame de Paris : (il s'en falloit par adventure l'es- » pesseur d'ung ongle, ou au plus, que je ne mente, d'un doz de ces cousteaux, qu'on appelle » couppe-aureille.) »

Les masses d'armes les plus grosses (le n° 1 de notre planche, par exemple), s'appelaient *marteaux, martels;* les plus petites (n°s 2 et 3), *maillets*, *maillochets*, *mailloches.* Ces diverses dénominations sont célèbres dans notre histoire.

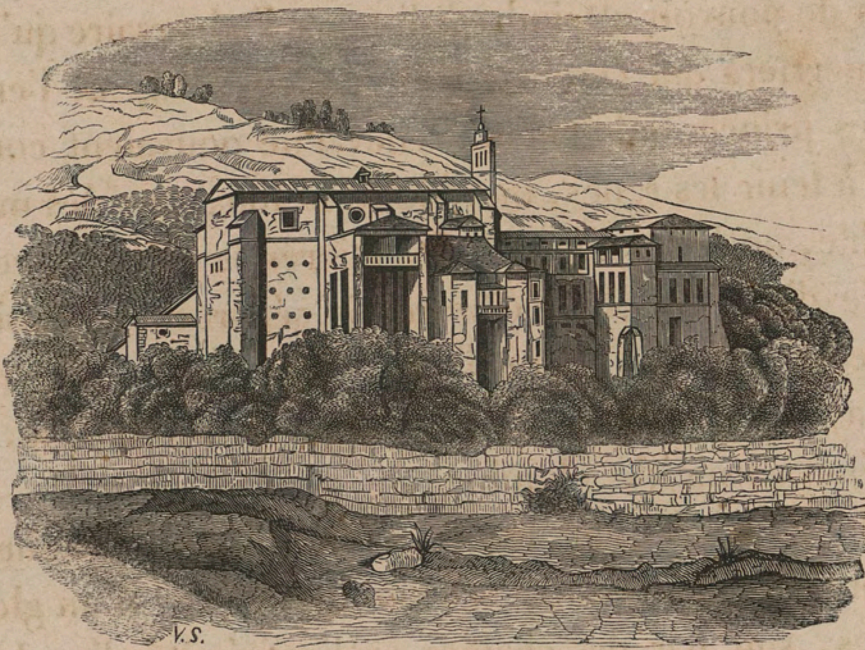
La masse fut quelquefois réunie à la hache; c'est-à-dire que celle-ci, au lieu d'avoir deux tranchans, n'en eut qu'un, tandis que l'autre côté offrait une espèce de marteau.

La masse n° 1 de notre planche est toute entière dorée; celle que représente le n° 2 est en fer bruni; celle qu'offre le n° 3 a tout le sommet doré, ainsi que certaines parties du manche; la poignée est en fer brut. Les ornemens compris sous les nos 4 et 5 sont des fragmens empruntés à d'autres masses dont il ne nous a paru utile de reproduire que cela.

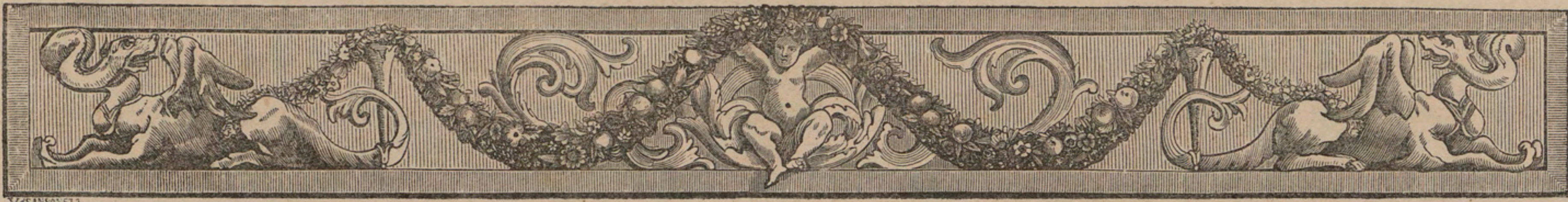
(Planche nº 12.) ÉPÉE ATTRIBUÉE A CHARLES-QUINT.

Cette arme, dont on trouvera la lame toute entière avec ses beaux détails dans une autre de nos planches (*voy.* pl. 15), offre une poignée magnifique d'un style vraiment royal, et d'un galbe à peu près pareil à celui des épées du XIII[e] siècle. Rien cependant de plus simple que cette poignée garnie en fil de laiton, alternativement vert et doré; mais les deux têtes de lion placées aux extrémités de la garde sont d'un bon effet et d'une grande majesté. Le pommeau est doré, ainsi que la garde et les ornemens de la lame.

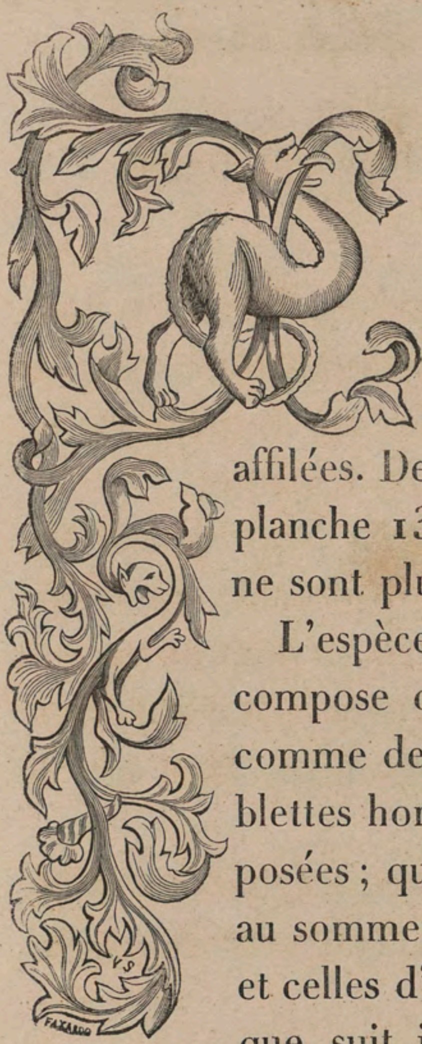
La longueur de cette épée est de 3 pieds 9 pouces 7 lignes.



MONASTÈRE DE JUST
(RETRAITE DE CHARLES-QUINT).



(Planche n° 13.) ARMURE CHINOISE OU JAPONNAISE.



ENDANT le règne de Philippe II, l'Espagne, dont le commerce avait pris un grand accroissement, se trouva en relations fréquentes avec les contrées les plus lointaines. Ce fut alors que l'empereur de la Chine et le roi du Japon, si l'on s'en rapporte au catalogue de don Abadia, envoyèrent au maître de la Péninsule trois armures fort singulières, accompagnées de trois épées et de deux lances de bois, dont le tranchant ou la pointe était composé de pierres affilées. De ces trois armures nous en donnons deux, celle d'abord que représente notre planche 13, puis celle qui forme notre planche 23. Quant aux épées et aux lances, elles ne sont plus aujourd'hui à la *Armeria Real.*

L'espèce de bonnet qui remplace le casque dans notre armure est de fer. Le masque se compose du même métal verni en noir; les épaulières, placées de chaque coté du corps comme des ailes, et qui protégent une grande partie des bras, sont des espèces de tablettes horizontales, en fer, couvertes à leur partie supérieure de petites lames superposées; quelques fils de soie de diverses couleurs vont, au moyen de trous qui existent au sommet de ces petites lames, joindre en courant perpendiculairement celles d'en haut et celles d'en bas. A la partie supérieure des bras, il y a une espèce d'étoffe de couleur que suit immédiatement un fragment de mailles, composé de petits anneaux de fer, enlacés avec d'autres en cuivre, de manière à se croiser; les poignets sont recouverts de la même façon. Le bras et la main sont composés de feuilles de fer battu, semé de peintures et de dorures représentant des lions, des roses et autres ornemens du même genre.

La chaussure que nous avons représentée en bas de l'armure, est d'une étoffe blanche, couverte d'une espèce de crin noir en forme de réseau; elle est bordée de ruban blanc et noir, et elle a deux semelles, l'une en feutre et l'autre en cuir ordinaire.

(Planche n° 14.) ARMURE DE L'ÉLECTEUR DE SAXE.

Don Ignacio Abadia, dans son catalogue de la *Armeria*, ne mentionne, comme venant de l'électeur Fréderic, qu'une épée qui n'a rien de bien remarquable et que nous ne donnerons pas. Il ne parle nullement d'autres objets qui lui auraient appartenu. Comment, en effet, l'électeur de Saxe, en un temps où les armes du moindre capitaine étaient étincelantes de dorures et d'ornemens, aurait-il revêtu une armure aussi simple et aussi grossière que celle qu'offre notre planche 14? Cela n'est pas probable. Ce prince d'ailleurs n'avait rien de difforme, et l'armure qu'on lui attribue semble avoir appartenu à un homme disgracié de la nature; mais il y a plus : la tradition veut en Espagne que

l'armure et l'épée dont nous parlons aient été prises par Charles-Quint à Pavie. Or, Frédéric II était alors étroitement lié avec l'empereur, et n'assista même pas à la bataille dont nous venons de parler. Je ne vois donc aucun moyen d'expliquer la tradition relative à l'origine de notre armure; quant à l'épée, il se pourrait qu'elle vînt de l'électeur Jean, successeur de Frédéric, fait prisonnier par Charles-Quint à la bataille de Mulberg, en 1547.

(Planche n° 15.) ÉPÉE DE CHARLES-QUINT.

Cette lame, dont nous avons donné la poignée planche 12, est encore une des armes qu'on dit avoir appartenu à Charles-Quint; mais celle-ci, du moins, est authentique. Elle porte la devise de ce puissant monarque roulée autour des colonnes d'Hercule, que surmonte la double couronne impériale et royale. Parmi les nombreux et riches ornemens qui brillent sur cette lame, on voit d'un côté Hercule terrassant le lion de Némée, de l'autre une suite de vases et de fleurs.

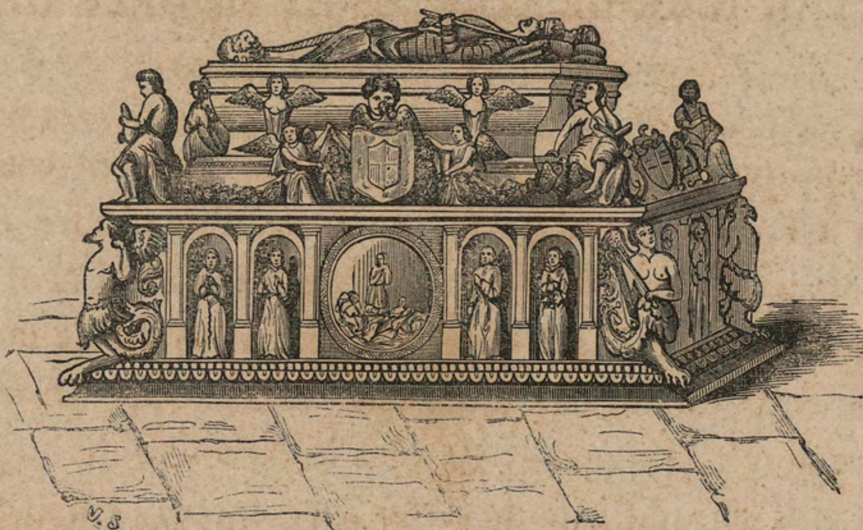
Après ces ornemens viennent divers signes placés là par l'ouvrier comme marques propres à le faire reconnaître, puis un magnifique aigle à deux têtes. Cette lame est d'une grande finesse.

(Planche n° 16.) BOUCLIER DE DON JUAN D'AUTRICHE DONNÉ PAR LE PAPE.

Nous avons parlé (*voy.* page 2 de ce volume) de la force corporelle de Ximénès. Selon les uns, ce cardinal aurait fait, par amour-propre, cadeau de notre bouclier, qui est fort pesant (il pèse 45 livres), à don Juan d'Autriche. Selon les autres, don Juan l'aurait au contraire reçu du pape Pie V, comme récompense du service qu'il avait rendu à la chrétienté par la victoire de Lépante.

Quoi qu'il en soit de ces deux origines, ce bouclier a été conservé à la *Armeria Real;* mais il est, ainsi que nous l'avons dit page 2 du premier volume, dans un état de mutilation déplorable. En effet, une cupidité sans borne a privé cette belle rondache du crucifix d'argent qui l'ornait, et dont on ne voit plus aujourd'hui que l'empreinte. Il en est advenu pareillement des lettres en même métal qui décoraient le contour du bouclier, et que M. Sensi a pu rétablir dans leur forme primitive, ainsi que le Christ, en suivant les traces légères qu'elles ont laissées.

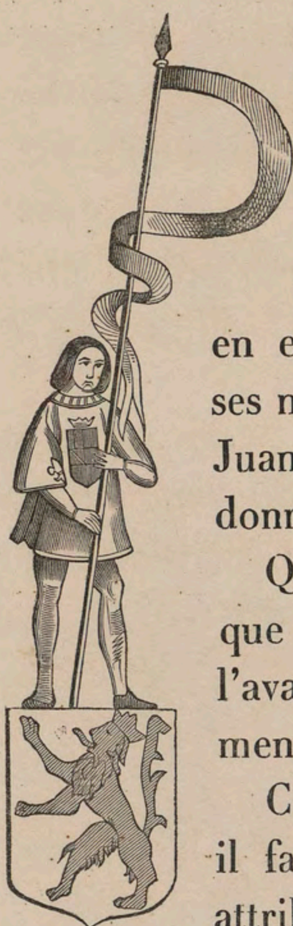
Ce bouclier, qui est en fer uni, offre dans notre planche, et devait offrir jadis en original, un noble et beau caractère de simplicité. On y voit également deux empreintes de balles fortement marquées.



TOMBEAU DE JEANNE-LA-FOLLE ET DE SON MARI, A GRENADE.



(Planche n° 17.) ARMURE DE DON JUAN D'AUTRICHE.



Parmi les armures de la *Armeria Real,* le catalogue de don Ignacio Abadia en signale trois comme ayant appartenu à don Juan d'Autriche. Celle que donne notre planche 17 est du nombre. Don Juan la portait, dit-on, à la bataille de Lépante, fait qui peut paraître à bon droit surprenant, au moins pour l'armure entière, puisque le bouclier qu'on aperçoit sur le bras gauche ne servait qu'à cheval. Il est en effet vissé à la cuirasse, de façon à laisser la main qui tient la bride libre de tous ses mouvemens. Comment se peut-il ensuite qu'une armure qui aurait appartenu à don Juan ne porte pas ses armes ou d'autres traces de son origine? C'est ce que nous abandonnons au lecteur le soin d'apprécier.

Quant à nous, nous dirons que l'armure qu'offre la planche que nous décrivons, bien que renfermant peu d'ornemens, est cependant élégante et assez belle. Elle a aussi l'avantage d'être complète. Le bouclier, d'une forme irrégulière, est divisé en compartimens, qui contiennent chacun un oiseau gravé.

Cette armure, qui est fort pesante, a appartenu à un homme d'une haute taille, et il faut voir en cette circonstance une probabilité de plus en faveur de l'origine qu'on attribue à la pièce dont nous parlons, car don Juan, loin de ressembler à son père qui était petit, avait une stature élevée.

(Planche n° 18.) ARMURE DE XIMÉNÈS ET MODÈLE DE BANNIÈRE.

La plupart des raisonnemens que nous avons faits page 2 du présent volume, à propos du casque de Ximénès, sont applicables à l'armure qui porte son nom. Elle n'offre rien qui puisse rendre son origine positive, mais les probabilités sont en faveur de l'opinion qui veut qu'elle lui ait appartenu. En effet, cette cuirasse pèse 161 livres, et ce que nous avons dit de la force de Ximénès semble s'accorder parfaitement avec cette circonstance. La richesse de cette arme défensive est encore une preuve qui vient s'ajouter aux autres. Joignez-y de plus le caractère de quelques-uns de ses ornemens (la madone, par exemple), et il sera difficile de lutter avec succès contre cet ensemble.

L'armure de Ximénès est en acier bruni; ses ornemens sont dorés et les innombrables petits clous qui les accompagnent sont à tête d'argent. La Vierge figurée au milieu d'un médaillon est gravée en relief, et la chaîne d'or qui soutient celui-ci est tracée sur la cuirasse. Près de là on remarque sur la cuirasse plusieurs places où le fer a cédé sous une forte pression; ce sont les marques de deux balles; on a profité de cette disposition pour entourer de petits clous, rangés en étoile, la trace du projectile et en faire un ornement.

La *Armeria Real* contient encore un casque en forme de bérette, qui passe pour avoir appartenu à Ximénès ; comme il n'a de remarquable que son origine, nous ne le donnerons pas. Quant à la bannière placée au bas de la cuirasse qu'offre notre planche, nous ignorons quel saint elle représente. Du reste, ses ornemens étant les mêmes que ceux des bannières dont nous avons déjà parlé tant dans notre premier volume que dans le second, nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à ces parties de notre texte.

(Planche n° 19.) ÉTRIERS D'IGNACE DE LOYOLA ET DE FERDINAND-LE-CATHOLIQUE.

L'étrier primitif, nommé *sautoir*, fut tout simplement formé d'une corde pliée en deux, de façon à ce qu'on pût y passer le pied et s'aider de cet appui pour monter à cheval. Plus tard l'étrier, *estrier* (strapes) fut de fer massif. Quelquefois pourtant il était composé, à sa partie supérieure, de bandes de fer croisé, qui recouvraient le pied.

Les Gaulois, les Romains, les Francs, les Germains, ne semblent pas s'être servis de l'étrier, ni même l'avoir connu; du moins ne nous reste-t-il aucun monument qui atteste ce fait; mais les nations modernes en ont toutes fait usage. Nous trouvons l'étrier composé d'une espèce de triangle en fer, suspendu à une courroie, dans la tapisserie de Bayeux; c'est sa forme la plus simple au moyen-âge. Plus tard, à mesure que le luxe augmenta, quand surtout après le règne de l'armure à mailles vint celui de l'armure en fer battu qui permit de déployer beaucoup plus de richesse sur les armes, l'étrier prit mille formes bizarres; il fut en bronze, en fer travaillé, quelquefois même en argent ou en or. Tels étaient, par exemple, ceux de la mule de César Borgia à son entrée dans Paris.

Les étriers que représentent notre planche 19 sont tout simplement en fer, avec des ornemens dorés et fort bien exécutés. Celui qui passe pour avoir appartenu à Ignace de Loyola est surmonté d'une espèce de carapace destinée à protéger le pied. L'autre, qui appartint, dit-on, à Ferdinand-le-Catholique, offre en relief une Diane chasseresse. Ces deux étriers sont d'un fort bel aspect.

(Planche n° 20.) CHANFREIN DE CHEVAL.

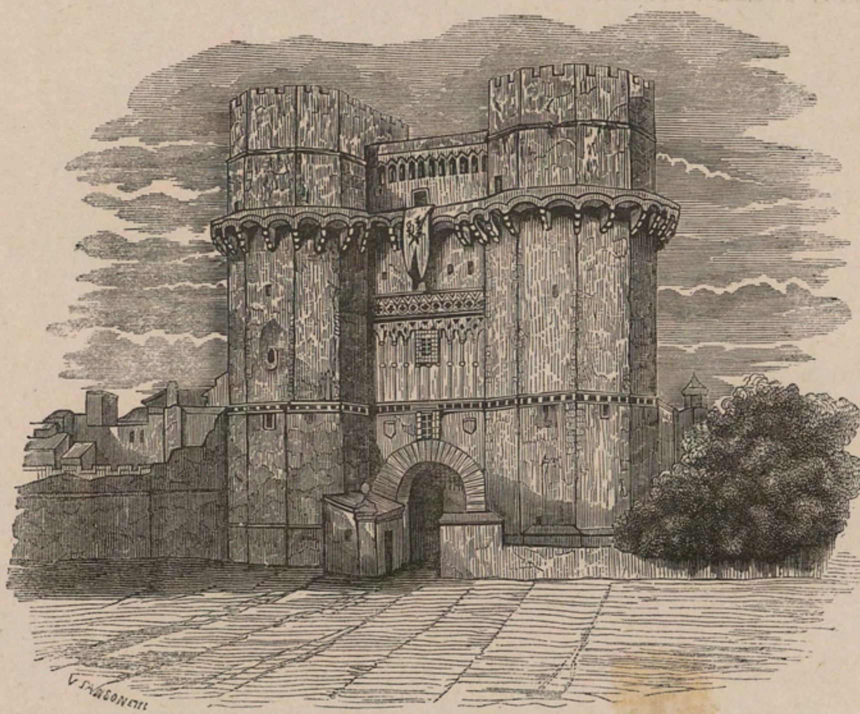
On appelait *bardes* l'ensemble du harnais défensif qui couvrait un cheval; mais ces bardes étaient composées de plusieurs parties portant des noms différens. Il y avait les *flancois*, nommés aussi *pissières*, qui étaient de fer ou de cuir bouilli, et qui protégeaient les flancs et la croupe jusqu'au jarret; le *girel* ou *poitrail*, formé d'une large plaque d'acier qui environnait le poitrail, les épaules et se terminait au milieu du corps de l'animal; enfin le *chanfrein* ou *têtière*, qui était une espèce de masque en fer ou en cuir, destiné à cacher totalement les oreilles, le front, les yeux, le nez. Toutes ces précautions, que l'invention de l'artillerie a rendues inutiles, étaient nécessaires, chez nos aïeux, où la chute du cheval entraînait presque toujours la perte du cavalier, lequel, à cause de la pesanteur et de la gêne de son armure, à moins qu'il ne fût secouru par les gens qui le suivaient, éprouvait de grandes difficultés à se dégager et à se relever. La partie du chanfrein qui protégeait le nez, s'appelait spécialement *nazel* ou *moufflard*. Le chanfrein, comme nous le verrons dans notre planche, était quelquefois armé d'une longue pointe placée au front, et destinée à blesser, en le heurtant, le cheval de l'ennemi; d'autres fois, ainsi que celui qui nous occupe, il portait, mais plutôt comme ornemens que dans un autre but, des espèces de défenses aux environs de la narine.

Cette partie des bardes étant la plus apparente, on s'étudia à la rendre riche et brillante. Dans l'exemple qu'offre notre planche, nous voyons un chanfrein composé d'écailles sur un fond d'acier, couleur de fer. L'effet en est assez pittoresque; mais quelquefois on déploya bien plus de luxe. L'histoire de Charles VII nous apprend que le cheval du comte de Saint-Pol, au siége de Harfleur, avait un chanfrein estimé 30,000 écus, et que le comte de Foix, à son entrée dans Bayonne, montait un

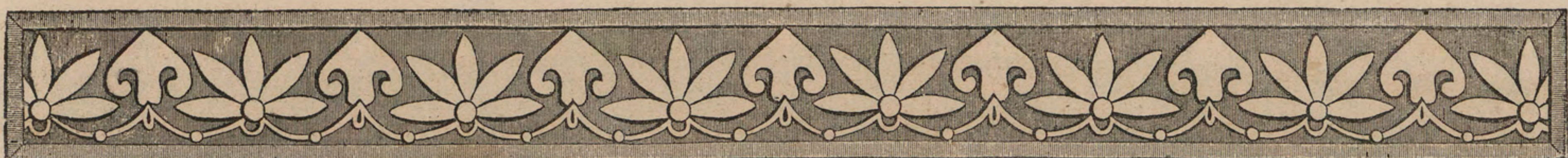
coursier dont le chanfrein d'acier était revêtu d'or, d'argent, de pierreries, et qu'on prisait environ 15,000 écus d'or, ce qui ferait un ornement de près de 130,000 francs aujourd'hui.

Le *flancois* et le *girel* s'attachaient l'un et l'autre par des *fermoirs* servant d'agrafes, qui étaient souvent en argent ou en toute autre matière précieuse; ces deux pièces étaient la plupart du temps couvertes de dorures et de ciselures, et aux termes d'une ordonnance de Henri II, un homme d'armes devait, sur quatre chevaux, en avoir un qui en fût revêtu.

Tout cet attirail pouvait être fort commode pour la défense, mais il pouvait être fort gênant pour l'attaque, et s'il inspirait la terreur, il nuisait beaucoup sans doute à la facilité des évolutions.



PORTE DES SERRANOS, À VALENCE.



(Planche n° 21.) RICHE GANTELET.



U[1] NE des principales pièces de l'armure défensive, le gantelet, destiné à protéger la main, était l'une de celles qui demandaient, pour être portées commodément, le plus de travail. Il nous est resté aussi des gantelets qui sont de véritables chefs-d'œuvre d'élégance. Toutes les articulations des doigts y jouent sans peine, et la main n'y est nullement gênée.

Quelquefois les gantelets, surtout dans les armures de parade, étaient chargés de pierreries et de dorures. Dans les armures de combat, au contraire, ils étaient parfois tellement lourds et pesans, que, semblables au *ceste* des anciens, on pouvait, en frappant son adversaire avec l'un d'eux, l'étourdir et même le tuer. On connaît l'usage qui avait cours, au moyen-âge, pour exprimer un défi, de *jeter son gantelet,* et de le présenter à son adversaire, pour signifier *qu'on se rendait.*

Le gantelet que reproduit notre planche 21 est pour ainsi dire perdu dans la *Armeria Real,* malgré sa magnifique exécution. Il a fallu, pour le découvrir et pour le dessiner avec autant de justesse qu'il l'est, tout le goût et le zèle de M. Irrisson. La *Armeria Real* en contient encore plusieurs autres, parmi lesquels le catalogue de don Abadia en mentionne un qui est orné de longues inscriptions arabes tirées du texte de l'Alcoran. Celui que nous donnons est garni intérieurement de peau de buffle, et tous ses ornemens sont dorés.

(Planche n° 22.) RAPIÈRE.

L'arme que nous donnons ici tient à la fois de la rapière par sa lame plus étroite que celle des épées ordinaires, et de la dague par sa garde concave destinée à parer les coups qui auraient pu blesser la main. Elle est élégante et d'un assez beau travail. Nous ignorons ce que représente la petite tête qui se trouve sur le pommeau.

Une inscription gravée sur la lame nous indique qu'elle fut faite en 1604 par un fabricant nommé Aguirre Antol.

(Planche n° 23.) HACHE BARBARESQUE, SELLE CHINOISE, ARMURE JAPONNAISE.

Notre planche 23 est une des plus bizarres, par l'assemblage des figures qu'elle contient, que nous ayons publiées jusqu'ici. La hache qu'on y voit fut, dit-on, donnée à Charles-Quint par un bey de Tunis, tradition qui a bien pu être suggérée par le caractère tout barbaresque de cette arme.

[1] Le portrait contenu dans cette lettre est celui de Pizarre, exécuté d'après une ancienne gravure.

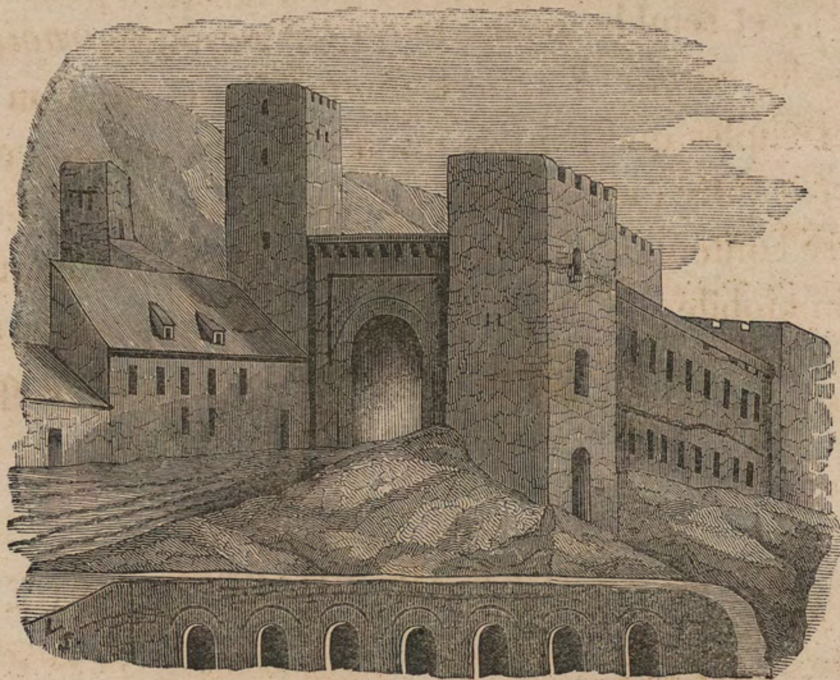
La selle est une de ces curiosités chinoises assez rares aujourd'hui. Tout le bois qui entre dans sa composition est du laque doré. Celui qui sert de boucle devant et derrière est peint en noir. Le fond de la selle est une petite natte très-finement tressée; le dessous est en gros jonc. Les étriers sont en laque doré.

Quant à l'armure japonnaise ou chinoise que nous avons placée à côté, elle n'est pas moins singulière. Le masque qui forme casque est peint en rouge, couleur de chair indienne, ainsi que le corps, les avant-bras et le haut de la tête. Le hausse-col, le haut des bras et la cotte sont des lames de fer, pointillées en or, sur un fond très-terne. La soie qui joint la cotte au corset est verte ; les petites chaînettes qui lient l'avant-bras à l'arrière-bras posent sur un fond de soie bleue.

On ne devine pas trop à quel usage ont pu servir de pareilles armes, dont le fantatisque aspect ne serait bon tout au plus qu'à effrayer des enfans.

(Planche nº 24.) MORS MAURESQUE.

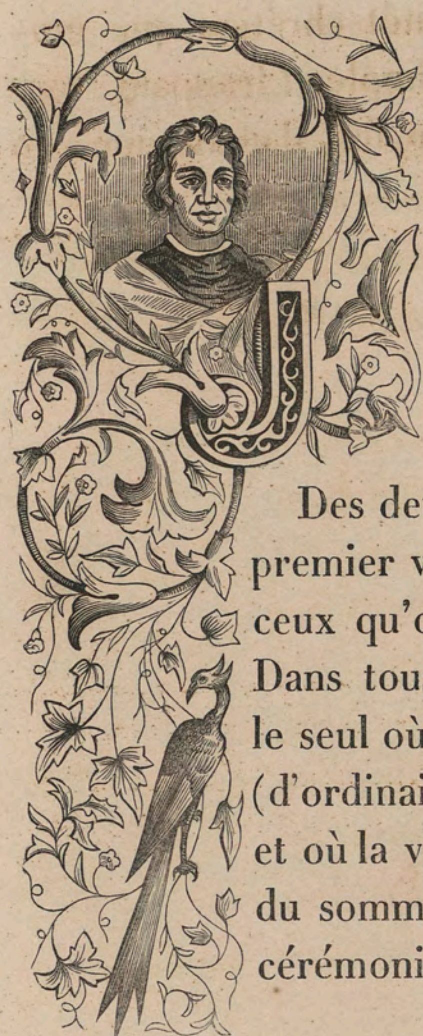
Nous avons laissé à ce mors le nom de mauresque qu'il porte dans la *Armeria Real;* mais il est évident, par la croix qu'on y voit gravée à deux endroits divers, qu'il est plutôt chrétien que musulman, ce qui pourtant ne lui ôte rien de sa beauté. Il est en effet d'un travail simple et frappant; tous les petits ornemens qu'on aperçoit gravés sur ses différentes branches, sont en fer, damasquinés en argent et d'un aspect pittoresque.



PORTE VISAGRA, A TOLÈDE.



(Planche n° 25.) DIVERS CASQUES.



J[1]E ne sais trop, je l'avoue, dans quelle classe ranger le premier de ces trois casques, dont la forme participe à la fois du heaume et du morion. C'est là, je pense, un casque de parade, dans le genre de celui qu'on fait remonter à don Jacques-le-Conquérant. (Voir notre 1er volume.)

Toutefois, celui-ci n'est pas comme l'autre, composé d'une espèce de pâte rougeâtre. Il est en acier poli, couleur de fer et ses ornemens sont en or. Le nez et la bordure de derrière, avec la tête de canard, sont en cuivre doré, comme l'ornement au dessus de l'aile. L'arête du casque est en cuivre doré. Des deux autres, l'un est à peu de chose près pareil à celui de Boabdil (*voy.* notre premier volume), et semble avoir été un casque de *tournoi;* l'autre est du nombre de ceux qu'on appelle *casque à visière immobile*, et où l'on ne trouve pas de *mézail.* Dans tous les exemples que j'ai vus jusqu'ici de ce casque, celui que nous donnons est le seul où j'aie rencontré, comme dans le casque attribué à Boabdil, une sorte de *fenêtre* (d'ordinaire on se contentait d'un grillage, de trous ou d'une fente pour donner de l'air), et où la visière immobile, au lieu de venir en bec d'oiseau, se relève presque à la hauteur du sommet. Ces casques semblent n'avoir été portés aussi que dans les tournois et les cérémonies. Ils sont habituellement très-richement ornés.

(Planche n° 26.) ARMURE DE BOABDIL A CHEVAL.

L'armure que représente notre planche 26 est attribuée par les uns à Boabdil, par les autres à Mohammed-el-Zagal, qui fut un moment roi de Grenade en 1430, et dont, à tort, on croit posséder aussi l'épée à la *Armeria.* Ce glaive, en effet, comme l'armure de notre planche, n'a rien du style mauresque. Celle-ci semble même, ainsi que le harnais du cheval, être du temps de Philippe II environ, et il est impossible de regarder une armure aussi simple, aussi peu ornée, comme ayant appartenu à l'un de ces princes orientaux qui aimaient tant le luxe et l'élégance. On peut voir du reste dans nos descriptions antérieures ce que nous avons dit d'armures semblables, ainsi que des chanfreins en général.

(Planche n° 27.) ARMURE DE HENRI IV ENFANT.

La *Armeria Real* contient une quinzaine d'armures d'infans, d'un travail assez remarquable. On en distingue surtout parmi elles deux de Jean II, deux de Philippe IV, une de don Carlos, frère de

[1] Le portrait que contient cette lettre est celui de Christophe Colomb.

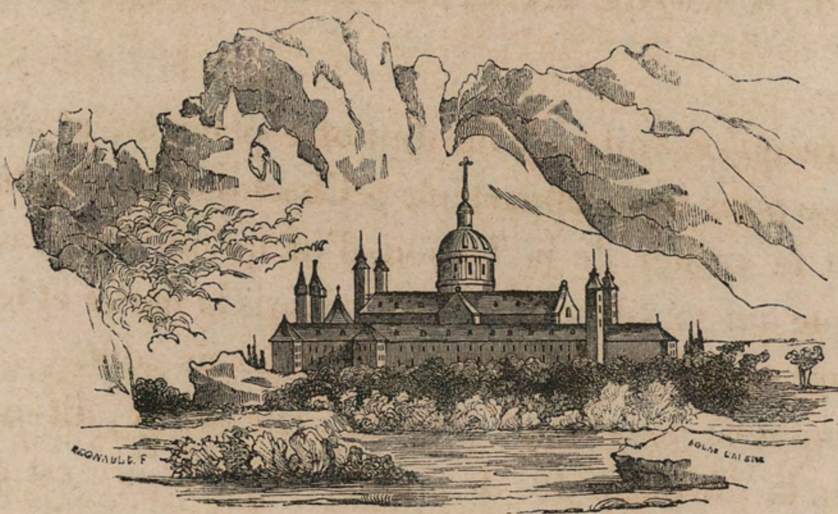
Philippe IV, deux de l'infant don Ferdinand, frère de don Carlos et de Philippe, enfin celle qu'on dit avoir appartenu à Henri IV.

Nous avons quelque peine à croire à cette origine. Henri IV enfant n'était que prince de Béarn. Or, on voit comme ornement une fleur-de-lis sur son casque; à quel titre l'aurait-il portée? Il y a plus, on vous fait remarquer comme preuve de l'authenticité de cette armure le chiffre gravé sur la cuirasse : IV. N. ou H. B., ce qui voudrait dire Henri IV de Bourbon; mais on ne fait pas attention qu'Henri de Béarn n'est devenu Henri IV que bien plus tard, et seulement lorsqu'il se fut aperçu que Paris valait bien une messe. Il est vrai qu'on peut dire que le monogramme n'a été placé sur cette armure que pour rappeler la tradition; malheureusement, même en ce cas, rien ne confirme l'origine prétendue de cette armure, qui du reste est d'un style élégant et dont la forme répond assez à l'époque de Henri IV.

(Planche n° 28.) ARMURE DE FERDINAND-LE-CATHOLIQUE A CHEVAL.

Cette armure, qui se trouve mentionnée dans le catalogue de don Abadia, semble, par son style et par sa richesse, avoir appartenu réellement à Ferdinand-le-Catholique; elle est en acier poli avec des ornemens dorés. Dans les sujets qu'on y voit gravés, il n'y a de doré que le lion, la tunique d'Hercule, la rosace qui touche la cuisse du cheval, la bossette, le revers de la selle et le pommeau de l'épée. La courroie qui soutient cette dernière est en velours rouge, ainsi que le haut de chausses.

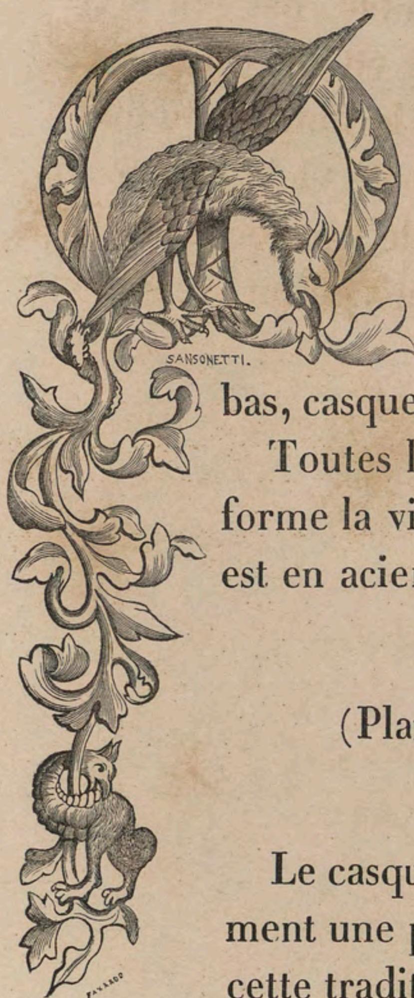
Cette armure a ceci de rare et de remarquable qu'elle est entière, et que les pièces qui la composent sont homogènes.



VUE DE L'ESCURIAL.



(Planche nº 29.) CASQUES DITS D'ANNIBAL ET DE CÉSAR.



AGNIFIQUES à la fois de style et d'exécution, les deux casques qu'offre notre planche 29 remontent aux meilleurs temps et, à coup sûr, aux meilleurs maîtres de la renaissance. Il n'y a, en quelque sorte, qu'à jeter les yeux dessus pour s'en apercevoir. Cela n'empêche pas qu'à la *Armeria Real* on ne les nomme, celui d'en haut, casque d'Annibal, parce qu'il va avec un bouclier que représente notre planche 36, et sur lequel on lit gravé : *Carthagine;* celui d'en bas, casque de César, parce qu'on voit dessus ces mots : *Sic tua invictus Cœsar.*

Toutes les figures du premier sont en fer noir et tous les ornemens dorés. La tête qui forme la visière est en or uni ; les figures principales sont d'un beau demi-relief. Le second est en acier noir ; les ornemens sont dorés.

(Planche nº 30.) CASQUE ET LITIÈRE DE CHARLES-QUINT.

Le casque si bizarre qu'on voit au haut de notre planche, et auquel il manque évidemment une pièce, passe pour avoir appartenu à Charles-Quint. Ce qui semblerait confirmer cette tradition, c'est le collier de la Toison d'or qu'on voit gravé au bas, et ensuite la richesse des ornemens de ce casque qui sont tous dorés, y compris la barbe et les cheveux. J'avoue que, quelque soit son origine, ce couvre-chef me semble de fort mauvais goût.

Quant à la litière qui l'accompagne dans notre planche, elle servit, dit-on, de voiture à Charles-Quint durant ses expéditions. On la portait à dos de mulets. Cette litière est de la plus grande simplicité : c'est un petit coffre recouvert en cuir noir, avec une enveloppe d'une espèce de toile cirée blanchâtre, sans dorures ni ornemens. Il n'en est pas de même d'une autre voiture de ce genre que contient la *Armeria*, et qui appartint à la reine Dona Juana, femme de Philippe Ier. Elle est de bois, peinte en noir et ornée de médaillons, de fleurs, d'enfans, etc., le tout sculpté par Berruguete, ou du moins dans le goût de son école. Cette voiture fut dit-on la première qu'on vit en Espagne : elle remonte à 1546.

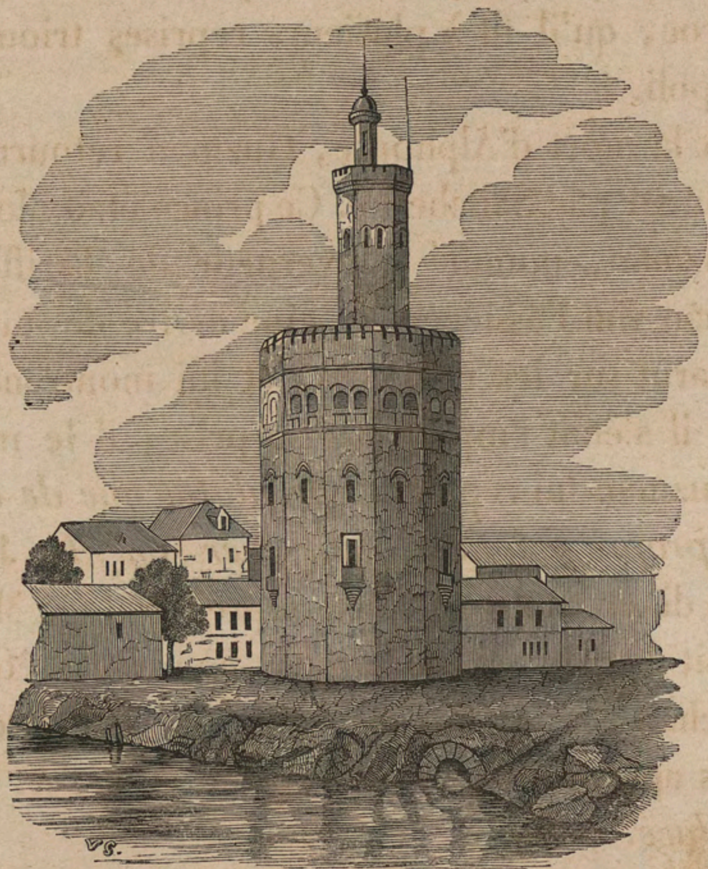
(Planche nº 31.) ARMURE DE PHILIPPE II.

Près de cette armure il y en a une autre à la *Armeria Real* qui porte également le nom de Philippe II. Une inscription placée sur le heaume, à la naissance de la visière, nous apprend qu'elle est de Desiderio Colman, et qu'elle remonte à 1550, époque à laquelle Philippe n'était pas encore roi. Celle que nous donnons n'a point d'inscriptions ni de marques de son origine ; mais la richesse de

ses ornemens suffit pour prouver qu'elle fut en la possession, sinon de Philippe II, du moins d'une personne riche. Tous les ornemens qui la décorent sont en effet d'une très-belle exécution et très-purement dessinés.

(Planche nº 32.) RAPIÈRE.

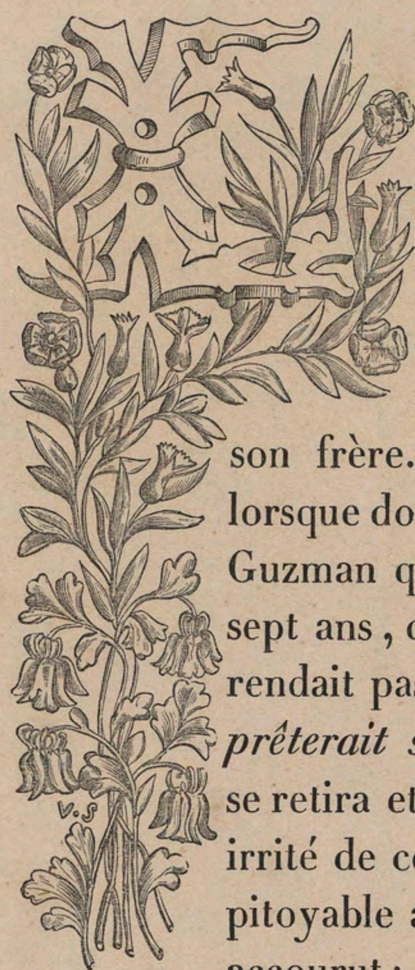
Il y avait parmi les épées différentes espèces de rapières. Celles qui avaient la garde concave, ainsi qu'on le voit dans la planche 32 de ce volume, et celles qui avaient une garde plate. La rapière était ordinairement munie d'une lame étroite, longue et tranchante. Celle que nous donnons ici est, au contraire, assez courte et contournée. C'est précisément ce qui nous fait ranger cette arme parmi celles qu'on appelait *épées flamboyantes*, *flammards*, *épées espagnoles*. Ces épées étaient souvent ornées avec beaucoup de richesses.



TOUR DE L'OR, A SÉVILLE.



(Planche n° 33.) ARMURE ET HAUSSE-COL DE GUZMAN-LE-BON.



L'AN 1258, sous le règne d'Alphonse X, dit *le Sage*, Guzman naquit à Valladolid. Ne voulant prendre aucun parti dans les querelles qui divisaient Alphonse et don Sanche, son fils, il passa comme général au service de Muley, roi de Maroc, qu'il fit à plusieurs reprises triompher des souverains de Fez et de Tripoli.

A la mort d'Alphonse, Guzman retourna dans sa patrie où il fut reçu avec honneur par Sanche IV. Ce prince était alors en guerre avec l'infant don Juan, son frère. Guzman, nommé gouverneur de Tariffa, était renfermé dans cette place lorsque don Juan vint l'assiéger. A peine arrivé devant les murailles, ce dernier fit appeler Guzman qui parut sur les remparts, et lui montrant l'un de ses enfans, à peine âgé de sept ans, dont il s'était emparé par surprise, il le menaça de l'égorger si la place ne se rendait pas. Guzman lui répondit que *plutôt que de commettre une lâcheté pareille*, *il prêterait son propre poignard pour tuer son fils.* Jetant alors sa dague à don Juan, il se retira et alla dîner tranquillement auprès de dona Maria Coronel, sa femme. Don Juan, irrité de ce trait de courage, fit aussitôt couper la tête de l'enfant; et comme ce spectacle pitoyable arrachait des cris aux assiégés, Guzman, croyant que l'ennemi livrait un assaut, accourut; mais apprenant ce qui venait de se passer, il s'écria : *C'en est fait, mes amis; veillez à la sûreté de la place.*

Cette action lui mérita le surnom de *el bueno* (homme bon, homme à toute épreuve,) que ses descendans ont toujours conservé. Ils prirent aussi dans leurs armes pour blason une tour, du haut de laquelle un chevalier jette un poignard, avec cette devise : *Mas pesa el Rey que el sangre.*

Guzman mourut couvert de lauriers en 1320.

L'armure que nous donnons serait, d'après la tradition, celle de ce héros. Malheureusement la tradition est ici en faute, comme presque partout. De 1300 à 1320, non seulement on était loin de travailler le fer avec une élégance pareille à celle qui brille sur l'armure dont nous parlons, mais la cotte et le capuchon de mailles étaient encore en usage. On ne se servait, en effet, de pièces en fer plat que pour protéger les genoux, le haut des bras, et ce ne fut qu'à une époque plus avancée du XIVe siècle (presque vers la fin) que l'armure parut toute entière. Le travail du hausse-col de notre armure, d'ailleurs, dénote le siècle de Charles-Quint.

(Planche n° 34.) DÉTAILS DE LA CUIRASSE DE GUZMAN-LE-BON.

Si l'opinion que nous avons avancée, dans l'explication qui précède, relativement au travail du hausse-col de Guzman, que nous croyons du XVIe siècle, semblait surprenante, le détail emprunté à la cuirassse de ce héros, que renferme notre planche 34, leverait à coup sûr tous ces doutes. Les

animaux qui en forment l'ornement, les cornes pleines de fruits, les satyres, les sirènes, sont tous dans le style de la renaissance et fixent irrévocablement l'époque de notre armure. Quant aux lettres G. N. B. qu'on y aperçoit, ainsi que sur le hausse-col, on pouvait, avant les réflexions que nous avons faites plus haut, les regarder comme l'anagramme de Guzman-el-bueno; mais après on ne doit les considérer que comme une coïncidence trompeuse, sinon comme un chiffre gravé après coup.

(Planche n° 35.) TRANCHE-TÊTE.

Ce tranche-tête, dont le pommeau est en cuivre doré, émaillé de couleurs vertes, rouges, bleues, qui se répètent au bas de la poignée, porte les armes de Charles-Quint. Selon les uns, il aurait été pris à Tunis par cet empereur, selon les autres un prince barbaresque lui en aurait fait présent. Il n'a de remarquable que sa prétendue origine et sa poignée bizarrement ornée, car sa lame est des plus simples.

(Planche n° 36.) BOUCLIER DE LA PRISE DE CARTHAGE.

Nous avons parlé, page 2 de notre premier volume, de ce bouclier comme ne se trouvant plus à la *Armeria.* C'était une erreur que nous sommes heureux de réparer en offrant et en décrivant cette belle pièce qui rivalise avec le bouclier au mascaron de notre premier volume. Comme on lit sur cette rondache le nom de Carthage, il n'y a pas de fables qui n'aient été débitées sur son origine. Nous ne les releverons pas; mais nous dirons, pour montrer jusqu'où peut aller l'excès en ce point, qu'on avait baptisé cette arme du nom de *Bouclier de Scipion l'africain;* or, l'admirable travail de cette rondache, son repoussé merveilleux, son damasquinage d'une grande finesse son dessin un des ouvrages les plus remarquables du seizième siècle qui soient à la *Armeria,* c'est-à-dire que tout cela jette un abîme entre elle et l'époque de Scipion.



FORTERESSE DE LÉRIDA.



(Planche n° 37.) ARMURE D'ISABELLE-LA-CATHOLIQUE.



[1] Les trois armures que le catalogue de don Ignacio Abadia signale comme ayant appartenu à Isabelle-la-Catholique, celle-ci passe aux yeux de tout le monde, en Espagne, pour la plus authentique, à cause du monogramme gravé sur le casque et que nous avons reproduit à part. Ce chiffre est en effet celui d'Isabelle-la-Catholique, mais nous répétons ici que ce n'est pas là, pour nous, une preuve absolue, rien n'étant plus fréquent en panoplie que les supercheries de ce genre. Toutefois, nous ajouterons que le style de cette armure, qui est fort belle, est celui de l'époque qu'on lui attribue; mais nous dirons aussi que nous doutons que cette pièce remarquable ait jamais appartenu à une femme, car elle est beaucoup trop pesante pour cela. Le dessin, composé de fleurs, qui l'orne en courant de bas en haut, est d'un fort joli aspect.

(Planche n° 38.) BOUCLIER INCONNU.

Le bouclier que représente notre planche 38 eut pour maître, dit-on, Fernand Cortez ou Christophe Colomb. Peut-être cette tradition vient-elle tout simplement de ce qu'on voit, dans un des médaillons qui l'ornent, un homme emportant sur ses épaules les colonnes d'Hercule, ce qui désignerait d'une manière cachée la découverte du Nouveau-Monde. Cette allusion, quelque forcée qu'elle paraisse, ne l'est cependant pas encore autant que celle d'un Jupiter tonnant, placé sur un bouclier qu'on voit à la *Armeria*, et qui, par son volume, paraît avoir été celui d'un *infant* de huit à dix ans. Quel Jupiter! et quelles foudres terribles il devait lancer!

Le bouclier de notre planche 38 est en demi-relief et en bronze; les ornemens sont dorés. Nous ne voyons parmi les médaillons qui l'ornent, que celui dont nous venons de parler, auquel on puisse attribuer un sens spécial.

(Planche n° 39.) ARMURE INCONNUE ET ARMURE DE FERDINAND-LE-CATHOLIQUE.

On ne sait à qui la première des deux armures contenues dans notre planche, (le n° 1), a appartenu. Nous l'avons cependant reproduite malgré cette absence d'origine, parce quelle est d'un galbe curieux.

[1] Ce portrait est celui de Charles-Quint. Une erreur d'impression a attribué ce nom, page 1 de ce volume, à celui de Philippe II.

Son style la place environ, selon nous, à l'époque de Henri III en France, où l'armure allant en pointe vers la ceinture fut surtout en usage.

La seconde (le n° 2) est attribuée à Ferdinand-le-Catholique, et rien dans son style ne s'oppose à ce qu'on adopte l'époque de ce prince comme date de la fabrication de cette armure. Afin de mieux le prouver, nous avons cru devoir en donner (*voy.* le n° 3 de notre planche) quelques détails qui, par leur genre et leur exécution, sont caractéristiques de la fin du XVe siècle.

(Planche n° 40.) ARMURES ET DÉTAILS DES MÊMES.

L'armure qu'on aperçoit sur la droite de notre planche est une de ces armures allemandes dont les lansquenets se couvraient à l'époque de Charles-Quint. Comme elle est fort belle et richement exécutée, tant en gravure qu'en repoussé, elle a dû appartenir à quelque chef haut placé, et probablement ne servir que dans des cérémonies de cour. Ce genre d'armure, au reste, avec son incommode tablier qui s'ouvre en entonnoir, a beaucoup plus servi pour la parade que pour le combat, car sa disposition seule est fort gênante.

La deuxième armure de notre planche, fort belle comme ornement, est environ de la même époque que la précédente; mais son casque est d'un galbe inférieur à celui de la première.

(Planche n° 41.) ARMURE DE CHARLES-QUINT A CHEVAL.

Cette armure n'est point celle qui se trouve mentionnée dans le catalogue de don Abadia, comme un présent des habitans de Rome à l'empereur lorsqu'il fit son entrée dans les murs de la ville éternelle; mais on ne lui assigne pas pour cela une origine moins illustre; car, selon la tradition, ce serait celle dont Charles-Quint fut couvert le jour de son entrée à Tunis. Nous n'avons rien de bien positif à opposer à cette origine; seulement nous dirons que cette armure est bien simple, bien peu ornée pour avoir été portée en un jour de triomphe.

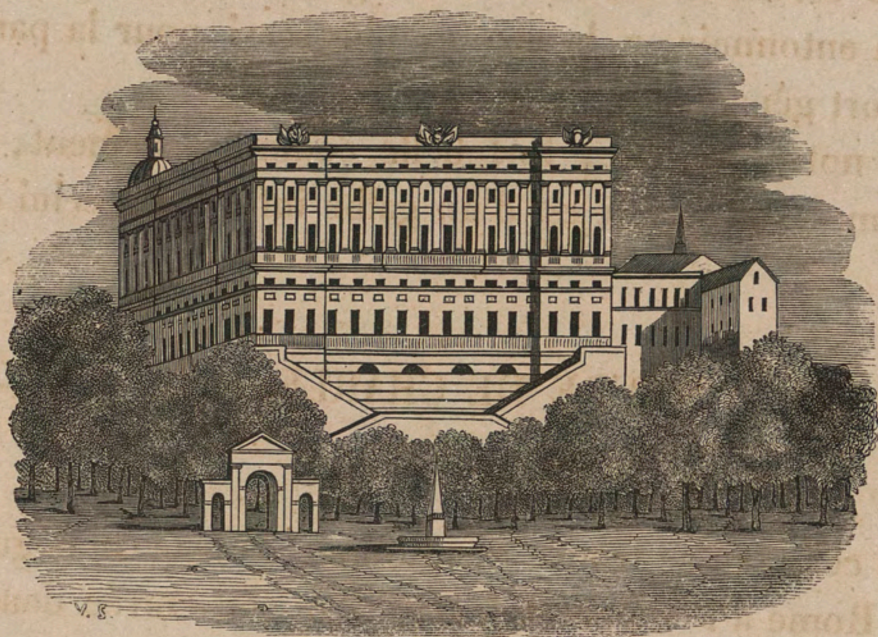
Les bardes du cheval ne manquent pas d'originalité, mais ils pêchent par l'exécution et souvent le dessin n'en est pas très-correct. Le chanfrein est orné de cornes de bélier qui enveloppent les oreilles, et le col est recouvert d'écailles dont la souplesse laisse parfaitement libres tous les mouvemens du cheval. La bordure inférieure des bandes offre des feuilles de chêne gravées, et au dessous d'elles on voit un ornement composé de gros clous bien bombés à tête de diamant. Sur la partie supérieure de la croupière sont gravés des hommes qui s'exercent à la fronde, et le poitrail offre comme ornement trois têtes de lion assez grossièrement dessinées.

Quant à l'écusson impérial qu'on aperçoit au bas de la croupière, voici ce qu'en dit, dans une des notes qu'il nous a transmises, et dont nous avons beaucoup usé, un connaisseur auquel nous devons en outre quelques uns des dessins de notre dernier volume, M. Irrisson : « L'écusson a deux têtes d'aigle aux armes de Charles V, nous paraît rapporté après coup et dans un temps postérieur à celui de la fabrication des bardes; il n'est pas du même fer; il est mal attaché d'une vis nouvelle; enfin il est doré tandis qu'il n'y a pas un des ornemens de cette armure qui le soit; on peut ajouter que l'écusson vissé au chanfrein n'est pas pareil à celui dont nous parlons; enfin le style général des ornemens de cette armure se rapproche beaucoup de celui qui dominait au temps de Philippe III.

» L'*Armeria* possède plusieurs cuirasses de Charles V, qui portent l'effigie de la Vierge sur la poitrine, ce qui les rend authentiques, car on sait que ce prince avait la plus grande vénération pour la mère de Dieu. Ces cuirasses sont du reste fort simples. Celles au contraire qui sont plus remarquables par leur exécution, n'ont pas le signe dont nous venons de parler; on ne doit donc pas les considérer comme authentiques. »

Tel est l'avis de M. Irrison, relativement à l'armure qui nous occupe.

Nous ne pouvons que nous ranger à ces paroles d'un homme qui a vu et apprécié, avec un coup d'œil juste et expérimenté, les pièces les plus renommées de la *Armeria*. Nous dirons encore, en terminant, que la lance qu'on a placée dans la main de Charles-Quint est tout entière en acier, pointe et hampe, et que nous ne croyons pas, tant elle semble peu commode à manier, qu'elle ait jamais servi à ce prince.



VUE DU PALAIS ROYAL, A MADRID.



CONCLUSION.



VANT de prendre congé de nos lecteurs, qu'il nous soit permis de leur tracer ici un tableau rapide ou pour mieux dire une esquisse de ce que fut la panoplie chez les peuples anciens. Nous donnerons ensuite sur les armes au moyen âge quelques détails importans, dans lesquels, faute d'occasion, nous ne sommes point entrés pendant le cours de notre ouvrage. De cette manière, ce qui manque à notre livre se trouvera dans notre conclusion, et l'accessoire et le principal se compléteront l'un par l'autre.

Nous parlerons d'abord de la panoplie chez les Grecs.

Du temps d'Homère, les armes des Grecs étaient en airain et quelquefois en étain. C'est de ce deuxième métal qu'étaient formés le plastron d'Agamemnon, le bouclier d'Enée et les jambards d'Achille; mais la simplicité de la matière principale n'empêchait pas les armes grecques d'être ornées de matières plus précieuses. C'est ainsi, par exemple, qu'on y voyait briller l'or, l'argent et même des pierres précieuses. Nous en trouvons la preuve à chaque pas dans l'Iliade.

Au plus loin qu'on remonte chez les peuples helléniques, on trouve que le casque était composé de peaux d'animaux, et principalement de peaux de chiens, presque toujours garnies encore de leur poil. Afin de donner à ces couvre-chefs un aspect plus terrible, on plaçait à leur sommet les dents et quelquefois les os tout entiers de la gueule de l'animal, de sorte que l'adversaire contre lequel on s'avançait semblait avoir à se défendre non seulement contre un homme, mais encore contre un monstre. Le casque, nommé Περικεφαλαία, enveloppait la tête entière; seulement il était fendu sur le devant, afin qu'on eût la facilité de respirer, et il pouvait être rejeté en arrière, de façon à ce qu'on se découvrît le visage à volonté.

Les Grecs avaient aussi le κράνος, sorte de heaume qui ne protégeait que le derrière de la tête; mais il était, comme le précédent, garni de pièces pour les joues. Ces pièces étaient quelquefois de peau, d'autrefois de métal, et venaient se rejoindre sous le menton où elles s'agrafaient. Les Grecs avaient également le κόρυς, qui était garni sur le devant d'une pièce appelée γεισον, auvent, dont ce terme désigne aisément l'usage.

Le premier de ces trois casques était porté par les troupes pesamment armées; le second par les troupes légères, le troisième par la grosse cavalerie. Le κόρυς était souvent orné avec plus d'élégance que les autres.

Comme panache, le περικεφαλαία était, la plupart du temps, recouvert d'une crinière de cheval; le κράνος était orné d'une plume de coq, le κόρυς était garni de plumes et de crins de cheval.

Voilà pour ce qui concerne les casques. Quant aux armures, les premières dont se servirent les Grecs

furent tout simplement composées des peaux de bêtes qu'ils avaient tuées. Plus tard ils donnèrent aux troupes pesantes une cuirasse, une gorgerette et une ceinture à laquelle était attachée une espèce de jupon nommé ζῶμα.

Le bouclier dont les Grecs usaient était entièrement rond, convexe, et orné d'un bord large et plat. Dans la partie intérieure du bouclier était placée en travers une boucle de métal, sous laquelle passait le bras pendant que la main serrait un des κανονές placés aussi à l'intérieur, au bord de la circonférence. Ces boucliers étaient ornés de trépieds, de serpens, de scorpions, de sujets mythologiques et entourés de bordures élégantes. Cette coutume, selon Hérodote, fut d'abord introduite par les Cariens et communiquée par la suite aux Grecs, aux Romains, aux Barbares. Une chose singulière qu'on remarque sur des vases antiques, c'est qu'au bouclier pendait quelquefois, probablement pour amortir un coup qu'on aurait voulu porter aux jambes, une pièce de draperie assez longue. Ceci est d'autant plus singulier que le bouclier des Grecs nommé ἀσπὶς, qui servait à l'infanterie et aux combattans placés sur des chariots, était assez grand pour parer les coups, puisqu'il avait environ trois pieds de diamètre.

Les cavaliers portaient un bouclier rond, beaucoup plus petit et plus léger, composé d'un cuir garni de son poil.

Il y eut cependant encore d'autres formes de bouclier, le πέλτη, par exemple, qui avait la forme d'une feuille de lierre, le γέῤῥον celle d'un violon, le θυρεὸς qui était oblong, etc.

Dans la mêlée les Grecs se servaient de massues, de masses d'armes, de lances, de haches, d'épées, de poignards. La lance était d'ordinaire en frêne. On sait que celle des Macédoniens avait de 14 à 16 coudées. La lance de la cavalerie se nommait δόρυ ; elle était moins longue que la σάρισσα, et de plus elle était garnie d'une courroie qui la retenait à la main.

L'épée des Grecs portait divers noms; elle était ordinairement courte et tranchante. Plus tard, les Grecs empruntèrent aux Perses une sorte de poignard long et recourbé ἀκινάκης, qu'il ne faut pas confondre avec le μάχαιρα qui n'était pas plus long qu'un couteau, et qu'on renfermait dans le fourreau de l'épée.

Voilà ce que nous voulions dire pour l'antiquité hellénique.

Chez les Romains, dont les armées étaient organisées en légions mi-partie d'infanterie et de cavalerie, les soldats qui combattaient à pied se divisaient en *hastati*, jeunes gens armés de lances fort longues, qui furent plus tard abandonnées lorsqu'on plaça au premier rang, au lieu de les mettre au second ceux qui les portaient; en *principes*, hommes d'un âge moyen, qui tiraient leur nom de ce que d'abord ils avaient occupé le premier rang, dont ils furent dépossédés par les *hastati;* enfin en *triarii*, vieux soldats qui occupaient le troisième rang. Il y avait en outre les *velites*, les *fundatores*, les *sagittarii.*

L'infanterie avait pour arme défensive, d'abord le *scutum*, bouclier creux, dont la longueur était d'environ 4 pieds sur 2 et demi de largeur. Il était en bois recouvert d'une peau de mouton ou d'un cuir de bœuf, et protégeait à la fois les *hastati* et les *principes*. Quant aux *triarii*, ils faisaient usage du *clypeus*, bouclier rond, qui se portait au bras gauche et qui était beaucoup moins long et moins pesant que le *scutum.*

Pour casque ces troupes avaient une coiffure nommée *galea*, qui fut d'abord en cuir, puis en cuivre, ce qui détruisit toute différence entre elle et le *cassis*, sorte de heaume toujours formé de métal. Ces casques étaient surmontés d'une houpe ou d'une crête, *crista*, ornée de plumes de diverses couleurs.

Le corps était défendu par la *lorica*, cuirasse faite dans l'origine avec du cuir, mais qui fut plus tard composée de métal comme chez les modernes. Le cou était protégé par une sorte de plaque en cuivre nommée *pectorale*, les épaules par diverses pièces, les jambes par des bottes, *ocreæ.*

La cuirasse était souvent enrichie de figures bizarres, de têtes d'animaux ciselées, etc. Elle était quelquefois très-pesante, et on la matelassait presque toujours à l'intérieur pour qu'elle pût mieux résister aux coups.

Quant à l'épée des Romains, *ensis*, *gladius*, elle était courte et pesante. Les *velites* seuls furent armés d'un glaive long et tranchant des deux côtés, afin de pouvoir frapper leur ennemi d'estoc et de taille.

Nous ne parlerons pas de l'organisation militaire des Romains; tout le monde connaît la manière dont étaient composées leurs légions si long-temps invincibles, et au courage desquels les fils de la louve durent la conquête du monde. Passons donc aux peuples modernes.

Les Gaulois eurent pour armes défensives un bouclier proportionné à la taille d'un homme, et dont il paraît difficile qu'ils aient pu, quoiqu'en ait écrit Diodore, se servir comme de radeaux pour traverser les rivières. Leurs casques furent en cuivre revêtus d'ornemens, de figures d'oiseaux ou de cornes d'animaux. Quelquefois ils protégèrent leurs poitrines à l'aide d'une cuirasse, *thorax,* composée, soit de plaques de fer, soit de mailles. Pour arme défensive, ils portaient généralement appendue à la cuisse gauche, par des chaînes de fer ou de cuivre, une longue épée, quelquefois droite d'autrefois recourbée, nommée *spatha.* Ils se servaient aussi du poignard.

Les Francs qui leur succédèrent eurent à peu près les mêmes armes défensives. Pour l'attaque, ils se servaient surtout de la *framée,* sorte de hache qu'ils maniaient avec dextérité et qu'ils faisaient voler à la tête de leur ennemi, en même temps qu'ils tombaient sur lui pour l'attaquer avec l'épée. Nous retrouvons pareillement, ou à peu de chose près, ces armes chez les peuples du nord. Nous savons, en effet, que lorsque les Cimbres envahirent la Gaule, ils étaient couverts de plastrons en métal et qu'ils portaient des masses, des lances, de longues épées et des arcs. Plus tard on y ajouta une hache d'armes qui tranchait des deux côtés. Cette dernière, attachée à un long bâton, pour que l'infanterie pût s'en servir avec avantage, fut nommée *cleave-alls* ou *alle-bardes*, d'où est venu le nom moderne de *hallebardes.*

Les Saxons et les Danois firent, eux particulièrement, usage d'un sabre court et recourbé, qu'ils portaient suspendu à l'épaule droite. On peut conjecturer que cette forme vient de ce que ces peuples combattant fréquemment à cheval, se servaient de leurs sabres comme de faulx pour se procurer du fourrage. Quant aux Anglo-Saxons, ils eurent d'abord pour défense la *lorica* qu'ils abandonnèrent plus tard, ce qui leur laissa pour toute arme défensive le casque et le bouclier oval, entouré d'un bord en fer et surmonté au centre d'une bossette. Leur épée était immense et très-lourde.

Telles sont à peu près les armes qui furent en usage chez les divers peuples que nous venons de nommer depuis la chute de l'empire romain jusqu'au IXe siècle, époque à laquelle nous voyons la cotte et le capuchon de mailles remplacer partout la cuirasse en métal ou en cuivre, la tunique matelassée et les diverses formes de casques. Cette modification dans les armes ne changea rien, du reste, aux armes offensives qui restèrent les mêmes qu'auparavant; seulement elle fit disparaître le système défensif imposé par la conquête romaine, c'est-à-dire les bandes de fer battu, dont l'exclusion dura jusqu'à la fin du XIVe siècle environ.

J'arrive maintenant à ce qui concerne plus spécialement l'Espagne.

Strabon nous apprend que les Ibères ne formaient pas de ligues entre eux pour la guerre; ils combattaient partiellement avec ruse et patience. Leurs vêtemens étaient grossiers comme leurs armes. Quand les Celtes vinrent les troubler dans leurs possessions de la péninsule, cette invasion ne modifia ni les mœurs ni les usages; les peuplades ibériennes restèrent renfermées dans leurs montagnes, forgeant des armes avec l'or qu'elles contenaient, avec le fer qu'elles leur fournissaient. C'est ainsi qu'ils combattirent successivement, et avec succès, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes. Les Romains apprécièrent même tellement les armes des Navarrais et des Cantabres, qu'ils les substituèrent à celles de leurs propres soldats. Ils appelaient ce pays montagneux une région *Marti et Vulcano adeo amica ut non immerito quis illius Dei officinam vocet.* Silius Italicus (lib. III, v. 326) attribue aux Biscayens la coutume de jeter les vieillards, qui avaient perdu leur vigueur, du haut d'un rocher, parce qu'ils regardaient comme un outrage de vivre sans combattre, *vitam sine Marte pati.*

Les guerriers Astures, eux, se peignaient la figure avec du vermillon arraché aux bords du Minho; ils se laissaient croître la barbe afin de paraître plus terribles, et les peaux de bêtes tuées à la chasse étaient leurs armures.

Les Galliciens, au contraire, peuple maritime, faisaient la guerre comme les pirates saxons, sur des barques de bois revêtues de cuir; jamais ils ne marchaient sans javelot, et ils combattaient toujours vaillamment.

Les Ibères du sud donnaient à dévorer aux vautours les corps des guerriers morts sur le champ de bataille; les Celtibères allaient au combat revêtus d'une tunique noire, les bras ornés de bracelets, et selon Diodore, leur costume était complété par un poignard, une épée à deux tranchans, un casque d'airain, un bouclier, des bottines de cuir revêtues de poil, etc.; leurs armes étaient célèbres par leur trempe.

Pour tout dire, en un mot, rappelons-nous que Florus appela l'Espagne : *Seminarium belli et Annibalis eruditricem.* Les Carthaginois ne la vainquirent qu'en attaquant l'une après l'autre toutes ses peuplades.

Sous les Goths l'armement des combattans resta à peu près le même que sous les Romains et les Carthaginois, seulement nous voyons par quelques détails des historiens qu'ils perfectionnèrent l'organisation militaire.

Ainsi, par exemple, campés qu'ils étaient, pour ainsi dire, dans la Péninsule, ils restèrent toujours prêts à marcher après comme avant la conquête. Sous le duc qui commandait une province et sous les comtes qui lui obéissaient, il y eut toujours le *tinfath* ou *milenarius* qui conduisait mille hommes; sous celui-là il y eut le *quingentarius*, puis le *centanerius*, et enfin le *decanus*. Toute cette organisation resta vivante au milieu de la paix, et les Goths eurent là en quelque sorte une armée régulière qui pouvait se réunir au premier signal. En cas de guerre, il y eut pour activer les levées des *compulsores exercitus* ou *annonarii*. Quant à la solde, on n'en trouve chez eux aucune trace.

Sous les Arabes, l'organisation militaire fut nulle ou à peu près; mais nous savons que les guerriers eurent pour armes l'épée droite, courte, et presque aussi large que celle des Romains; ils eurent aussi le javelot et la massue qu'ils abandonnèrent plus tard pour la longue lance, le bouclier et la cuirasse des Chrétiens. Comme coiffures ils avaient le turban qui les garantissait des coups de l'ennemi et de l'ardeur du soleil, ou même le bonnet indien. Leur selle était haute, richement ornée, garnie de franges, de soieries, et de larges étriers pendaient aux flancs du cheval. Pour solde, ils avaient le pillage et combattaient sans ordre : c'était un orage qui s'abattait sur l'ennemi.

Pendant l'invasion arabe, les Espagnols suivirent dans leurs armes et leurs costumes la marche des autres nations européennes. D'abord couverts de la cotte de mailles et d'un casque pareil à celui que nous nommons en France casque normand, ils avaient quitté ce costume pour l'armure de fer battu et pour le casque de la chevalerie; mais leurs fréquentes communications avec les guerriers maures influèrent sur le style et les ornemens de leurs armes pendant le XIVe et le XVe siècle.

Toutefois, s'ils se laissèrent aller, vers la fin de la domination arabe, à quelques imitations mauresques, il y eut, après l'expulsion des Maures de Grenade, une réaction qui ramena les artistes espagnols au caractère de simplicité et de sévérité qui, dans les armes comme dans les autres parties de beaux-arts, est le propre de la Péninsule; mais ce retour à la nationalité dura peu. Charles-Quint et ses successeurs introduisirent en Espagne le goût italien et flamand. Les armures furent richement ornées dans le goût milanais; on laissa de côté les trèfles et les découpures des Maures pour prendre, avec la renaissance, le dessin plus ferme de l'art grec et romain.

Après Charles-Quint, l'art espagnol, comme l'empire lui-même, diminua de grandeur et de majesté. La splendeur du soleil impérial, amoindrie peu à peu, s'éclipsa presque entière. Pourtant la fabrication des armes continua à être honorée et cultivée en Espagne. Les maîtres ne manquèrent pas. Il y en eut de fort célèbres, et cette réputation d'armuriers remarquables que les Romains avaient accordée aux Espagnols s'est continuée jusqu'à nous.

Voici une liste comprenant le nom des plus fameux armuriers qui travaillèrent à Tolède depuis la deuxième moitié du XVIe siècle jusqu'au XVIIIe. Elle a été recueillie dans les archives de l'ayuntamiento de Tolède, par don Manuel Rodriguez Palomino, *professeur de peinture et maître*, comme il dit lui-même, *en la science philosophique et mathématique des armes*. Cette liste, qu'il accompagna des marques de chacun d'eux, prises sur les coins originaux possédés par *l'ayuntamiento*, est dédiée au duc de l'Infantado, Pastrana y Serma. Il nous a paru utile de la reproduire ici et de donner en même temps le tableau des marques adoptées par chacun des armuriers dont elle contient le nom.

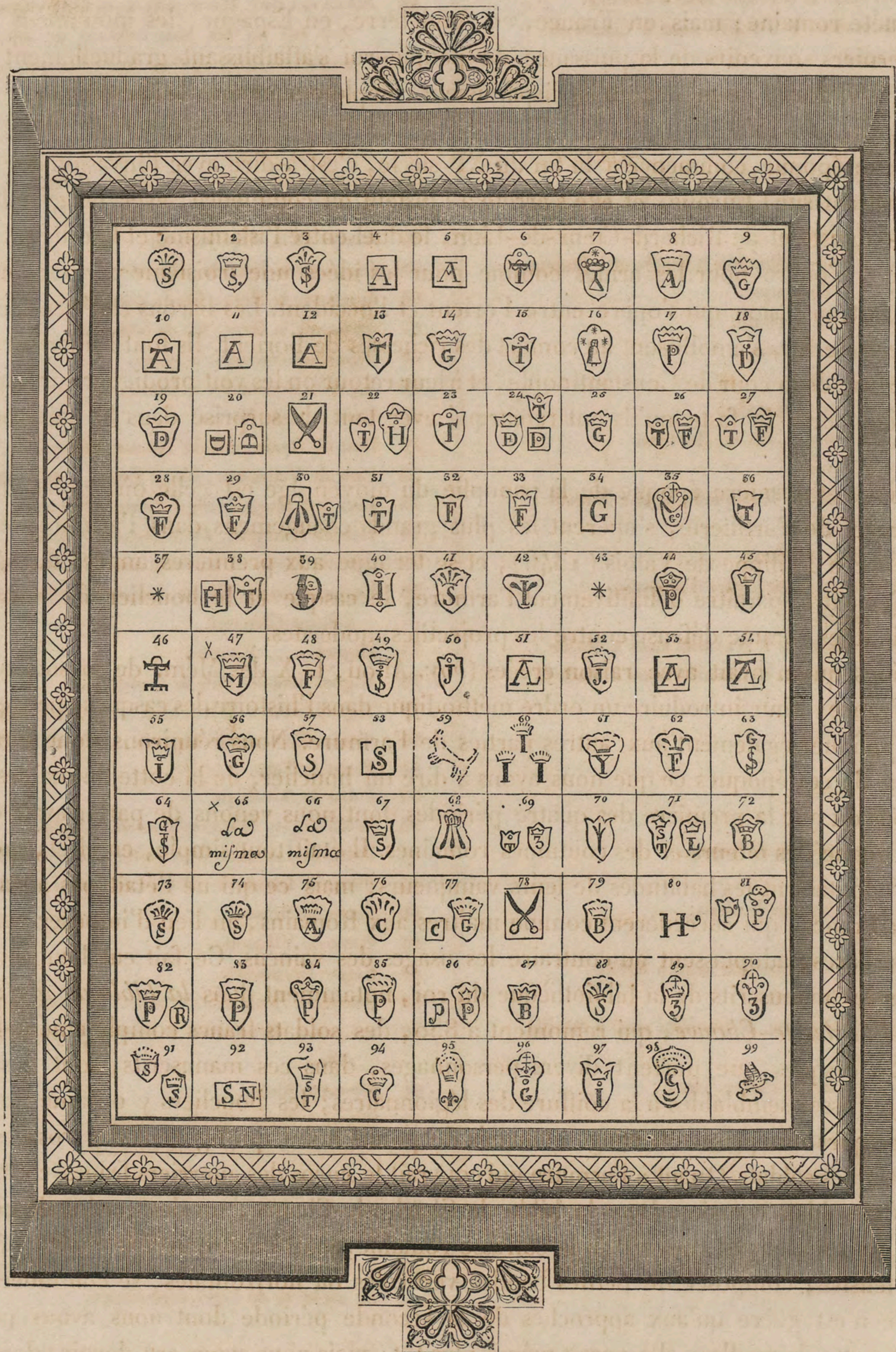
NOMS DES ARMURIERS DE TOLÈDE.

Nos 1 Alonzo de Sahagun le vieux. Il vivait en 1570.
2 Alonzo de Sahagun le jeune.
3 Alonso Perez.
4 Alonso de los Rios. Il travailla non seulement à Tolède, mais à Cardora.
5 Alonso de Caba.
6 Andres Martinez, fils de Zabala.
7 Andres Herraez. Il travailla aussi à Cuença.
8 Andres Munesten. Il travailla aussi à Calatayel.
9 Andres Garcia.
10 Antonio de Baena.
11 Anton Guttierrez.
12 Anton Guttierrez.
13 Anton Ruy. Il travailla aussi à Madrid.
14 Adrien de Lafra. Il travailla aussi à Saint-Clément.
15 Bartholome de Nieva.
16 C... Alcado. Il travailla aussi à Cuella et à Badajos.
17 Domingo . . . de Orozco.
18 Domingo Maestre le vieux.
19 Domingo Maestre le jeune.
20 Domingo Rodriguez.
21 Domingo Sanchez Clamade.
22 Domingo de Aquirre, fils de Hortuno.
23 Domingo de Lama.
24 Domingo Corrientes. Il travailla aussi à Madrid.
25 Favian... de Zafia.
26 Francisco... Ruiz le vieux.
27 Francisco Ruiz le jeune, frère d'Antonio.
28 Francisco Gomez.
29 Francisco de Zamora. Il travailla aussi à Séville.
30 Francisco de Alcoces. Il travailla aussi à Madrid.
31 Francisco Lurdi.
32 Francisco Cordoi.
33 Francisco Perez.
34 Giraldo . . . Reliz.
35 Gonzalo Simon.
36 Gabriel Martinez, fils de Zabala.
37 Gil de Alman.
38 Hortuno... de Aquirre le vieux.
39 Juan... Martin.
40 Juan de Leizade. Il travailla aussi à Séville.
41 Juan Martinez le vieux.
32 Juan Martinez le jeune. Il travailla aussi à Séville.
43 Juan de Alman.
44 Juan de Toro, fils de Pierre Toro.
45 Juan Ruiz.
46 Juan Martuz de Garata Zabala le vieux.
47 Juan Martinez Menchaca. Il travailla aussi à Lisbonne.
48 Juan Ros.
49 Juan Moreno.
50 Juan de Salcedo. Il travailla aussi à Valladolid.
51 Juan de Meladocia.
Nos 52 Juan de Vergos.
53 Juanes... de la Horta. Il vivait en 1545.
53 Juanes de Tolledo.
54 Juanes de Alguiniva.
56 Juanes Muleto.
57 Juanes le vieux.
58 Juanes Uriza.
59 Julian del Rey. Il travailla aussi à Sarragosse. Cet armurier fut un des plus célèbres de son temps. Il eut encore d'autres chiffres que celui que reproduit notre tableau, entre autres une demi-lune.
60 Julian Garcia. Il travailla aussi à Cuença.
61 Julian de Zamora.
62 Joseph Gomez, fils de Francisco Gomez.
63 Josepe... de la Hera le vieux.
64 Josepe de la Hera le jeune.
65 Josepe de la Hera le petit-fils.
66 Josepe de la Hera, fils du petit-fils.
67 Josepe de la Hera, fils de Silvestre.
68 Ygnacio Fernandez le vieux.
69 Ygnacio Fernandez le jeune.
70 Luis. . . de Nieves.
71 Luis de Ayala, fils de Thomas de Ayala.
72 Luis de Velmonte, fils de Pedro... de Velmonte.
73 Luis de Sahagun, fils d'Alonzo le vieux.
74 Luis de Sahagun, fils d'Alonzo le vieux.
75 Luis de Nieva. Il travailla aussi à Calatayud.
76 Lupus Aguado, fils de Juanes Mutelo. Il travailla aussi à Saint-Clément.
77 Miguel . . . Cantero.
78 Miguel Sanchez, fils de Domingo.
79 Miguel Suarez. Il travailla aussi à Lisbonne.
80 Nicolas Hortuno de Aquirre, petit-fils de Hortuno.
81 Petro de Toro.
82 Petro de Arechiga.
83 Petro Lopez. Il travailla aussi à Orgoz.
84 Petro de Lazama. Il travailla aussi à Séville.
85 Petro de Lazaretta. Il travailla aussi à Bilbao.
86 Petro de Orozco.
87 Petro de Vilmonte.
88 Rogne Hernandez.
89 Sebastian Hernandez le vieux. Il vivait en 1637.
90 Sebastian Hernandez le jeune. Il travailla aussi à Séville.
91 Silvestre Nieto.
52 Silvestre Nieto, fils du premier.
93 Thomas Ayala. Il vivait en 1625.
94 Zamorano, surnommé el Tolédano.
95, 96, 97, 98, 99. Ces cinq marques appartiennent à des fabricans de Tolède dont on ignore le nom, bien que les coins originaux dont ils se servaient se trouvent dans les archives de *l'ayuntamiento*.

La plupart des maîtres dont nous venons de parler ne se contentaient pas seulement de mettre leurs chiffres sur les armes qu'ils produisaient, mais encore, afin qu'on ne confondît pas leurs œuvres avec celles des pays étrangers portant les mêmes marques, ils gravaient leurs noms, soit sur le plat de

la lame, soit à l'extrémité supérieure qui entre dans la poignée. Les plus célèbres de ces chiffres, en Espagne, sont celui du n° 21 (*les ciseaux*) qui appartient à Domingo Sanchez Clamade, et celui du n° 59 (*la chèvre ou le loup*), dont se servait Julian del Rey. La marque du n° 76, qui est celle de Lupus Aguado, est aussi très-renommée.

CHIFFRES DES ARMURIERS DE TOLÈDE.



Les fabriques de Saint-Clément, celles de Sarragosse, de Séville, etc., ont été également des plus remarquables; mais nous ne possédons sur elles aucun document analogue à celui que nous venons

de donner. Il nous suffira de dire que jusqu'à ce que l'Espagne fût arrivée à son degré actuel de malheur et de misère qui l'empêche de se distinguer dans aucune partie des arts, elle a toujours joui, en ce qui concerne la trempe et le travail des armes, d'une réputation qui commence aux Carthaginois, se poursuit sous les Romains et se continue presque jusqu'à nous.

Mais revenons spécialement à la panoplie pour établir quelques divisions et donner quelques détails nécessaires sur les armes, non seulement espagnoles, mais pour ainsi dire européennes, en ces temps reculés.

On peut diviser leur histoire au moyen âge en quatre époques distinctes. La première part du commencement du VI[e] siècle environ, et s'étend jusqu'à la fin du XI[e]. Pendant toute cette période, on voit encore régner en Europe les habitudes et les vêtemens, soit civils, soit guerriers, imposés par la conquête romaine; mais en France, en Angleterre, en Espagne, les monumens nous montrent ces derniers souvenirs de la puissance du peuple-roi s'affaiblissant graduellement à l'arrivée des nations modernes, jusqu'à ce qu'ils disparaissent complétement sous les besoins et le mouvement d'un ordre social nouveau.

La deuxième époque commence à la fin du XI[e] siècle, c'est-à-dire avec l'invasion des peuples du nord qui s'abattent sur l'Europe, et elle s'arrête à l'instant où commence, avec les grandes croisades de Philippe-Auguste et de Richard-Cœur-de-Lion, le duel entre l'islamisme et la religion chrétienne.

Alors (1190) s'ouvre pour les armes comme pour les idées une troisième période, conséquence naturelle de la transfusion qui s'opère entre l'orient et l'occident. Les barons chrétiens, ces hommes durs et couverts de fer, s'amollissent au contact des richesses de l'orient. Ils font briller sur leurs vêtemens tout le luxe de la cour de Constantinople, et à leur retour on les voit prodiguer sur leurs armes et dans leurs demeures le faste qu'ils ont remarqué avec tant de surprise dans le palais impérial de Blaquerne.

La quatrième et dernière époque de la panoplie du moyen âge est celle où, grâce à l'invention de la poudre et de l'artillerie, s'opèrent les plus grands changemens dans l'armure de nos pères. Elle commence à Philippe de Valois (1346), et se termine aux premières années du XVII[e] siècle, dont le milieu vit disparaître définitivement l'armure, le casque et le bouclier de métal, devenus tout-à-fait inutiles comme défense contre les projectiles modernes.

Ces divisions qu'on avait avec raison créées (*voy.* Allou, t. X des Mém. de la société des Antiquaires de France) pour introduire un ordre méthodique dans l'histoire des casques, peuvent, ce nous semble, s'appliquer également aux autres parties de l'armure. Nous réunirons donc successivement dans chacune de ces époques ce que nous avons à dire du bouclier, de la cotte de mailles, etc.

Nous avons dit que la première des quatre périodes dont nous venons de parler avait été caractérisée par le règne des mœurs et des coutumes romaines. Il était tout simple, en effet, que nos aïeux les Gaulois adoptassent les habitudes de leurs vainqueurs; mais ce qui ne l'était pas au même point, c'est que les Francs, qui succédèrent comme maîtres aux Romains, au lieu d'imposer eux aussi leurs habitudes barbares, adoptassent au contraire les usages des vaincus. Ce fait eut lieu pourtant. Nous voyons dans les manuscrits de la bibliothèque du roi, notamment dans *la bible de Metz* et dans *les Heures de Charles-le-Chauve*, qui remontent à 850, des soldats francs complétement habillés à la romaine. Les casques que portent divers personnages, dans ces manuscrits, sont des espèces de bonnets en fer assez semblables à la coiffure des légionnaires; les boucliers y ont une forme presque ovale, et quelques uns peints en rouge et semés de points noirs qui figurent des rosaces, sont suspendus au cou des soldats. Quant à l'armure qui couvrait le corps des guerriers francs, c'est exactement la cuirasse des soldats romains. Dans la bible de Charles-le-Chauve, un des gardes de ce prince est représenté, non seulement couvert de la cuirasse romaine, mais encore avec le *pallium*, et l'on voit l'armure défensive, composée de petites bandes verticales ou horizontales, se continuer sous Charlemagne. Ce n'est guère qu'aux approches de la seconde période dont nous avons parlé, qu'on remarque la cotte de mailles; elle paraît même plus tôt, mais nous avons cru devoir adopter les dates reçues, faute de pouvoir leur en substituer d'autres plus certaines. Il en est de même du casque et du bouclier, dont on retrouve les diverses modifications, du moins dans quelques exemples, un peu avant les époques que nous avons précisées.

La seconde période de l'histoire des armes européennes nous montre le casque romain remplacé chez nous, chez les Anglais, les Saxons, etc., par le casque grossier des conquérans du nord, appelé de son nom casque *normand*. Cette coiffure est de la plus grande simplicité, et la tapisserie de Bayeux en fournit un grand nombre d'exemples. Ce casque n'a pas, comme celui de la période précédente, de *visière* pour protéger la figure, ni de *jugulaires* destinées à le fixer sur la tête; mais il se fait remarquer par une circonstance bizarre qui plus tard forma la *visière*, nous voulons dire par une lame mince et allongée, quelquefois fort étroite, en d'autres exemples, au contraire, assez large, laquelle descendant du sommet du casque, couvre le nez et le protége contre des coups qui ne seraient pas donnés avec la pointe. Cette lame se nomme *nazal*.

La forme générale du casque se modifie aussi à cette époque. Au lieu d'être arrondi comme le casque romain, qui emboîtait parfaitement la tête, ou d'être légèrement aigu au sommet et évasé dans sa largeur vers la base comme le casque franc, le casque normand est uniformément conique, et se termine en pointe. Quelquefois il porte derrière le cou une lame, dont l'usage répond, pour cette partie du corps, à celui du *nazal*. Durant cette période on voit aussi paraître le *capuchon de mailles*, nommé encore *capeline* ou *camail*, qui laissait à volonté la tête découverte en se rabattant sur les épaules et qui remplaçait le casque ou le doublait au besoin, en se plaçant dessous. On conçoit très-bien, dans ce dernier cas, que les *jugulaires* ne fussent pas rigoureusement nécessaires, puisqu'on avait deux défenses pour une, et que d'ailleurs, par sa forme resserrée à la base, le casque normand devait adhérer solidement à la tête, mais il n'en est pas de même du casque franc qui, par sa largeur, semble avoir dû tenir mal-aisément sur le chef du guerrier.

L'introduction de la capeline, comme on s'en doute, fut le résultat ou le signal d'une modification analogue dans le reste du costume militaire. On trouve en effet quelques rares exemples de cottes de mailles remontant aux IXe et Xe siècles; mais c'est surtout à dater du XIe que ce vêtement de guerre, qui avait servi à divers peuples dans l'antiquité, et qui est encore en usage aujourd'hui dans certaines parties de l'Orient, remplace la cuirasse. Seulement, quelle fut la cause de cette modification dans le costume de guerre? Nous l'ignorons complétement. Cet abandon du système défensif antérieur ne fut probablement point dû à quelque besoin nouveau, mais seulement à la fusion des anciens costumes dans ceux des conquérans du nord.

La cotte de mailles qu'on nomma dans le moyen âge *haubert*, *haubergeon*, *chemise de fer*, *jaseran*, etc., couvrait le corps jusqu'au milieu des cuisses. Le *camail* venait se rattacher à la cotte au moyen d'un gorgerin. Tantôt elle avait des manches larges, tantôt des manches serrées, qui allaient jusqu'au bout des doigts. Il en était de même pour les jambes. Quelquefois on portait outre la cotte, une espèce de pantalon de mailles descendant du haut des cuisses jusqu'au genou, d'autrefois jusqu'au bout des pieds.

Nous n'entrerons pas dans le détail des différentes sortes de cottes de mailles, parce que nous ne nous attachons qu'aux faits généraux. Laissant donc de côté tout ce qui concerne les tissus de mailles à anneaux, ceux en fil de fer, ceux en pièces de métal, etc., nous dirons, pour terminer ce qui a rapport à la cotte de mailles, que son usage cessa peu à peu avec les croisades. Cet abandon vint de plusieurs causes; d'abord la cotte de mailles était très-pesante; elle était d'un entretien difficile et les anneaux s'en rompaient aisément; en second lieu, elle ne pouvait, n'ayant pas de *faucre*, soutenir la lance en arrêt. Or, cette arme, par l'introduction plus fréquente de la cavalerie dans les troupes, était devenu alors d'un usage habituel; enfin, vers le milieu du XIVe siècle, la cotte de mailles, en présence des armes à feu, devint tout-à-fait impuissante à protéger celui qu'elle couvrait.

Pendant l'époque dont nous parlons, le bouclier subit une modification notable, ainsi que nous en trouvons la preuve sur une foule de monumens, et spécialement sur la tapisserie de Bayeux. Il s'allongea en pointe vers le bas; il devint large et arrondi par en haut. Pourtant, sur les vitraux de Saint-Denis exécutés avant 1140, et dont Montfaucon nous a conservé les dessins, on voit les guerriers des premières croisades armés de petits boucliers ronds, assez semblables à ceux des Romains.

La troisième période de l'histoire des armes nous montre le casque normand quittant sa forme conique, sur laquelle cependant devaient aisément glisser les coups, pour prendre celle d'un cylindre arrondi quelquefois un peu par en haut, mais dont la forme généralement plate au sommet,

offrait tant de prise aux épées et aux masses d'armes. Ce casque eut cependant un avantage sur celui auquel il succéda. Ce fut de présenter, au lieu du nasal dont la confection était si imparfaite, une défense bien plus certaine pour le visage. Ce casque, en effet, fut presque toujours fermé par devant, et le guerrier qui en était revêtu ne voyait et ne respirait que grâce à quelques ouvertures très-étroites, composées quelquefois d'une croix double ou simple, d'autrefois de petits trous. On en voit cependant qui n'étaient fermés que par un grillage, d'autres qui avaient une espèce de fenêtre pouvant s'ouvrir à volonté; mais aucune de ces méthodes ne nous paraît avoir eu la commodité que la visière donna au casque dans la période suivante.

Le casque de la troisième période s'appelait *heaume;* il se plaçait comme le casque normand sur le chaperon de mailles, ou bien il restait aux mains de l'écuyer. Il était quelquefois garni d'une chaînette qui permettait de le suspendre à l'arçon de la selle ou à la ceinture du cavalier. Presque toujours il avait une sorte de gorgerin qui le réunissait à la cotte de mailles. Un autre caractère encore du casque de cette époque, c'est l'apparition du cimier qui se composait quelquefois d'une figure d'oiseau, d'animal ou de tout autre ornement.

Durant cette période, le bouclier allongé subit peu de modifications; il prit seulement dans notre langue le nom *d'escu* (*scutum*). Les soldats de saint Louis le portaient, durant le combat, suspendu au cou par une courroie qu'on nommait *guige*, *énarme*, et au repos, ils le mettaient à la ceinture; en mer on le plaçait sur le bord des navires pour former, avec sa partie supérieure (voir la *Tapisserie de Bayeux*), une sorte de fortification. Il était souvent convexe à l'intérieur et garni à l'extérieur d'une pointe ou *umbo* qui pouvait au besoin servir de défense et que nous retrouvons au chanfrein et au poitrail des chevaux. Ce fut aussi à cette époque que les armoiries ou du moins certains emblêmes commencèrent à se montrer sur les écus. Vers la fin du XIIIe siècle on vit paraître des boucliers beaucoup plus petits et à peu près aussi larges que hauts; mais leur usage ne fut point général.

Quant à ce qui regarde la cotte de mailles, elle fut abandonnée durant cette troisième époque; mais non subitement. On ne la voit remplacée par l'armure que peu à peu et pour ainsi dire pièce à pièce. La nécessité de fortifier certains endroits fit inventer des plastrons de fer qu'on plaça sur la poitrine, aux genoux, aux côtes, etc., et à la longue, l'armure en fer battu prit leur place. On peut assigner à son adoption définitive chez nous le règne de Philippe-le-Bel, c'est-à-dire environ l'année 1320. Notre troisième période s'écoula donc à préparer la transition entre la cotte de mailles et l'armure.

Nous voici arrivés à notre quatrième époque, qui est celle du casque à visière mobile. C'est la période du plus grand perfectionnement auquel parvinrent les armes du moyen âge avant de disparaître des champs de bataille, et probablement pour toujours. On a vu que le casque de l'époque antérieure offrait, par sa forme cylindrique et par sa fermeture immobile qui cachait le devant de la figure, de grands inconvéniens. On chercha à y remédier. Pour cela on en revint à la forme arrondie qui laissait glisser les coups, et l'on inventa la visière qui se composait de trois parties distinctes susceptibles de se mouvoir à volonté vers le sommet ou vers le bas du casque. La première de ces parties, en commençant par le haut, est *la visière* proprement dite, ainsi nommée des trous ou du grillage au travers duquel elle laissait passer la lumière. La deuxième est *le nazal*, bien différent de celui du casque normand, mais qui couvre cependant le milieu du visage, ce qui dut lui valoir son nom. Enfin la troisième partie est *le ventail* ou *la ventaille*, qui descend depuis le nez jusqu'au menton et offre aussi des passages à l'air. Quelquefois *le ventail* se composait d'une pièce entièrement séparée du casque, qui prenait au dessous du *nazal* et allait s'attacher à la cuirasse sur la poitrine. Cette pièce explique très-bien ces vers qu'on rencontre souvent dans nos vieux romans de chevalerie.

La ventaille li ont ostée
Si li ont la teste cospée.

L'ensemble de ces diverses pièces, qui, quelquefois n'en formaient qu'une seule, pareille en quelque sorte à un masque, se nommait *mézail.*

Le casque avait encore souvent, au XVe siècle, une pièce accessoire qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, avec le hausse-col. Nous voulons parler du gorgerin. Le gorgerin se composa d'abord d'un tissu de mailles en acier très serré, qui s'attachait aux deux côtés du heaume, puis

plus tard d'une ou de plusieurs bandes d'acier descendant autour du cou vers les épaules et vers la gorge, tandis que le hausse-col était tout simplement une pièce de l'armure du corps, tout-à-fait distincte du casque, et ayant la forme d'un cône tronqué très-surbaissé.

Outre le heaume, il y avait des coiffures militaires moins lourdes, moins gênantes, que les chevaliers faisaient porter derrière eux par un écuyer, et qu'ils ne revêtaient que rarement. L'un des plus fréquens était *la salade*, sorte de heaume sans crête, peu orné, terminé par un cordon, à gorgerin court, et d'ordinaire sans division dans la visière. *La salade* formait surtout la coiffure des *stradiots* ou *estradiots*, soldats albanais qui composèrent en grande partie la cavalerie de Louis XI et de ses successeurs. Elle fut aussi celle des francs-archers, institués par Charles VII en 1448, et supprimés par son fils. Elle n'avait pas de cimier ni de lambrequins.

La bourguignote différait de la salade, en ce qu'elle n'avait pas de *mézail* et laissait le visage à découvert, comme les casques grecs et romains auquels elle ressemblait beaucoup. Elle portait en outre, comme le heaume, une *crête* ou *avance* destinée à protéger les yeux, plus deux plaques nommées *oreillères*, et dont le nom seul indique quelle partie elles devaient couvrir. Parfois *la bourguignote* n'offrait qu'une de ces plaques. Le nom de ce genre de casque, qui date du XVe siècle, vient de ce que les Bourguignons surtout en faisaient usage.

L'armet (petit heaume) ressemblait beaucoup à la salade, et comme la bourguignote il avait quelquefois une *avance*. Il fut employé pour désigner le casque vers l'époque de François Ier seulement et de Henri II.

Le morion fut, comme nous l'avons dit page 3 du présent volume, la coiffure des gens de pied : c'était un bonnet de fer légèrement conique, sans ornemens extérieurs, surmonté souvent d'une crête, et offrant un bord large relevé en forme de bateau. On l'employait souvent dans les duels et dans les combats à outrance.

Nous ne parlerons pas du *bacinet*, casque sans visière, très-léger, qui ne servait qu'au repos, ni du *cabasset*, ni du *chapel de fer*, ni de la *cervellière*, etc. Nous préférons renvoyer nos lecteurs au bel ouvrage anglais du docteur Meyrick ou aux *Etudes sur les Casques*, de M. Allou, auquel nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent.

Durant la quatrième période dont nous venons de parler, nous trouvons d'abord, pour les boucliers, le petit écu qui vers la fin du XIIIe siècle avait succédé à l'écu long. Son usage dura jusqu'au XVIe siècle avec quelques modifications, mais toutes accessoires, entre autres par exemple, celle qui consiste dans une échancrure pratiquée à la partie supérieure pour laisser passer la lance. A dater du XVIe siècle nous voyons paraître *la targe*, dont le nom remonte du reste bien plus loin, puisqu'on le trouve sous saint Louis (*voy.* Joinville); seulement à l'époque de François Ier ce terme désignait souvent le grand bouclier des archers, appelé aussi *pavois*. Quant aux chevaliers, ils avaient alors l'écu circulaire ou légèrement ovale, nommé *roelle, rouelle, rondache*, etc., dont la magnificence était souvent portée à l'excès.

Il y avait aussi la *rondelle à poing* qui était tellement petite qu'elle ne servait que pour garantir la main des coups de dague ou de rapière. On l'employait surtout dans les combats singuliers. Quelquefois (*le Musée d'artillerie de Paris* en offre un exemple) on plaçait, afin de se pouvoir battre la nuit, une lanterne dans la cavité de la rondelle.

Au moyen âge l'infanterie, qui était composé de gens pauvres et de basse condition, porta presque toujours des boucliers en bois, sans ornemens et de petite dimension. Certains corps seulement, *les pavescheurs*, par exemple, firent usage du grand bouclier, soit pour s'approcher des places, soit pour les miner à couvert. Il y eut encore un accessoire fort étrange du bouclier, dont l'usage fut sans doute suggéré par l'emploi, dans la cavalerie, du bouclier vissé à l'épaule (*voy.* celui de don Juan d'Autriche.) Nous voulons parler des *ailettes* qui consistaient en deux plaques carrées de métal, que l'on portait fixées sur les deux épaules, et dont les exemples sont assez rares. Cet ornement dura peu; nous ne le rencontrons guère en France que pendant une soixantaine d'années.

Nous terminerons ce qui a rapport à cette dernière période du bouclier, en disant que les *génétaires* d'Espagne (cavaliers équippés à *la génete*) sont les dernières troupes qui aient porté l'écu.

Nous avons vu plus haut que la troisième période de l'histoire des armes n'était en quelque sorte

qu'un état transitoire entre la cotte de mailles et l'armure, qui prit définitivement faveur chez nous un peu avant la moitié du XIVe siècle. On commença d'abord par adopter la cuirasse, qui se composait de deux pièces en fer, réunies par des courroies, et ayant pour objet, la première de protéger la poitrine, comme le plastron d'aujourdhui; l'autre de protéger le dos et les omoplates, comme la *dossière* de notre époque. L'intérieur de ces pièces était garni de drap ou de velours, et leurs points de séparation au sommet et sur les côtés présentaient des échancrures nécessaires pour laisser passer la tête et le bras.

La cuirasse éprouva diverses variations. Après avoir été d'abord bombée par devant comme une sphère, surtout au milieu de la poitrine, elle fut aplatie en haut et s'abaissa en pointe vers la ceinture. Sa troisième forme fut celle du surcot de Charles IX et de Henri III; c'est à dire qu'elle suivit le costume civil. En dernier lieu, elle ne fut ni sphérique ni pointue; elle fut plate partout; mais à aucune époque elle ne descendit plus bas que la ceinture. Quant aux brassards et aux cuissards qui complétaient l'armure, ils varièrent également, mais dans les détails seulement. C'est ainsi, par exemple, que les derniers furent d'abord très-longs et ensuite très-courts. De même, après avoir, comme la cuirasse, été d'une très-grande simplicité, les brassards furent très-richement ornés et ciselés; il y en eut d'un prix fort élevé.

Nous pourrions entrer dans quelques détails relativement aux diverses autres parties de l'armure, mais comme nous n'avons pas eu l'intention de faire sur cette matière un traité complet, nous terminerons cette conclusion beaucoup trop abrégée pour avoir la prétention d'offrir autre chose que de simples indications, par cette remarque qui concerne la plus noble de toutes les armes, l'épée; savoir que du XIIIe siècle au XVIe sa forme est restée invariable malgré les changemens qu'éprouvaient le bouclier, le casque, etc., et que le glaive de saint Louis est pareil à celui de Charles VIII et de Louis XII; il est simple, en effet, droit, assez large, avec un pommeau servant de cachet et une garde rectiligne; mais à dater du XVIe siècle la lame se rétrécit, la poignée prend une foule de formes tourmentées, et la croix qu'embrassaient, en rendant leur âme à Dieu, et Roland et Bayard, disparaît alors à la fois de l'épée et du cœur du chevalier.

RECTIFICATIONS.

Dans notre premier volume, page 3, nous avons, à propos du grand étendard d'Espagne, donné quelques détails qui ne sont pas rigoureusement exacts. Voici comment eût dû être blasonné cet écusson. Il est — écartelé et contre écartelé aux premier et quatrième quartiers; — écartelé aux premier et quatrième de Castille (de gueules au château d'or, sommé de trois tours, maçonné de sable, semé d'azur); — écartelé de Léon (d'argent au lion de gueules, couronné, lampassé et armé d'or); au deuxième et troisième d'Arragon (d'or à quatre pals de gueules); — party d'Arragon-Sicile (d'Arragon flanqué en saultoir d'argent à deux aigles de sable), — entées de Grenade (d'argent à une grenade de sinople ouverte de gueules, tigée et feuillée de sinople).

Aux deuxième et troisième grands quartiers, il est écartelé au premier d'Autriche moderne (de gueules à la fasce d'argent); — au deuxième de Bourgogne moderne (semé de France à la bordure componée d'argent et de gueules); — au troisième de Bourgogne ancienne (bandé d'or et d'azur à la bordure de gueules); — au quatrième de Brabant (de sable au lion d'or lampassé et armé de gueules); — Sur le tout de ces deux grands quartiers, de Flandre (d'or au lion de sable) party de Tyrol, (d'argent à l'aile éployé de gueules).

Dans la description du n° 5, 1er vol., nous avions oublié d'expliquer l'inscription qui orne le pommeau de l'épée de Gonzalve. Ce pommeau est composé du revers de deux médailles frappées en l'honneur du héros, et dont la face représente Gonzalve lui-même. Il y a un exemplaire de chacune à la bibliothèque royale de Paris. On lit sur l'un de ces revers : *Gonzalvi Agidari victoria* (victoire de Gonzalve d'Aguilar) *de Gallis ad Cannas.* — Sur l'autre : *Gonzalvus Agidarius Turcorum, Gallorum, Dei regis que causa debellator, parta Italiæ pace, Janum clausit.* Au milieu on voit l'écusson de Gonzalve surmonté d'un aigle éployé, qui a pour support Hercule et Janus.



TABLE DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

Gravures sur bois.

Planches de l'ouvrage.

Texte explicatif.

TABLE DES ARTISTES QUI ONT COOPÉRÉ A L'OUVRAGE.



PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, 9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

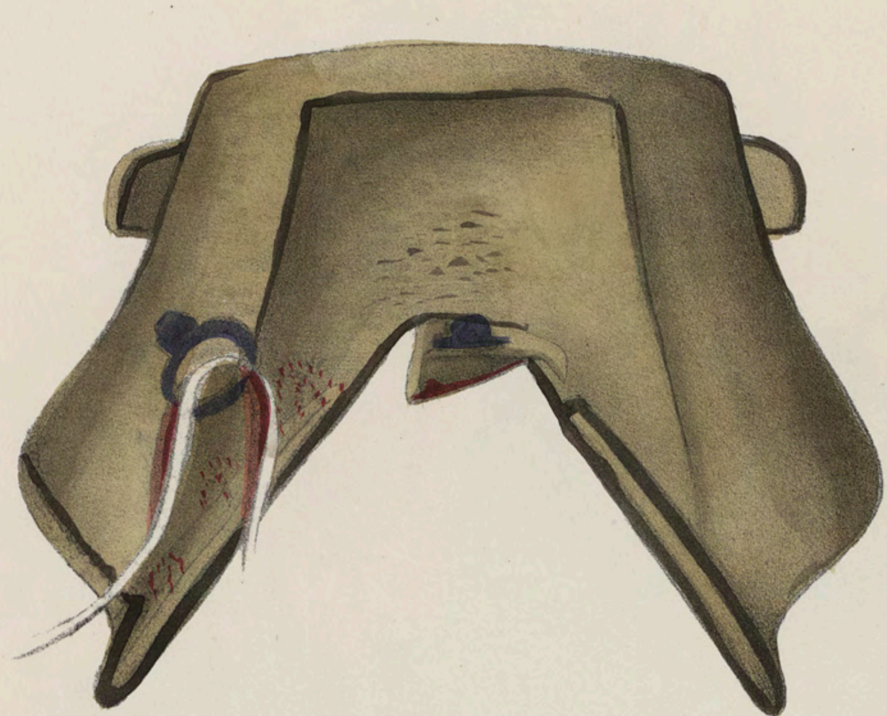
G. Sensi del.

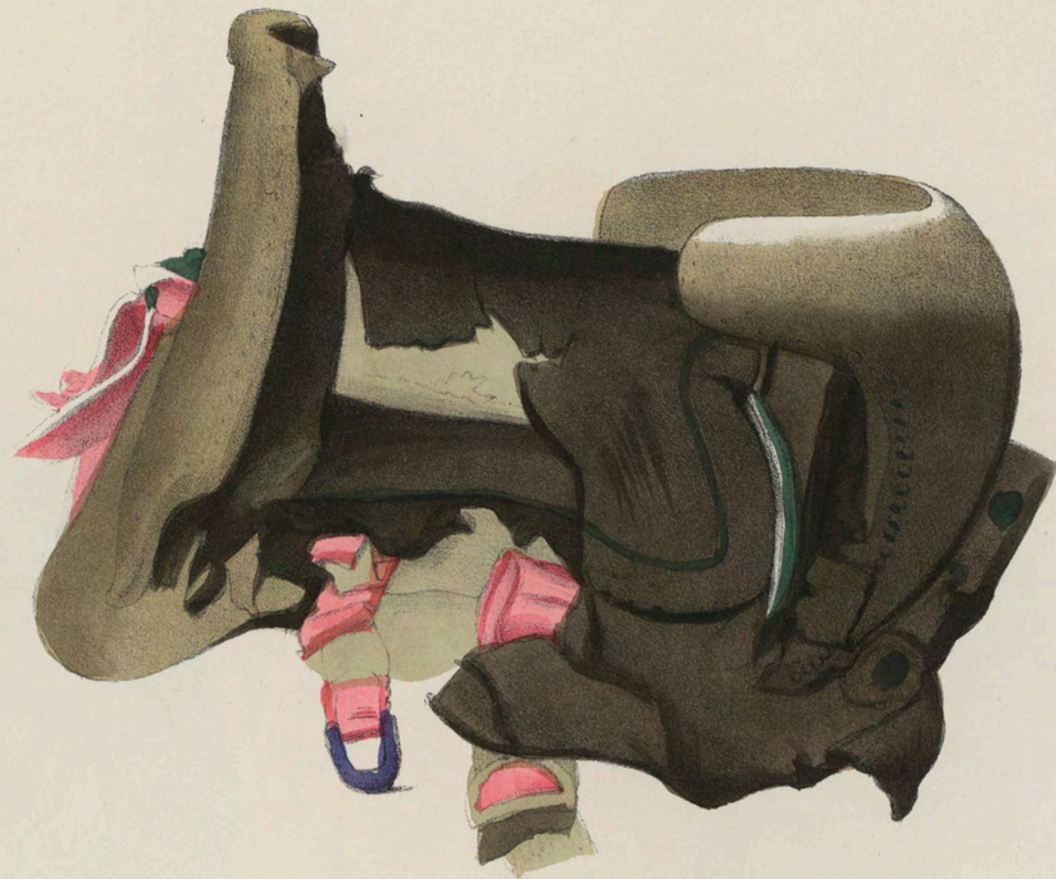
F. Schenck sc.

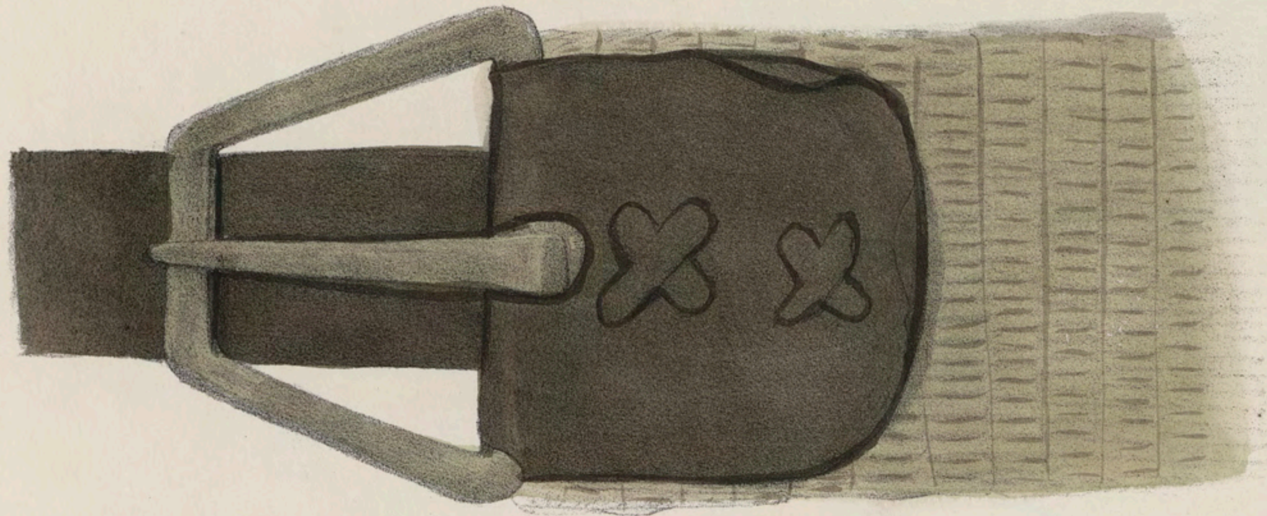
ESPADA DEL PAPA EUGENIO IV.

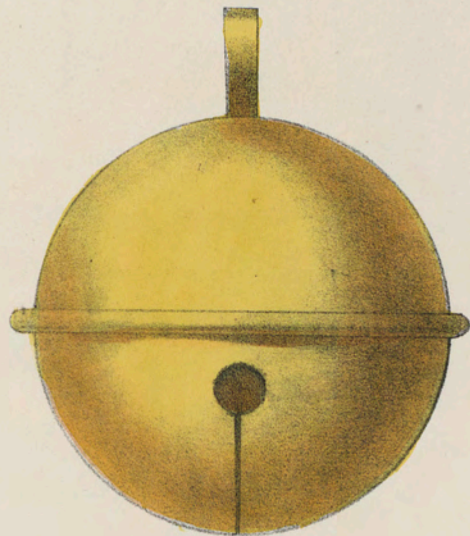


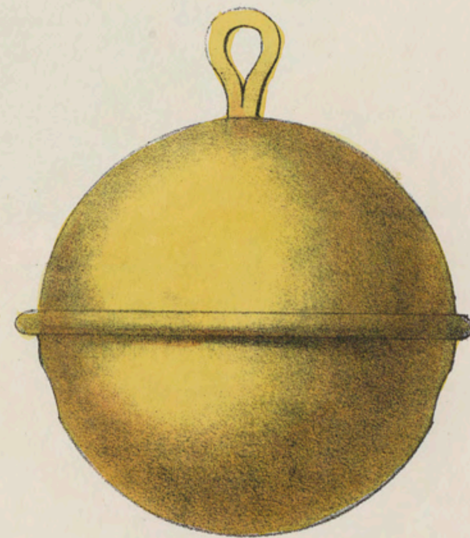
EPÉE DU PAPE EUGÈNE IV.











G. Sensi del.

Imp. de Lemercier, Benard et Cie

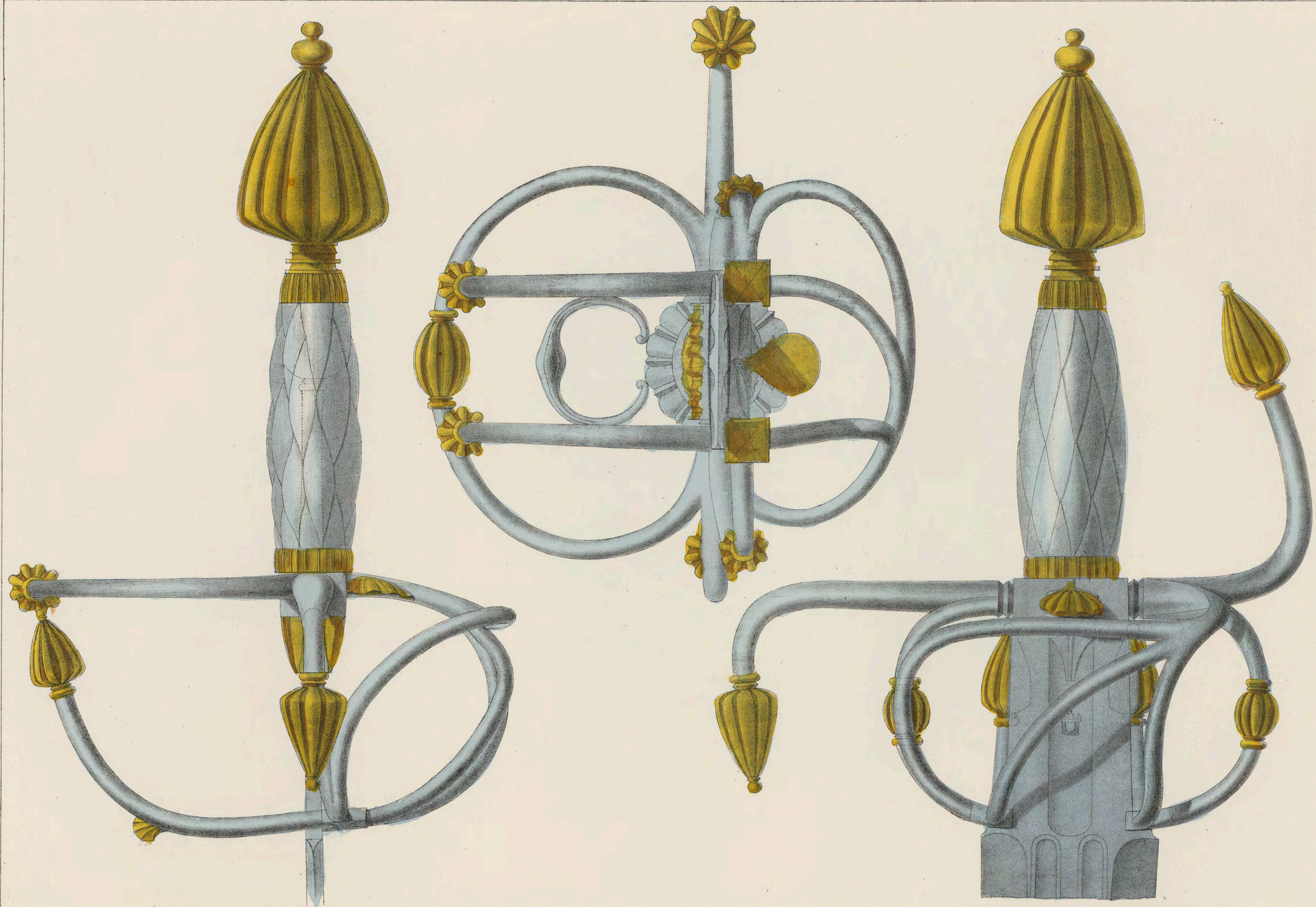
Lafosse lith.

ARNESES DEL CABALLO DEL REY DON JAIME-EL-CONQUISTADOR — HARNAIS DU CHEVAL DU ROI DON JACQUES-LE-CONQUÉRANT.



G. Sensi del. Imp. lith. de Lemercier, Benard & C.ie Hancké lith.

CASCO DE XIMENÈS. | CASQUE DE XIMENÈS.

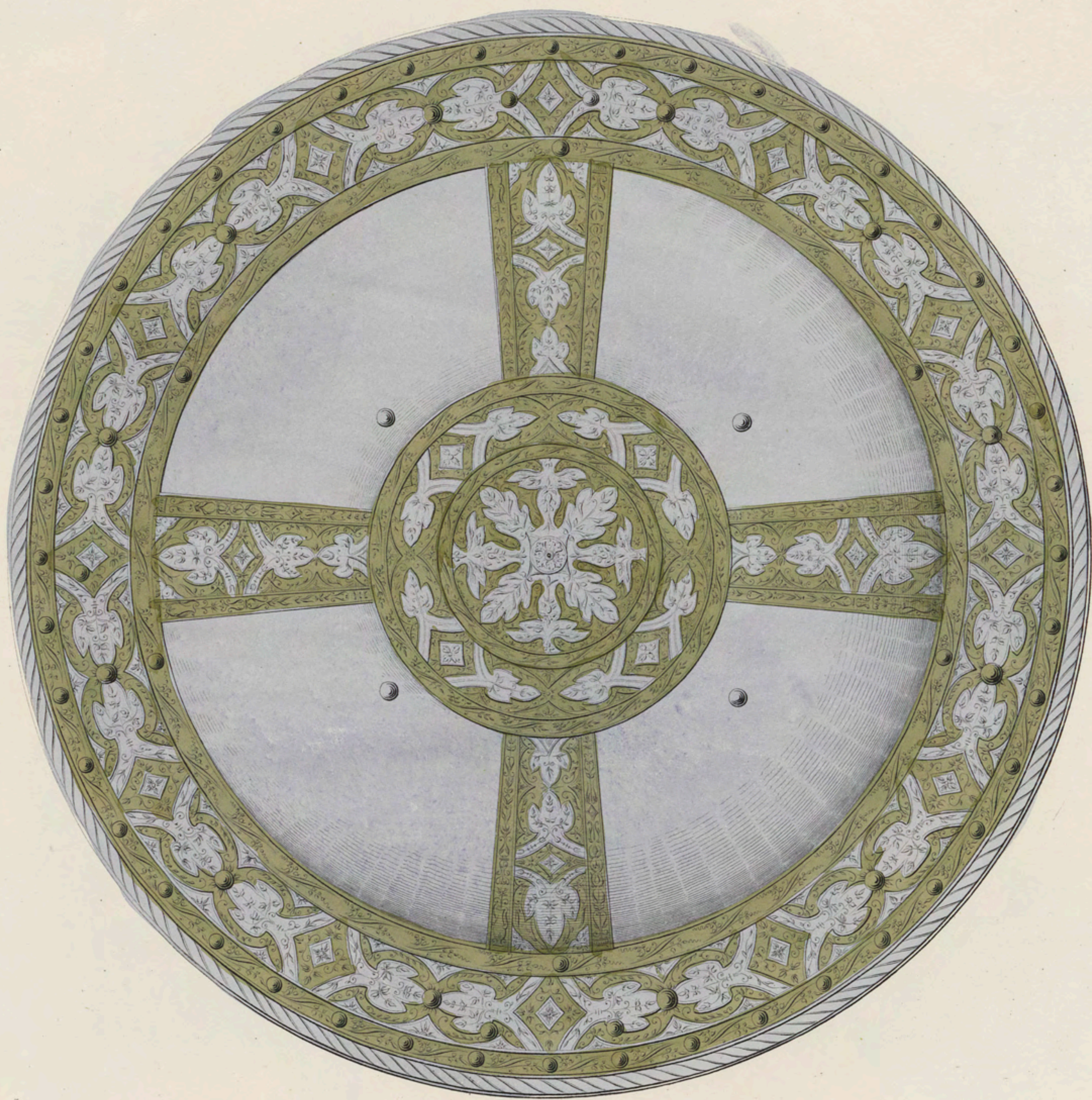


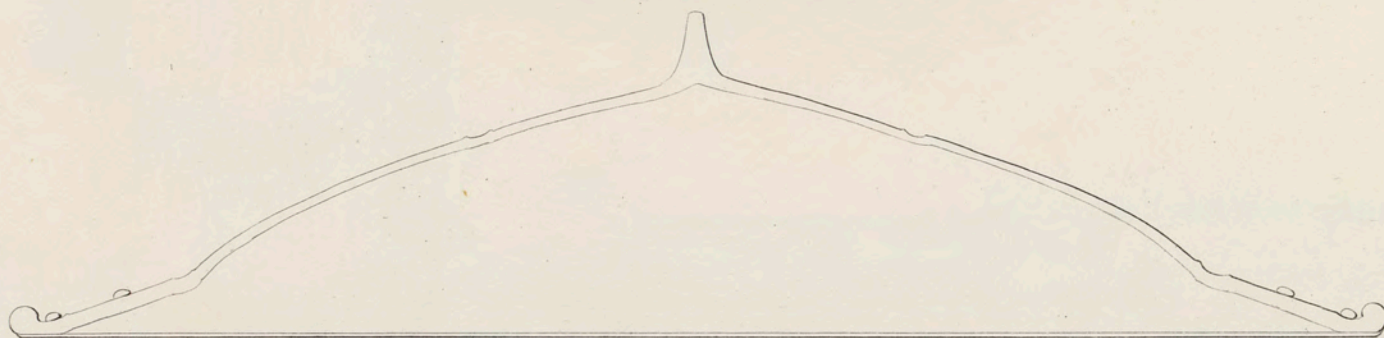
G. Sensi del.

Imp. de Lemercier, Benard et C.ie

Bulton inc. Chazerain lith.

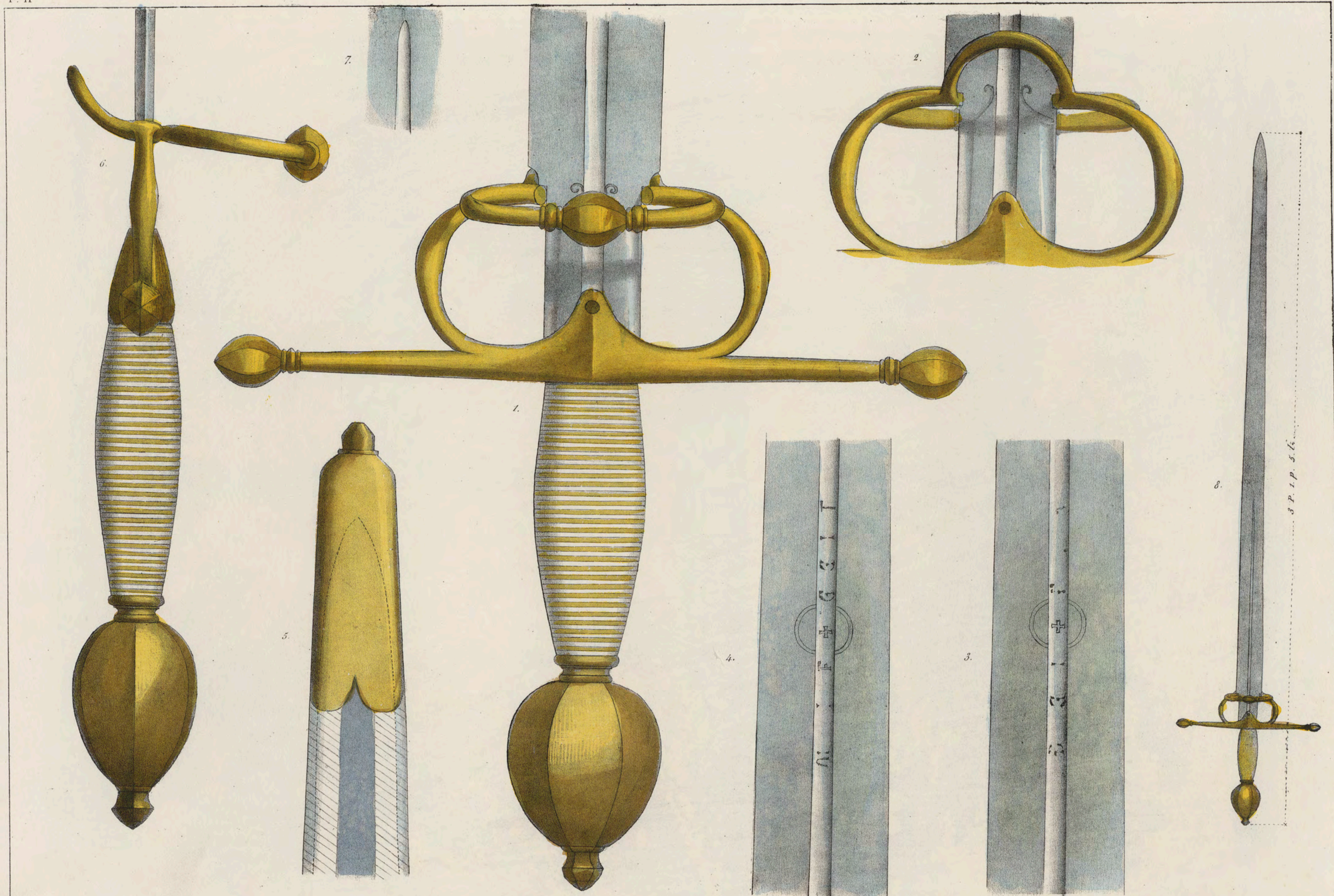
ESPADA DE FELIPE II O DE CARLOS QUINTO. ÉPÉE DE PHILIPPE II OU DE CHARLES-QUINT.





G. Sensi del. | Imp. de Lemercier, Benard & Cie | Fr. Schenck.

ESCUDO DE FELIPE II. | BOUCLIER DE PHILIPPE II.

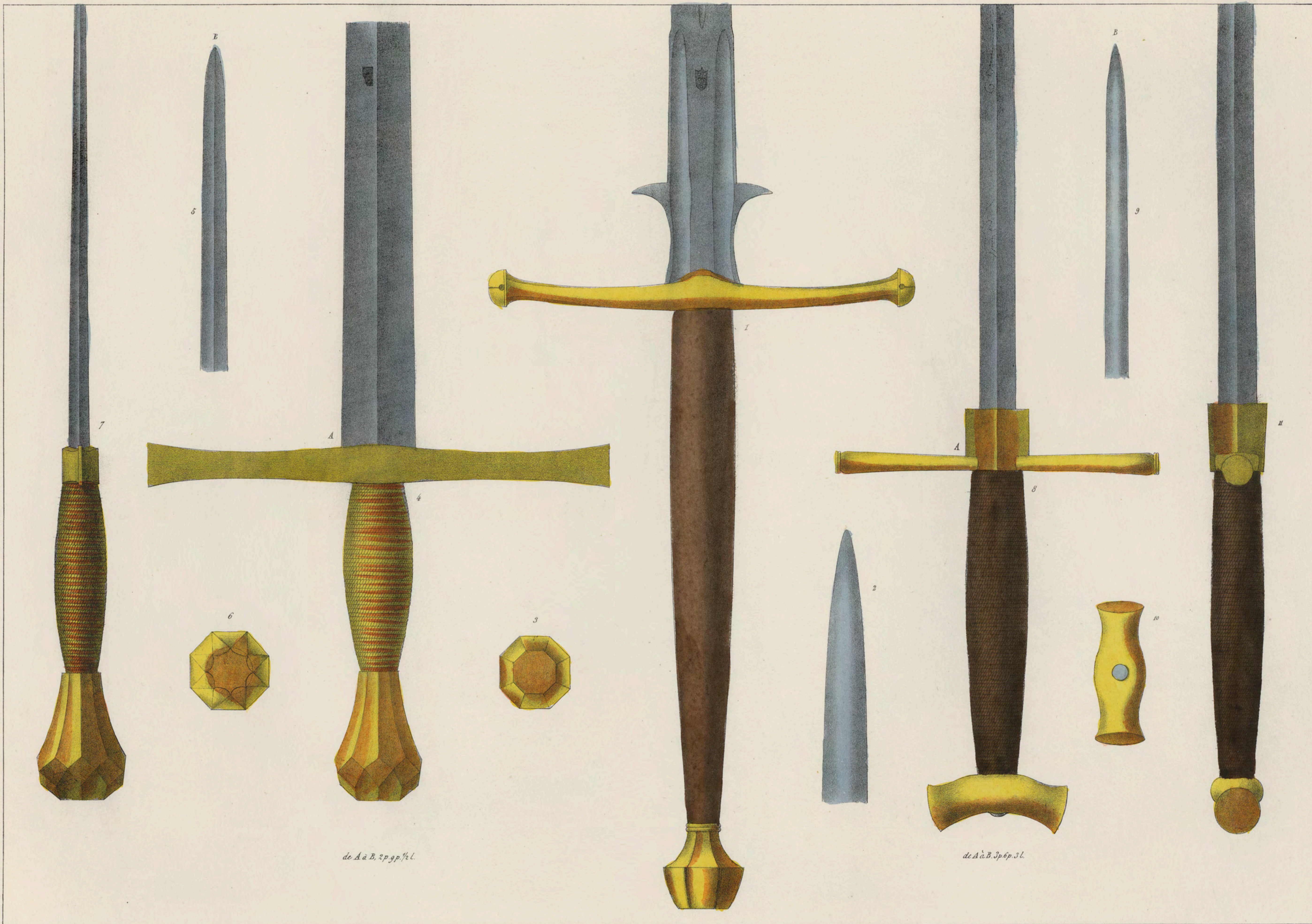


G. Sensi del.

Lith. de Lemercier à Paris.

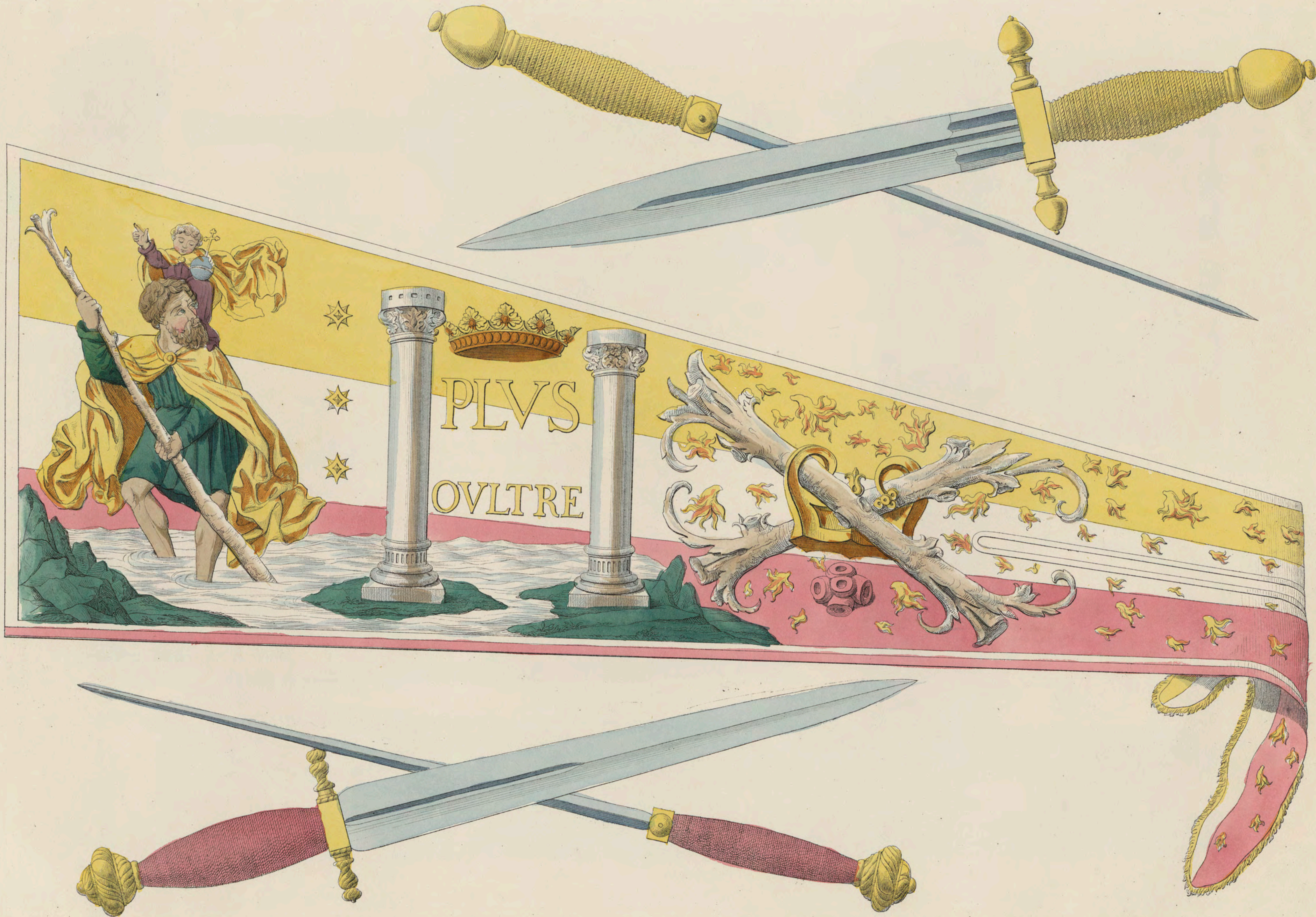
Marie Challamel lith.

ESPADA D'YSABEL - LA - CATOLICA. ÉPÉE D'ISABELLE - LA - CATHOLIQUE.



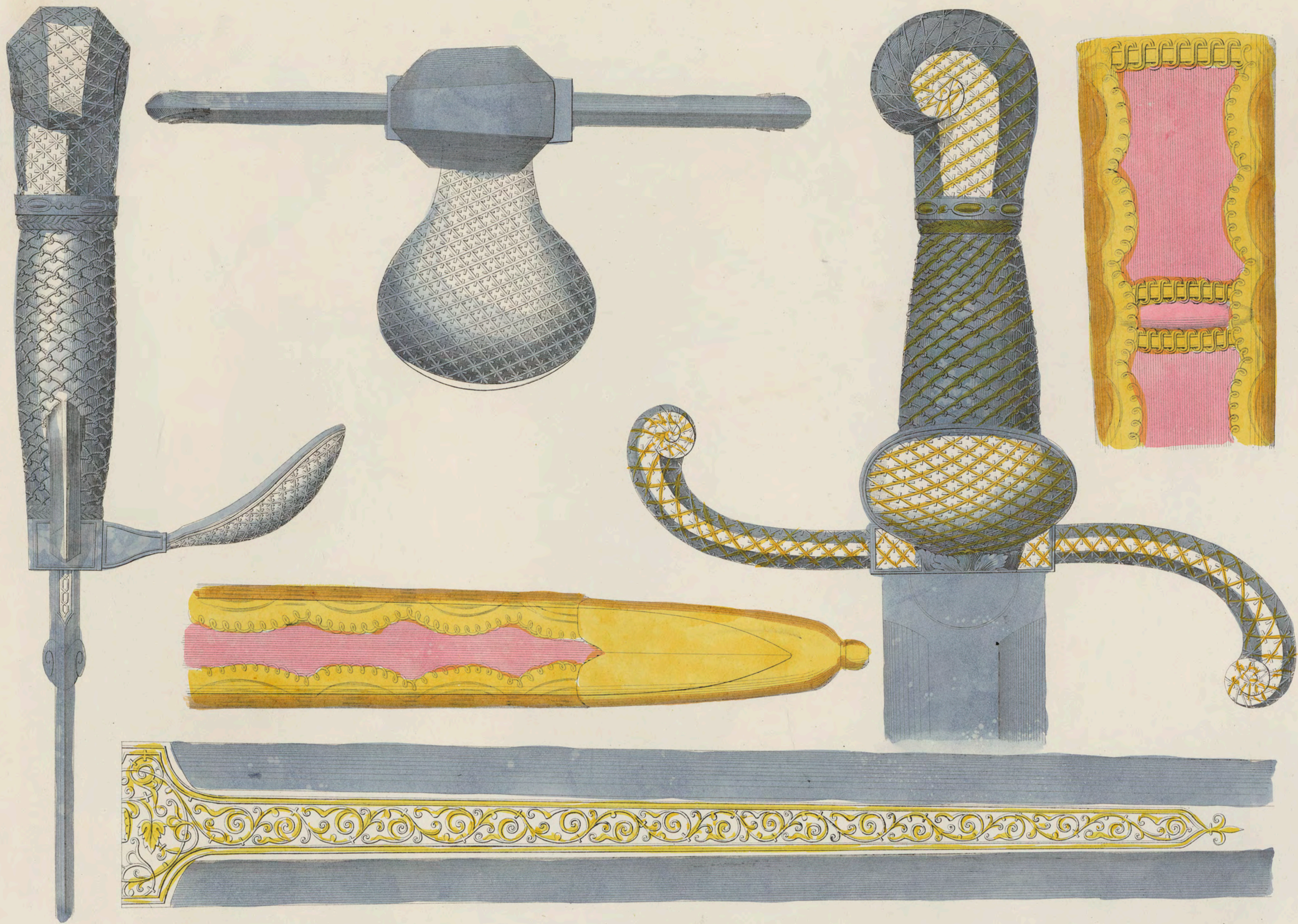
G. Sensi del.   Imprimerie de Lemercier, Benard et C.ie   Bulton lith.

ESPADAS MUY ANTIGUAS DE QUE UNA, SE CRÉE DE DON JAIME-EL-CONQUISTADOR. ÉPÉES TRÈS-ANCIENNES, DONT L'UNE, (Le N.º 1) EST ATTRIBUÉ A DON JACQUES-LE-CONQUÉRANT



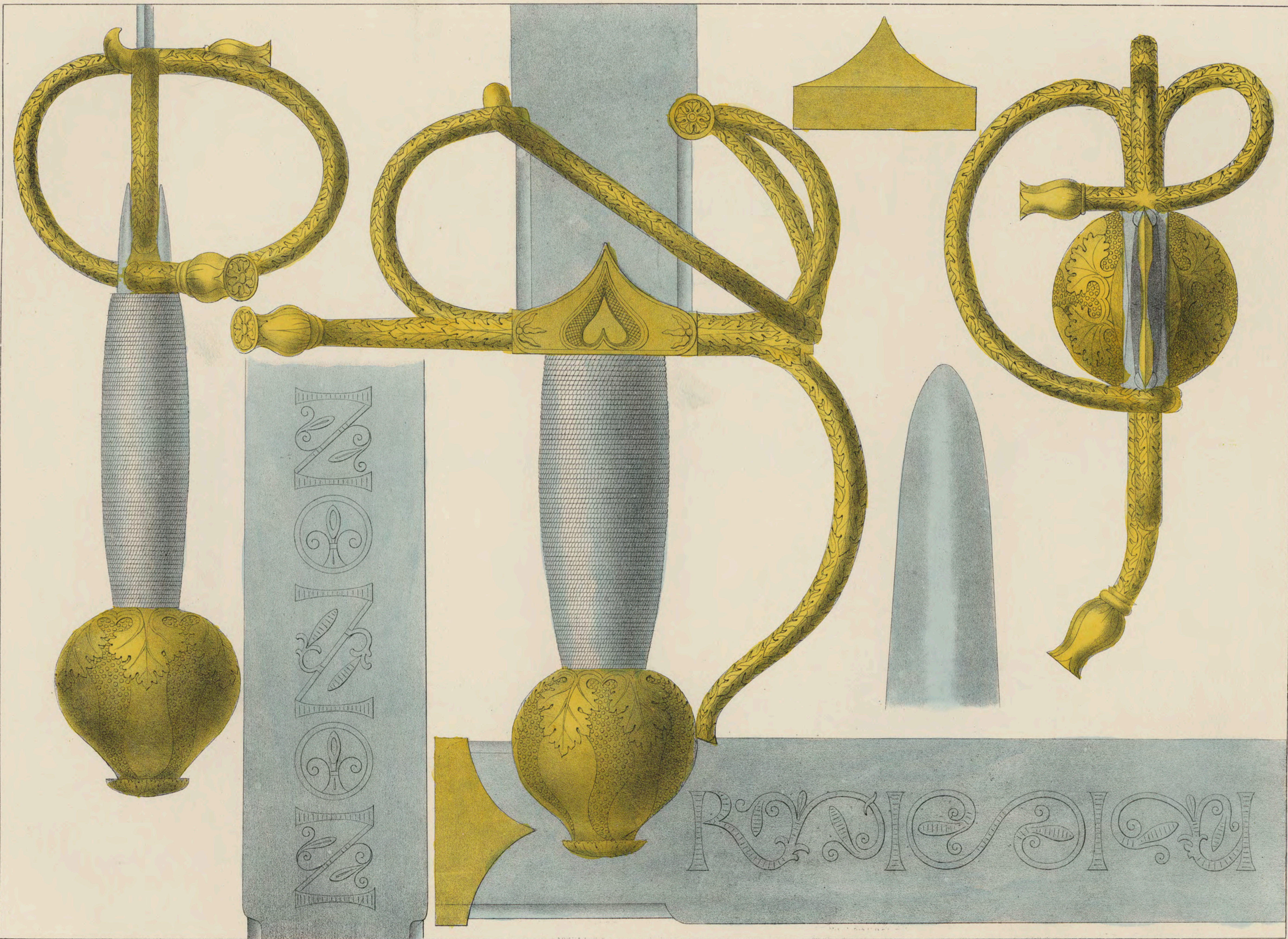
G. Sensi del. | Imp. de Lemercier Benard et C.ie | Roux sc.

BANDERA DE SAN CRISTOVAL Y PUÑALES DE BIGOTILLOS | BANNIÈRE DE SAINT CHRISTOPHE ET POIGNARDS DE BIGOTILLOS.



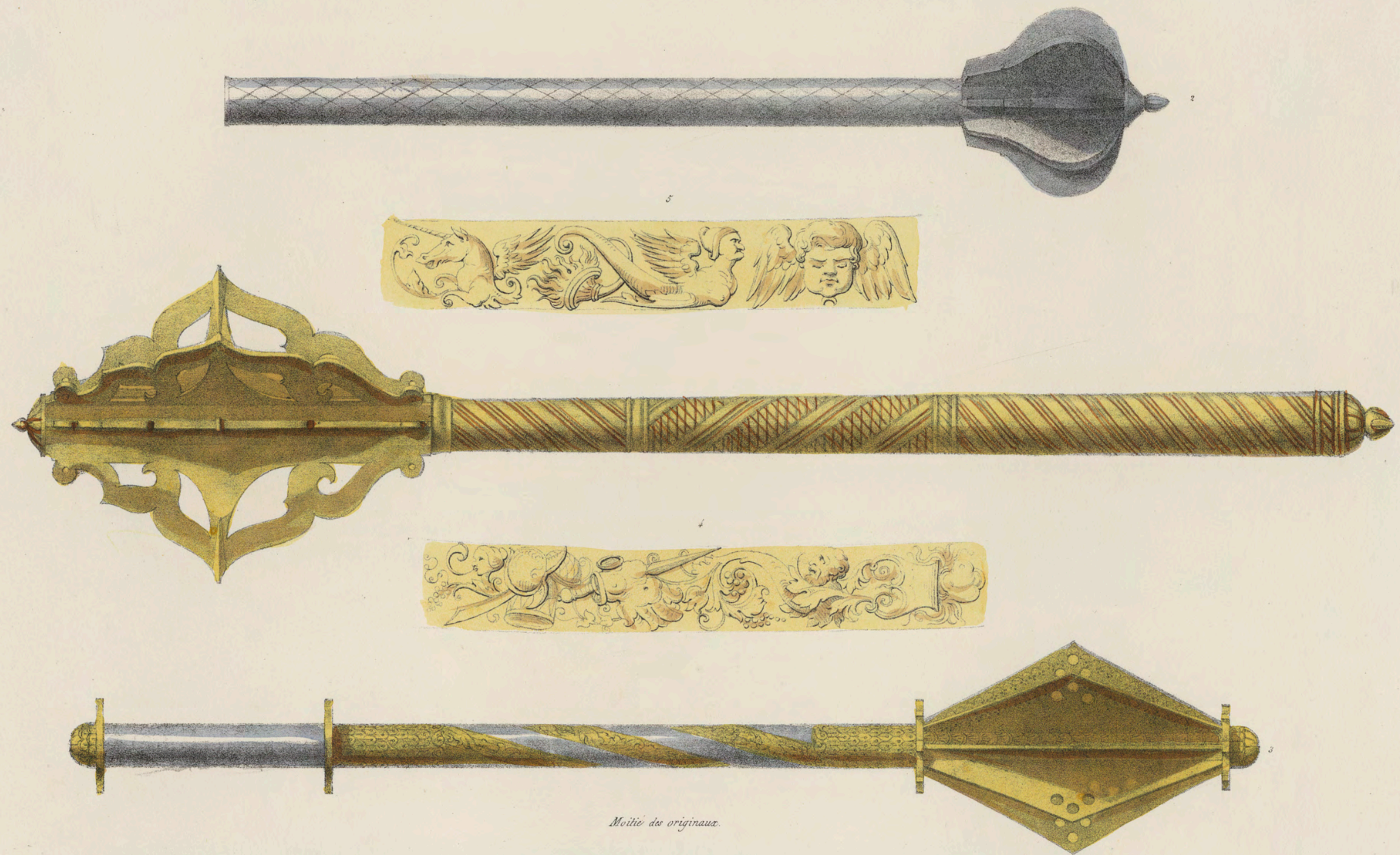
G. Sensi del. Imp. de Lemercier, Benard & C.ie F. Schenck sc.

SABLE DE BOABDIL | SABRE DE BOABDIL.



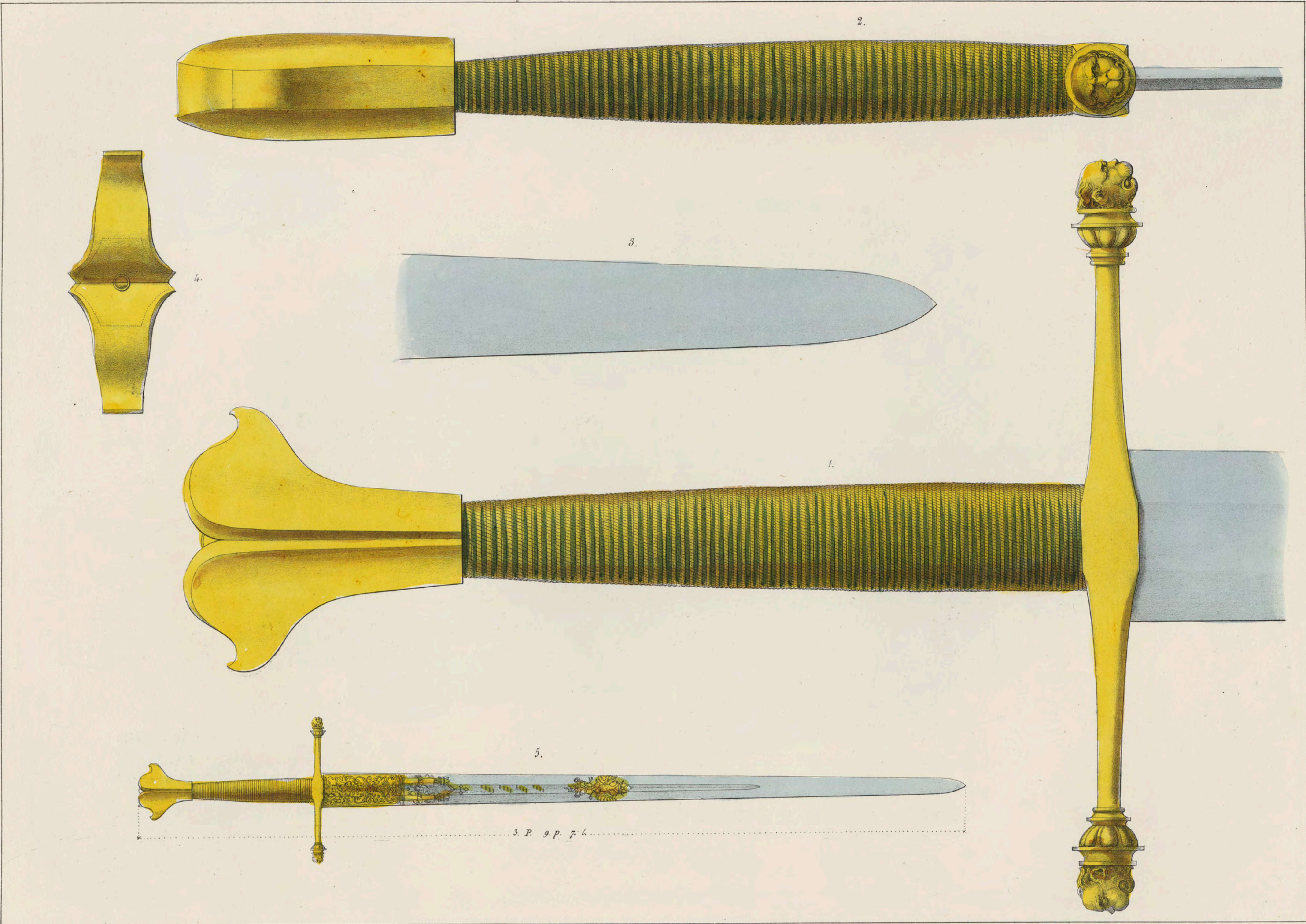
G. Senal del. | Imp. de Lemercier, Benard et C.ie | Bulton lith.

ESPADA QUE SE CREE DE FELIPE II | ÉPÉE ATTRIBUÉE A PHILIPPE II.



G. Sensi del. Imp. de Lemercier, Benard et C.ie Ribault lith.

FRAGMENTOS Y MODELOS DE MAZAS. | DÉTAILS ET MODÈLES DE MASSES D'ARMES.



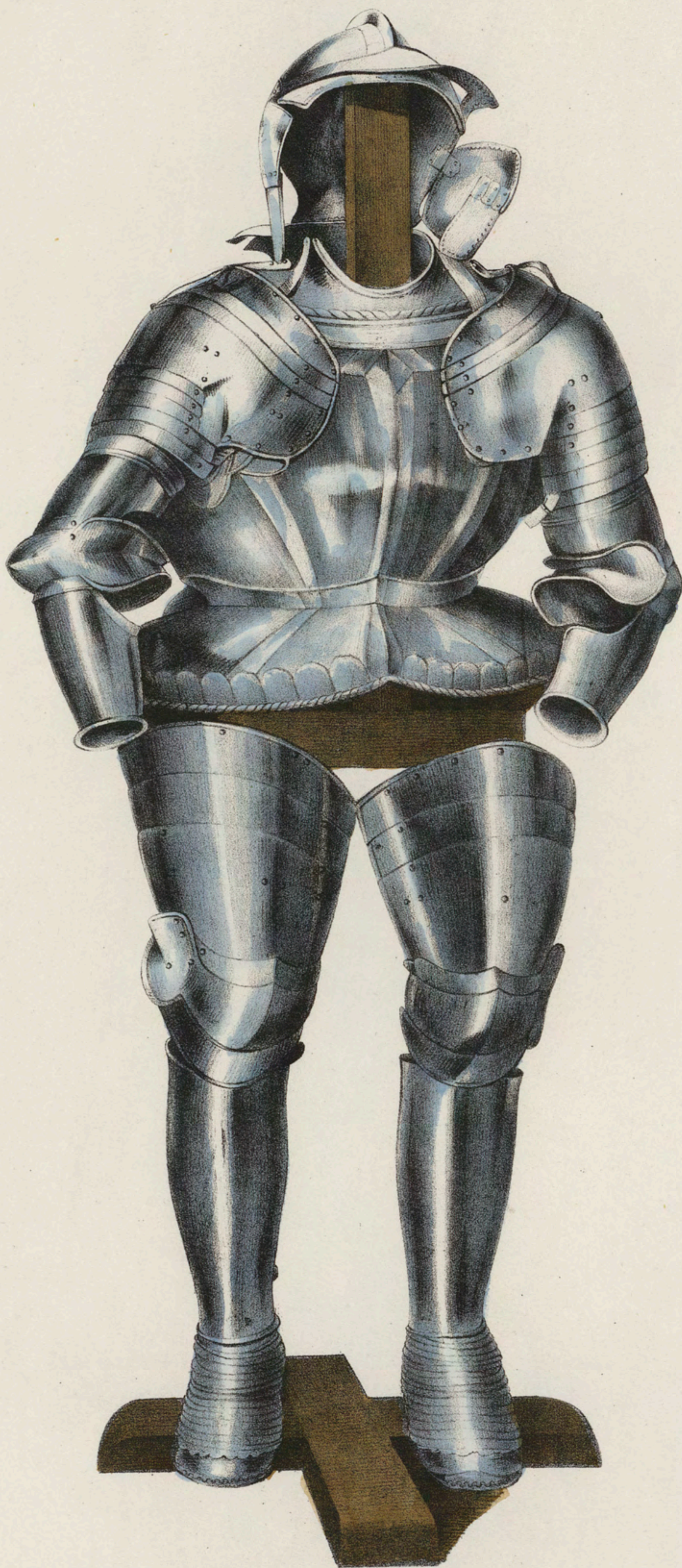
G. Sensi del. Lith. de Lemercier à Paris. L. Bulton et Villemin lith.

ESPADA QUE SE CRÉE DE CARLOS QUINTO | ÉPÉE ATTRIBUÉE A CHARLES QUINT.



G. Sensi del. Imp. de Lemercier, Benard et Cie Challamel lith.

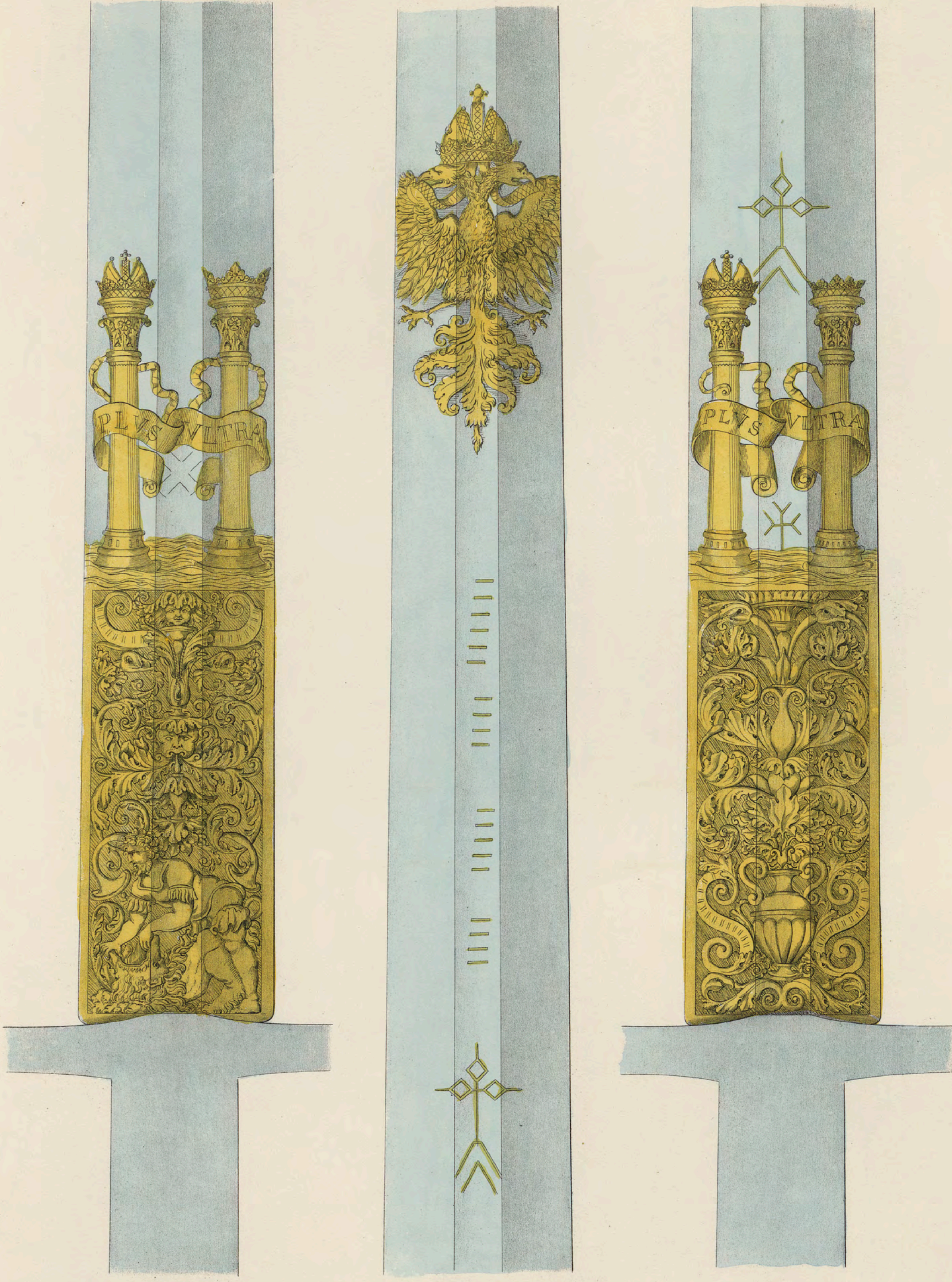
ARMADURA CINESCA Ô JAPONESA | ARMURE CHINOISE OU JAPONAISE



G. Sensi del. Imp. de Lemercier, Benard et Cie. Bulton sc.

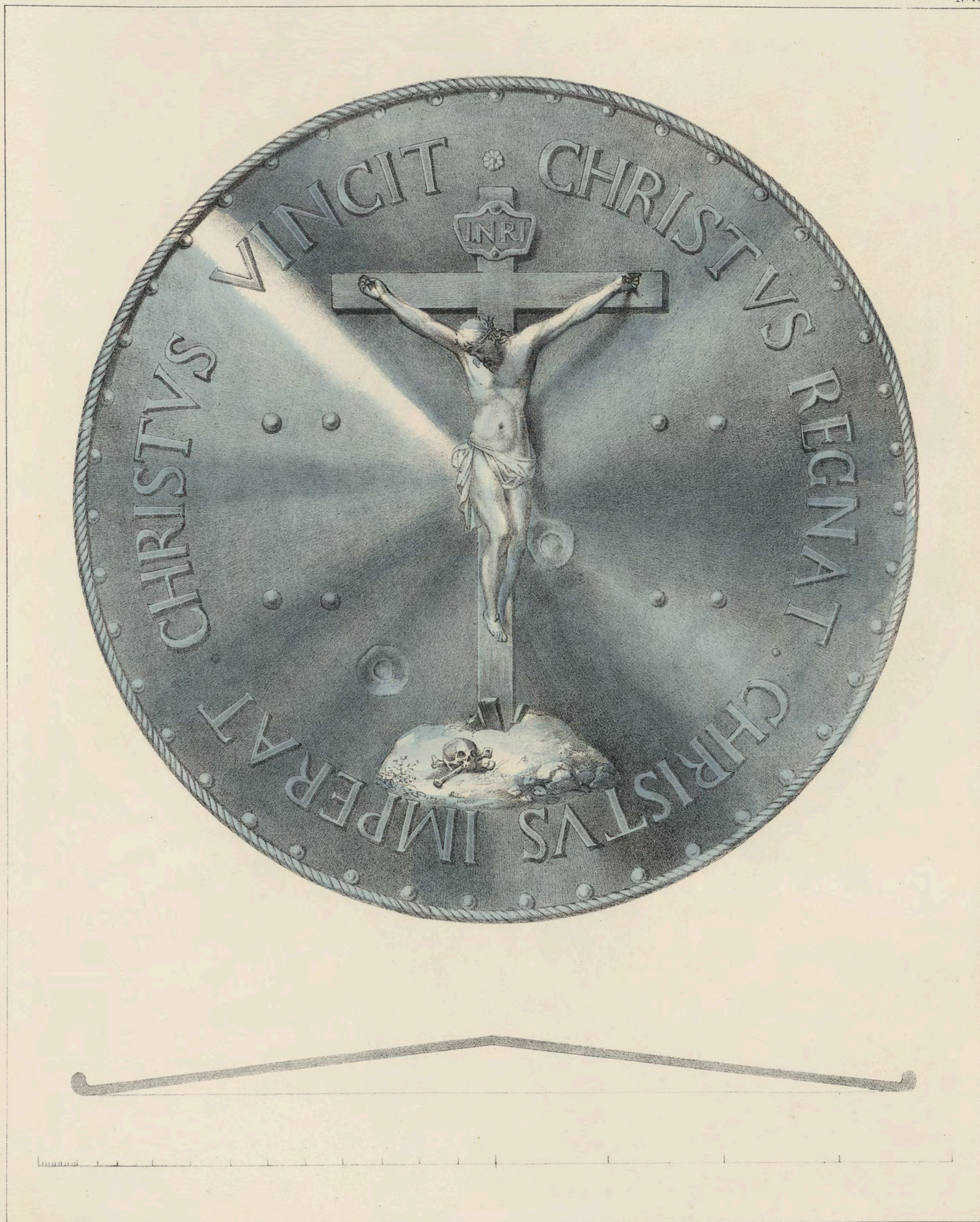
ARMADURA DE FEDERICO ELECTOR DE SAXONIA preso por Carlos-Quinto.

ARMURE DE FRÉDÉRIC ÉLECTEUR DE SAXE fait prisonnier par Charles-Quint.



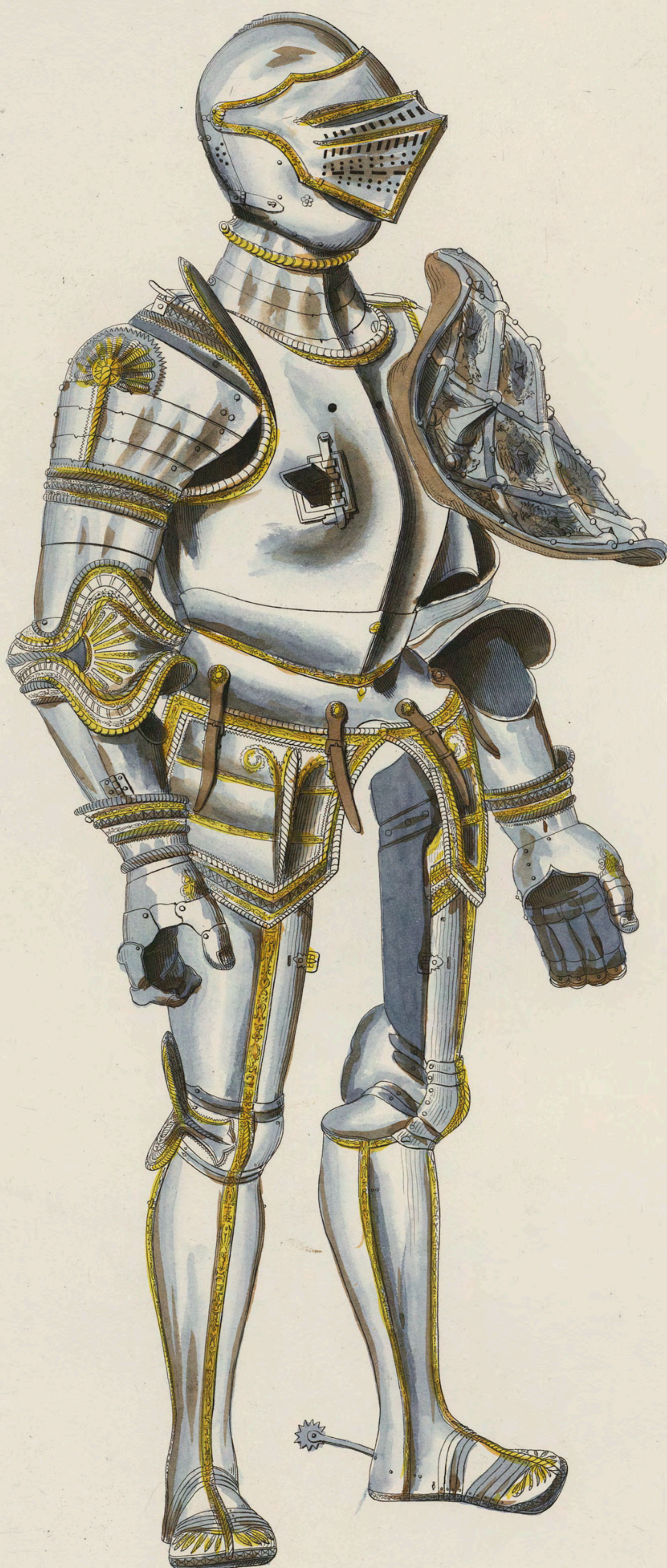
ESPADA DE CARLOS-QUINTO. ÉPÉE DE CHARLES-QUINT.

G. Sensi del. Lith. de Lemercier à Paris. L. Bulton lith.



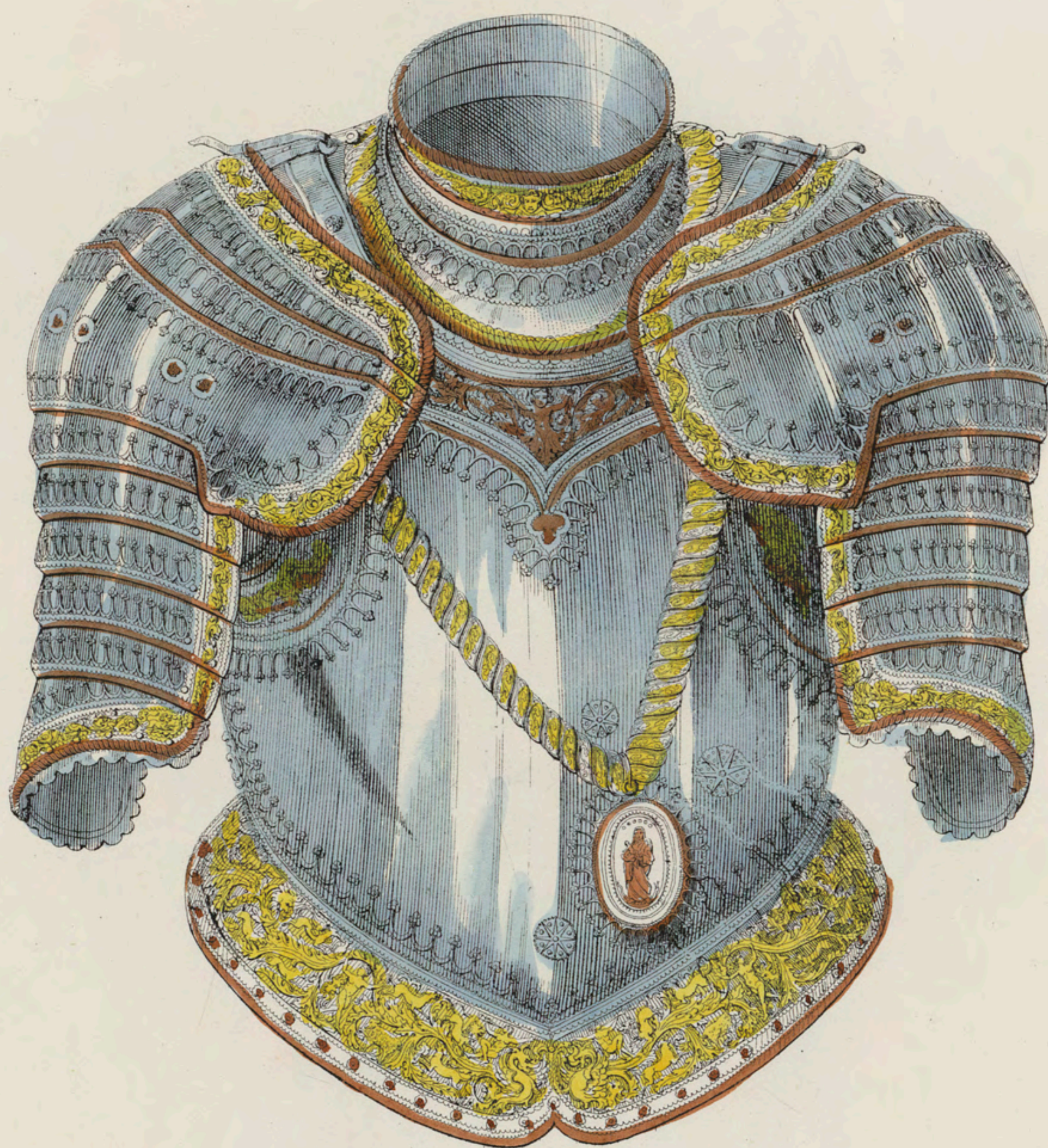
G. Sensi del. Imp. de Lemercier, Benard et C.ie Challamel del.

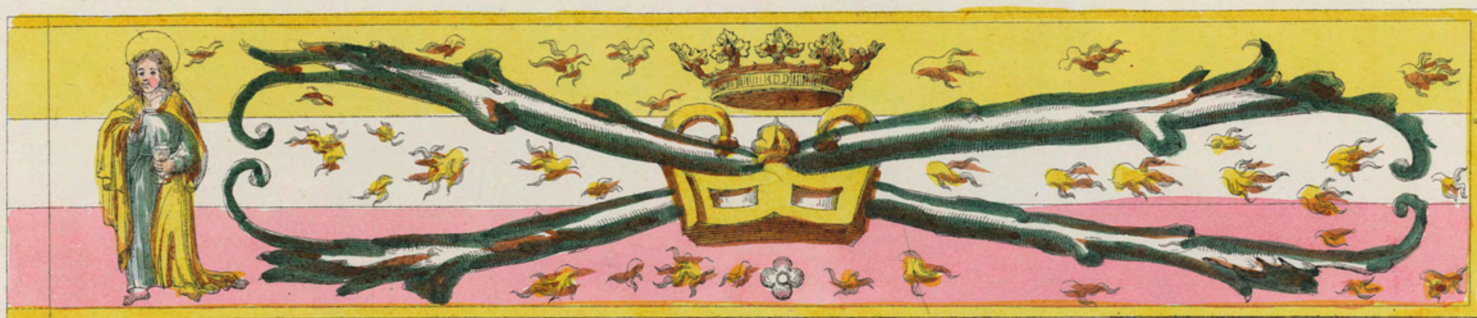
ESCUDO DE DON-JUAN DE AUSTRIA DADO POR EL PAPA. | BOUCLIER DE DON JUAN D'AUTRICHE DONNÉ PAR LE PAPE



G. Sensi del. Imp. de Rougier à Paris. Ollivier sc.

ARMADURA DE DON JUAN DE AUSTRIA. ARMURE DE DON JUAN D'AUTRICHE.





G. Sensi del. Imp. de Lemercier Benard et C.ie Bulton sc.

ARMADURA DE XIMENES y modelo de Bandera.

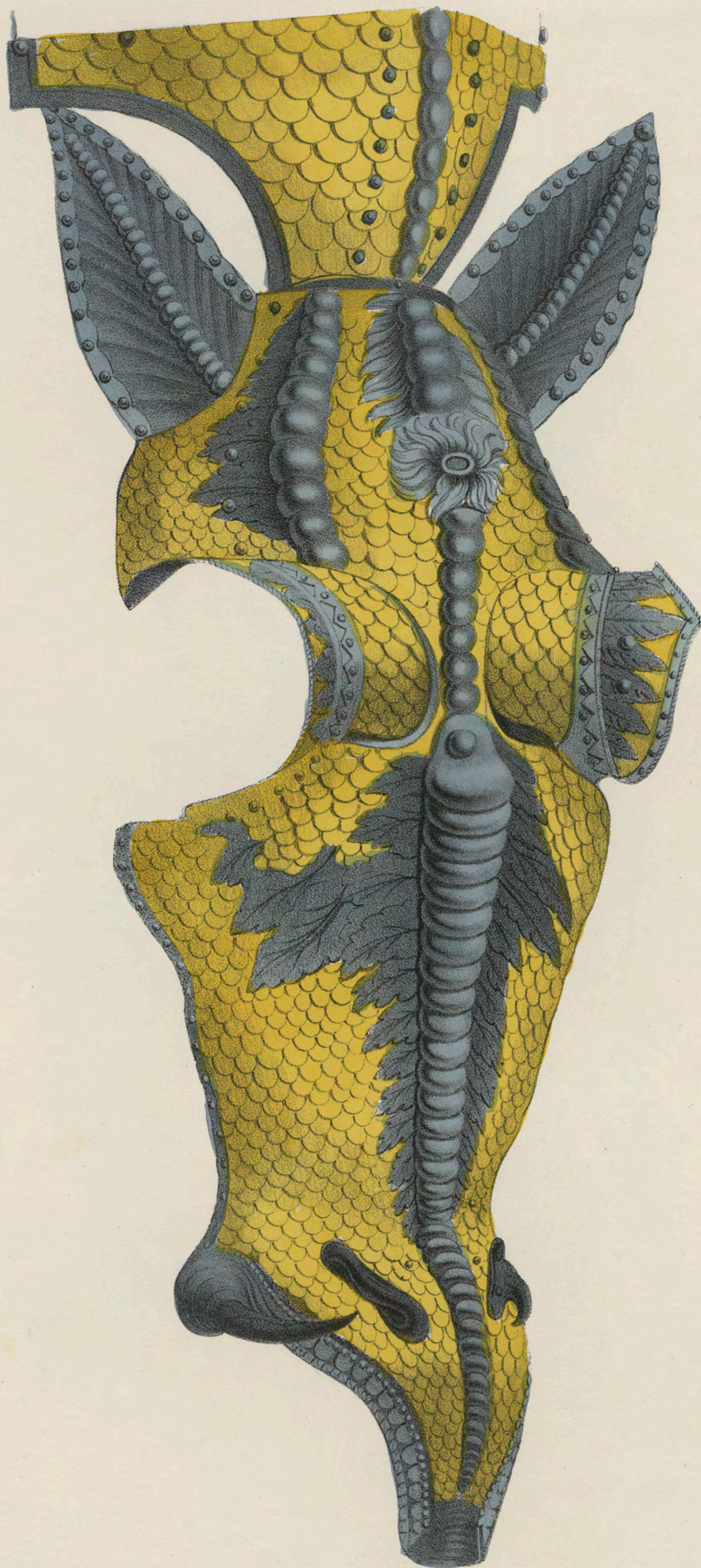
ARMURE DE XIMENÈS et modèle de Bannière.



Irrisson del. Imp. de Lemercier, Benard et Cie Challamel lith.

ESTRIBOS DE CUYOS UNO (el N° 1) SE CRÉE DE IGNACIO DE LOYOLA
y el otro (el N° 2) de Fernando el Católico.

ÉTRIERS DONT L'UN (le N° 1) A APPARTENU DIT-ON A IGNACE DE LOYOLA
et l'autre (le N° 2) à Ferdinand le Catholique.



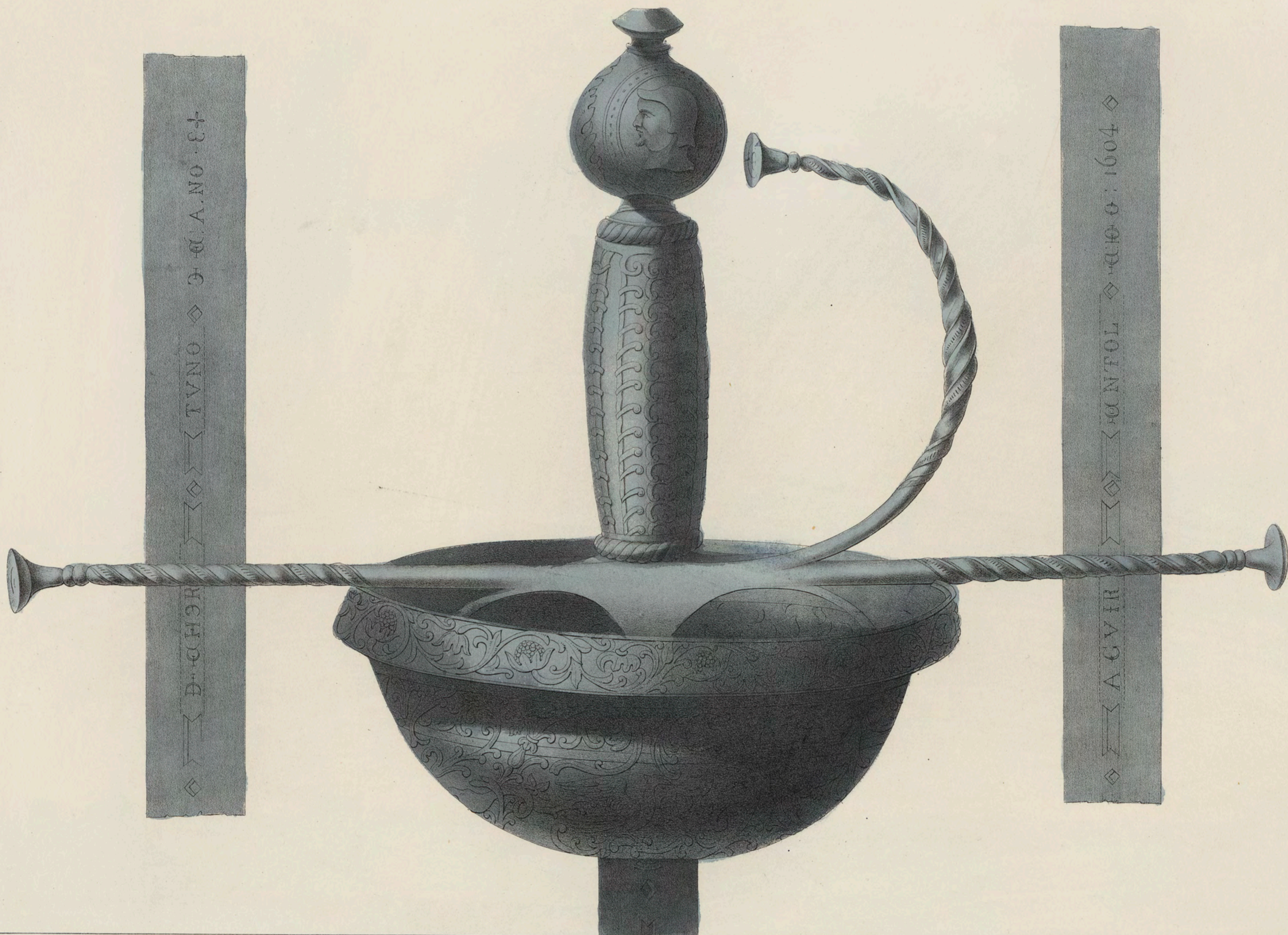
Irrisson del. Imprimé par Lemercier. Challamel [illegible]

TESTERA DE CABALLO | CHANFREIN DE CHEVAL.



Irrisson del. Imp. de Lemercier Benard & Cie Hancké lith.

RICA MANÓPLA.  RICHE GANTELET.



Irrisson del.

Imp.ie de Lemercier, Benard et C.ie

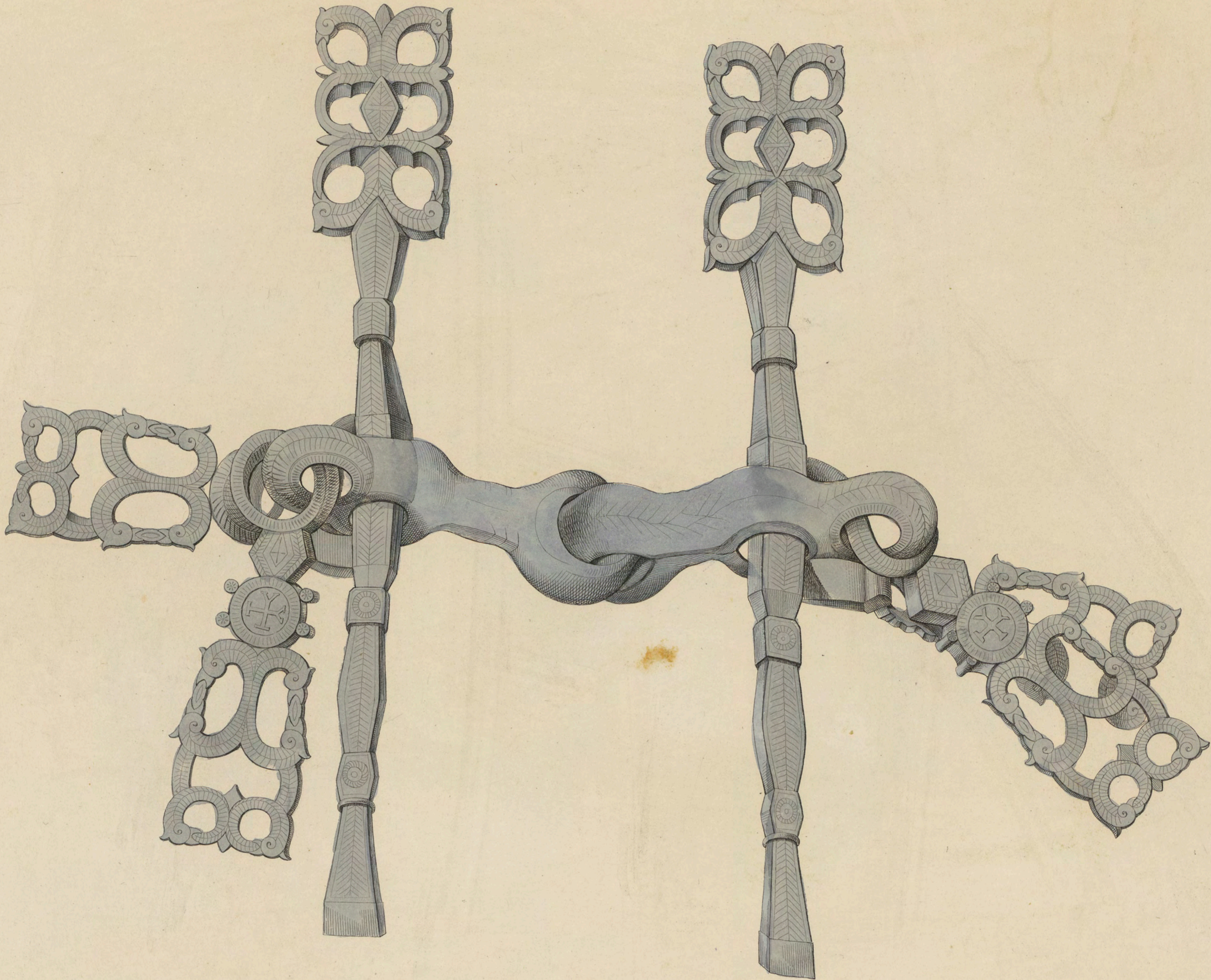
Bulison sc.

ESPADAZA. | RAPIÈRE.



Irrisson del. Imp. Lemercier, r. de Seine 57 Paris. Challamel lith.

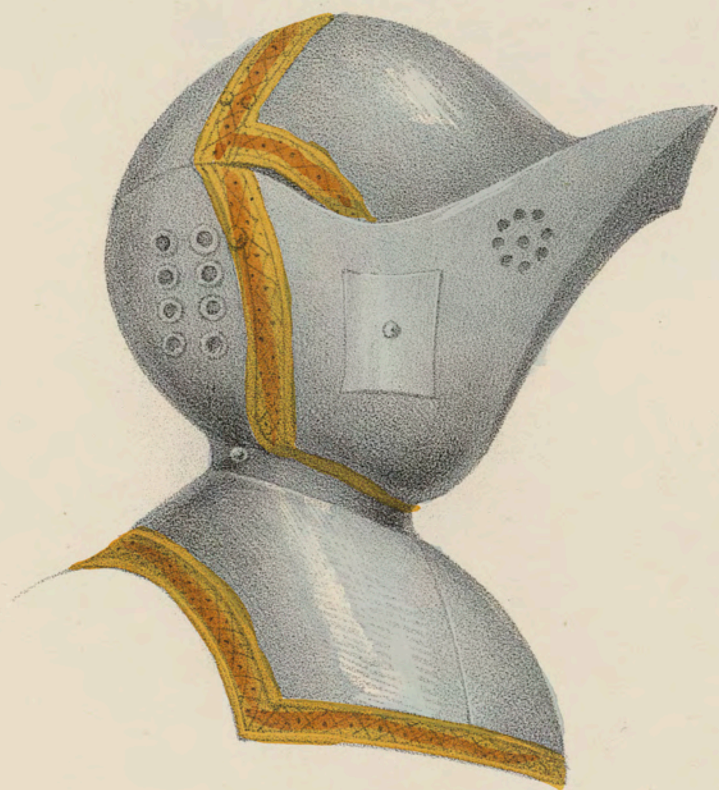
HACHA BERBERISCA, SILLA CINESCA, ARMADURA JAPONESA. | HACHE BARBARESQUE, SELLE CHINOISE, ARMURE JAPONAISE.

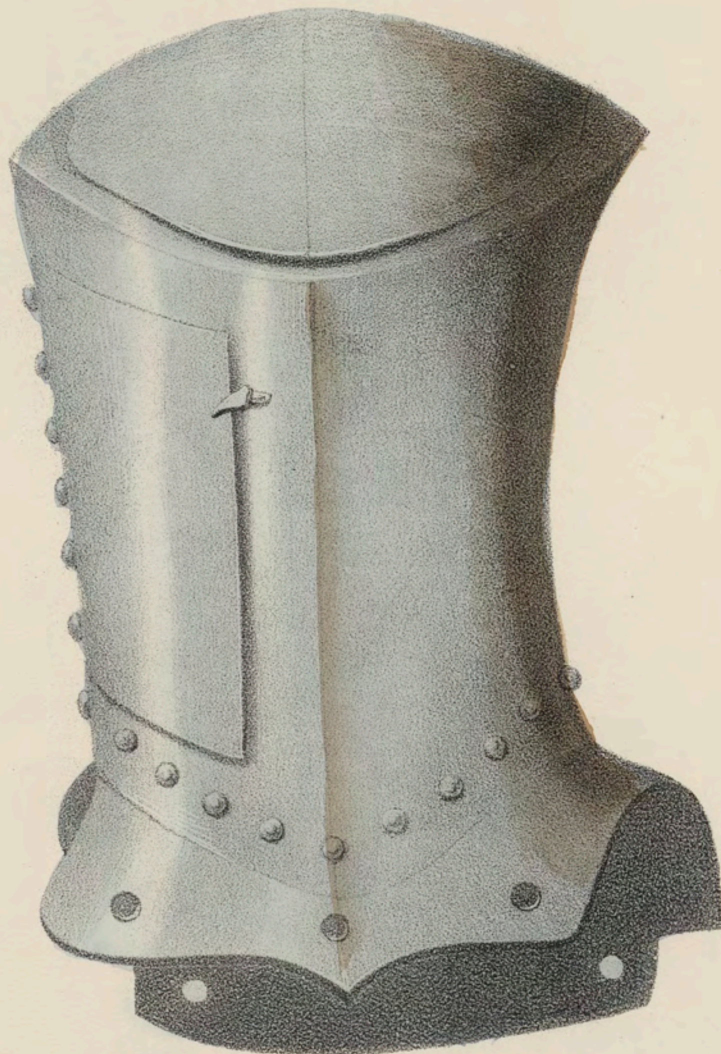


…risson del. Imp. de Rougier à Paris. Ribault sc.

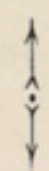
FRENO MORISCO. — MORS MORESQUE.

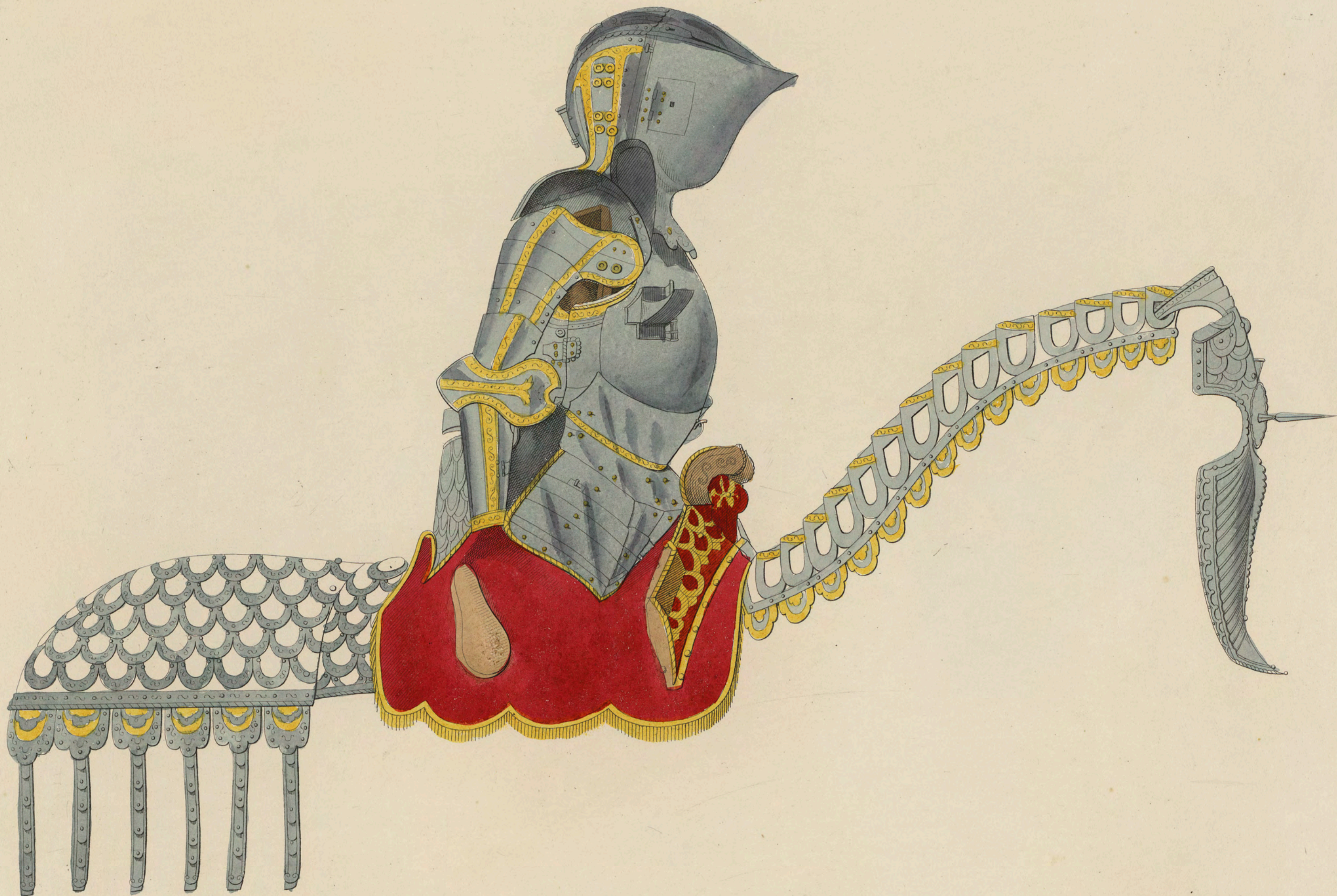






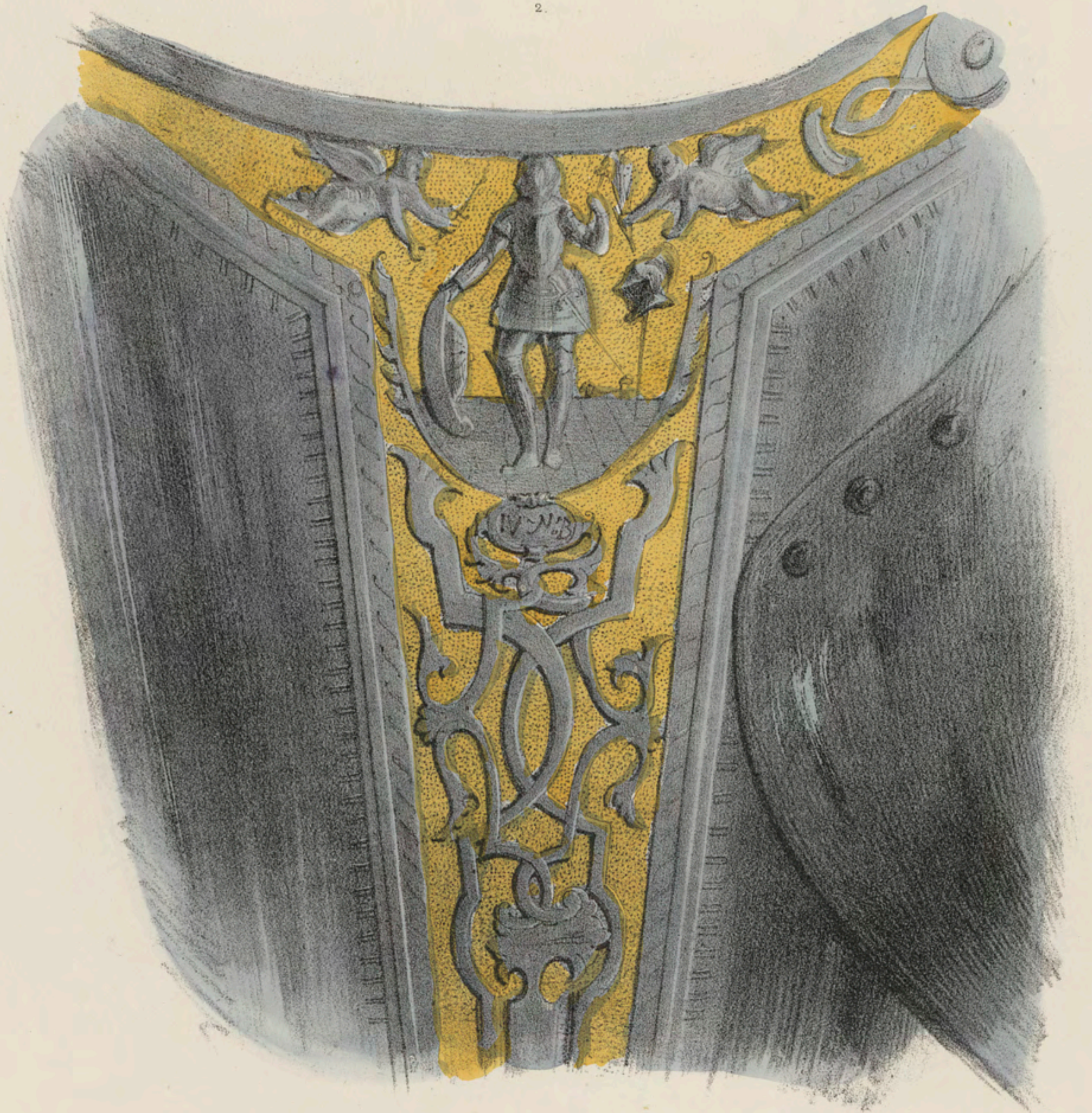
Irrisson del. Imp. de Lemercier, Benard et Cie Challamel lith.

VARIOS CASCOS.  DIVERS CASQUES.



Irrisson del. Imp. de Rougier à Paris. Ribault sc.

ARMADURA DE BOADIL Y DE SU CABALLO. | ARMURE DE BOABDIL ET DE SON CHEVAL.



2.



1.

Lrisson del. Imp. de Lemercier, Benard et Cie Challamel del.

ARMADURA LLAMADA DE HENRIQUE IV. | ARMURE DITE DE HENRI IV.



Irrisson del. Imp. de Rougier à Paris. Péronard sc.

ARMADURA DE FERNANDO EL CATOLICO Á CABALLO | ARMURE DE FERDINAND LE CATHOLIQUE À CHEVAL.

1



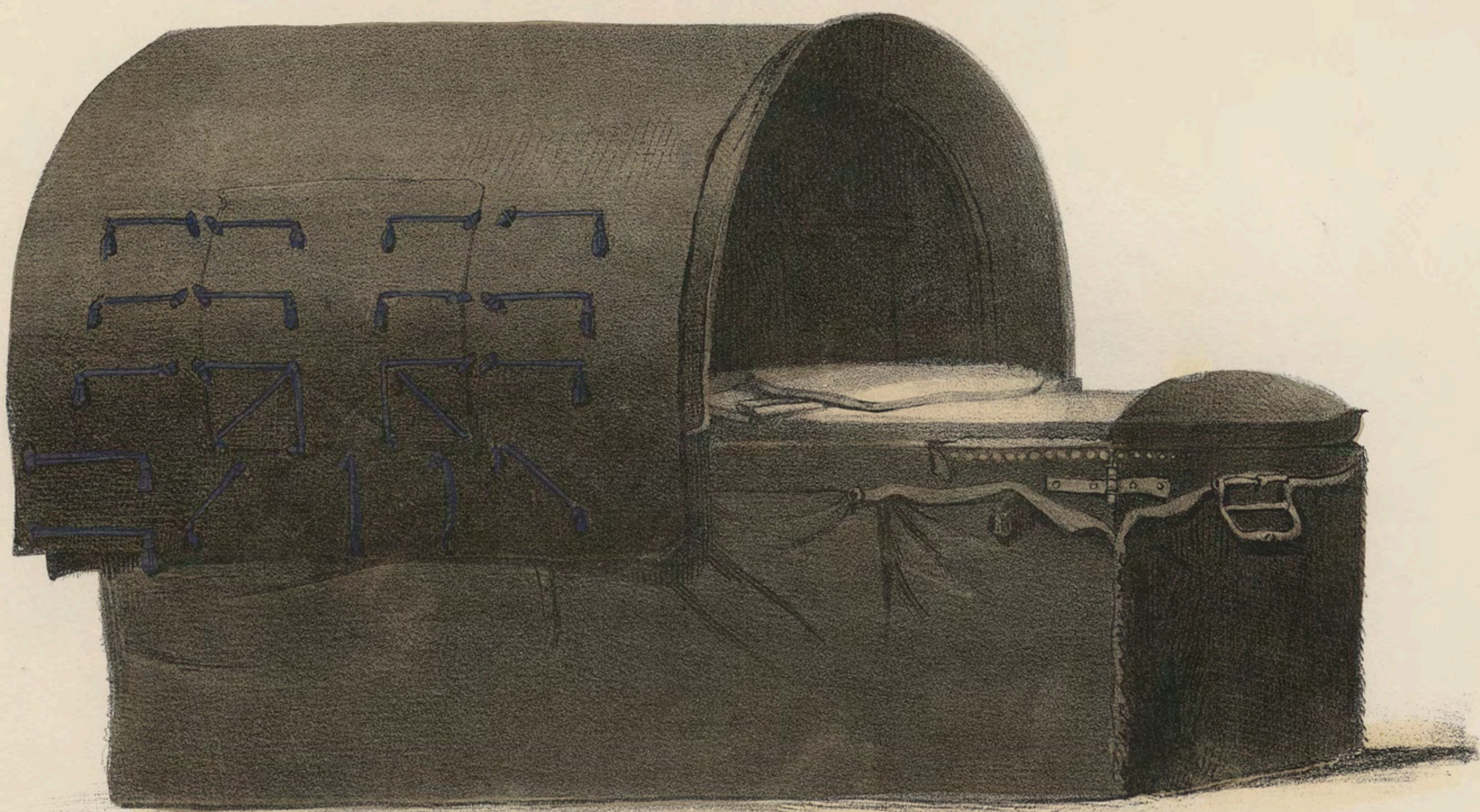
2



Irrisson del.   Imp. de Lemercier, Benard et Cie   Fragonard lith.

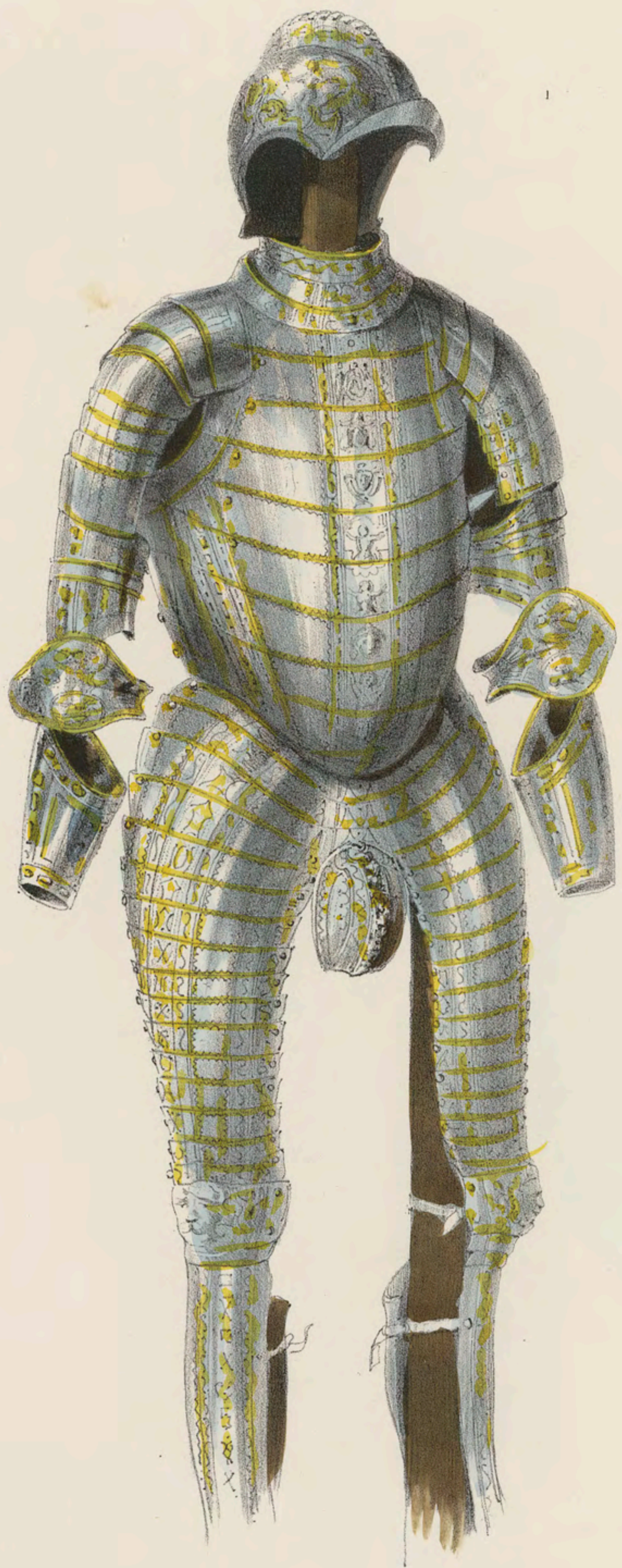
CASCOS LLAMADOS DE ANNIBAL Y DE CESAR. | CASQUES DITS D'ANNIBAL ET DE ÇÉSAR.





Irrisson del.   Imp. de Lemercier, Benard et Cie   Challamel lith.

CASCO Y LITERA DE CARLOS-QUINTO. | CASQUE ET LITIERE DE CHARLES-QUINT.



1



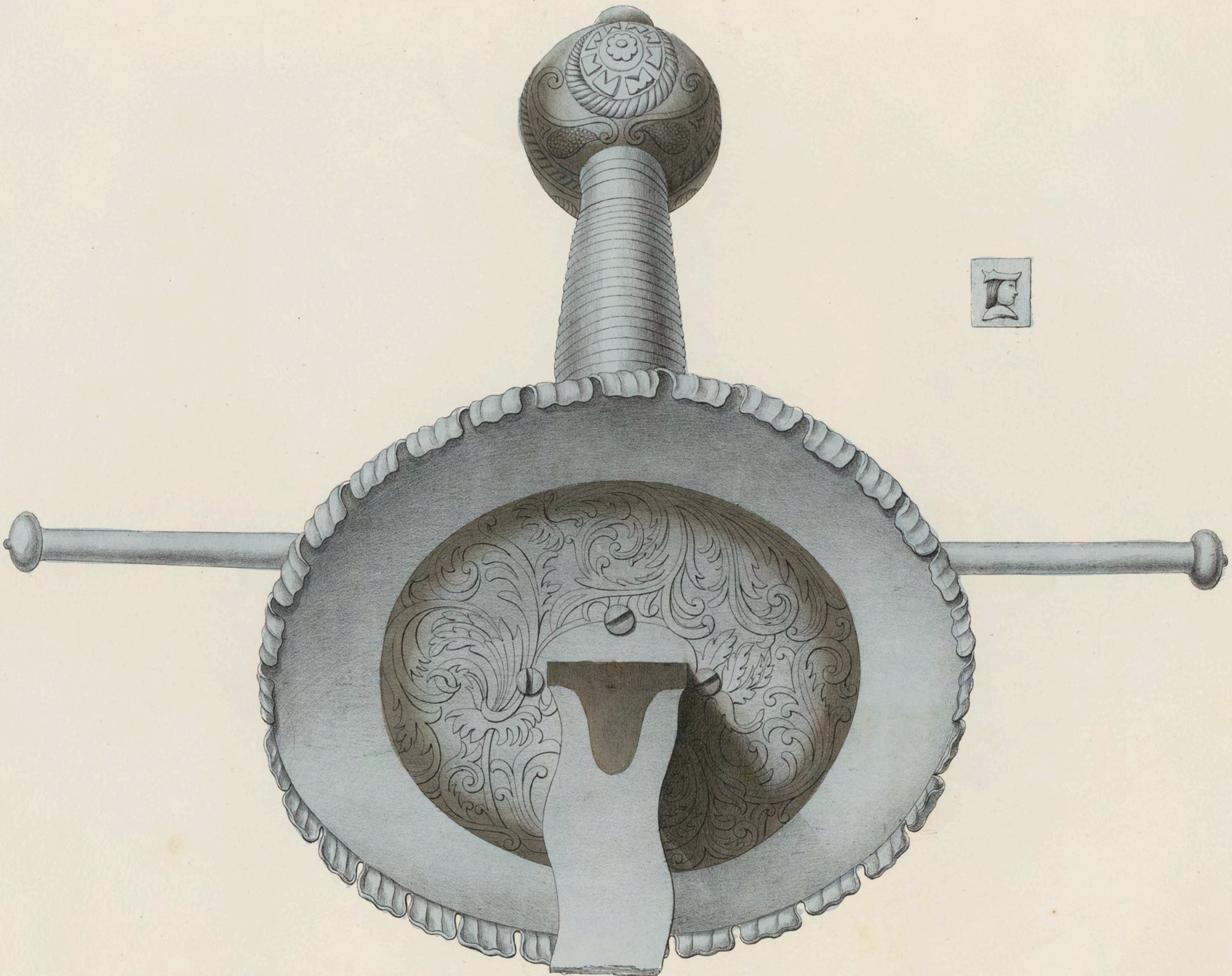
2

Irrisson del.

Imp. de Lemercier, Benard et C.ie

Challamel lith.

ARMADURA DE FELIPE II. | ARMURE DE PHILIPPE II.



Irrisson del.   Imp. de Lemercier, Benard et C.ie   Bulton lith.

ESPADAZA. | RAPIÈRE.



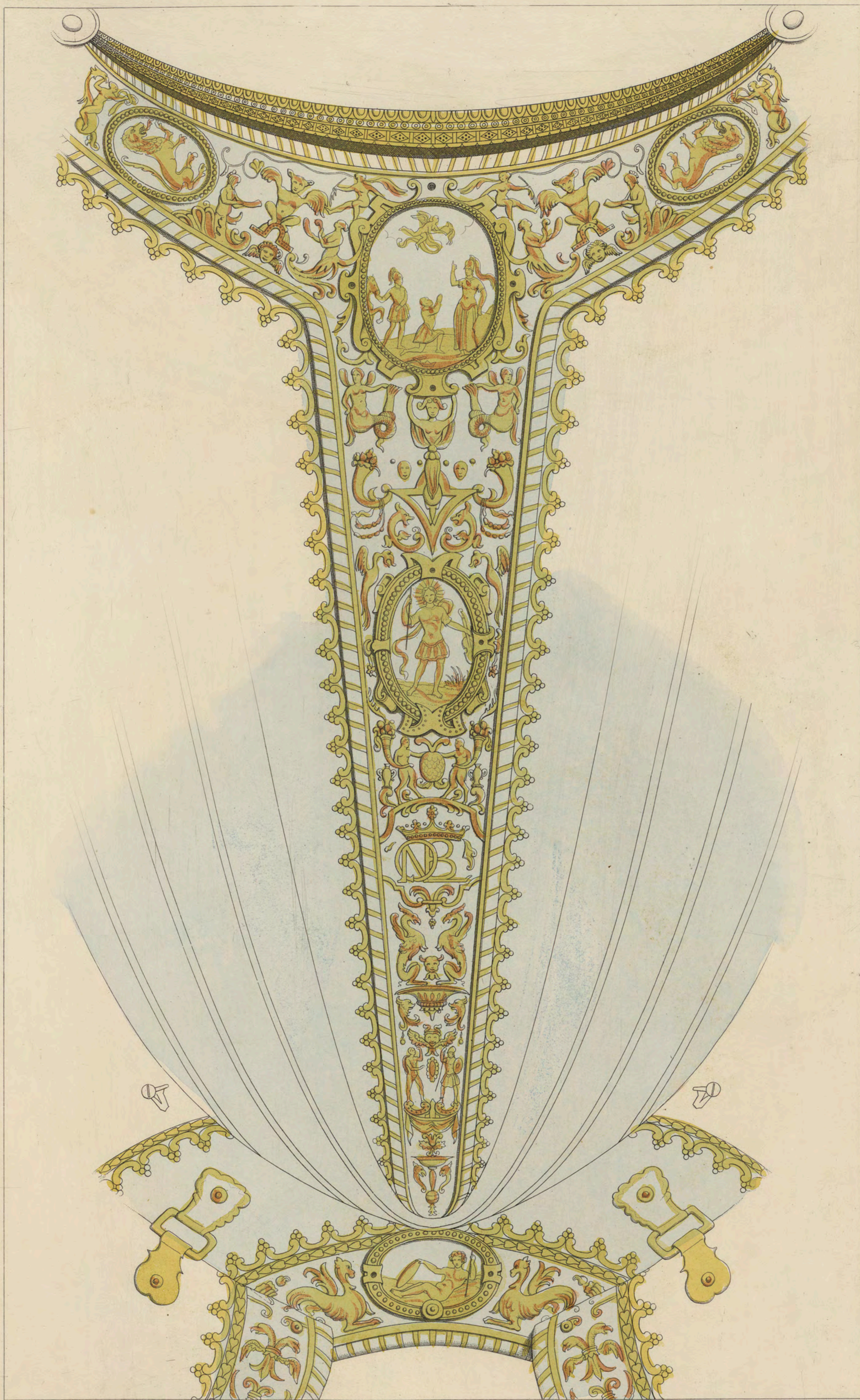


Irrisson del.

Imp. de Lemercier, Benard et C.ie à Paris.

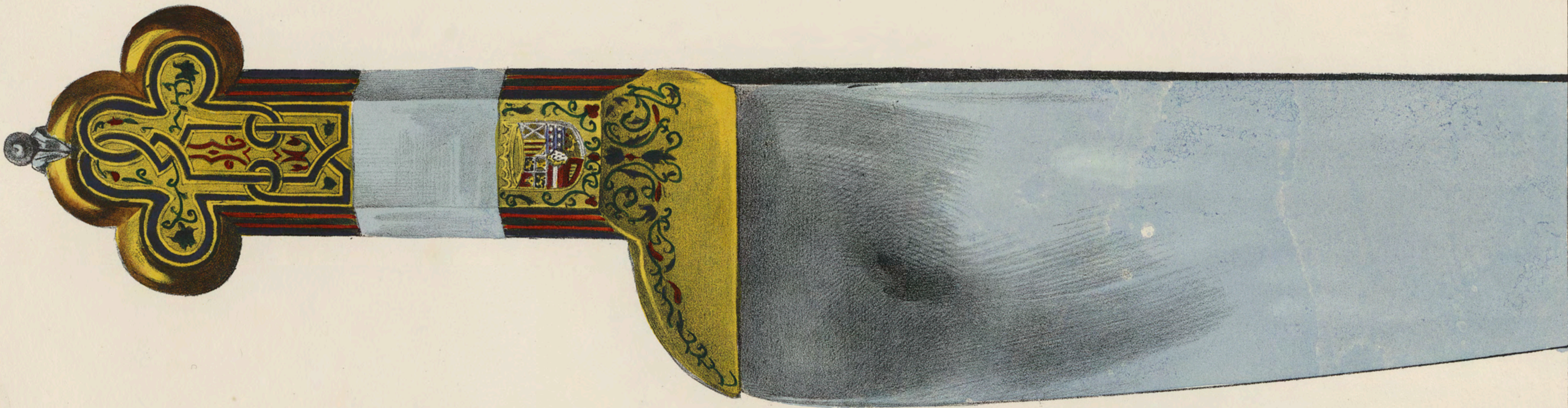
Fragonard lith.

ARMADURA Y GOTA DE GUZMAN-EL-BUENO. ARMURE ET HAUSSE-COL DE GUSMAN-LE-BON.



Irrisson del. Imp. de Rougier à Paris. Schaal sc.

DETALLE DE LA CORAZA DE GUZMAN EL BUENO. DÉTAIL DE LA CUIRASSE DE GUZMAN LE BON.



Irrisson del. · Imp. de Lemercier, Benard et Cie · Fragonard lith.

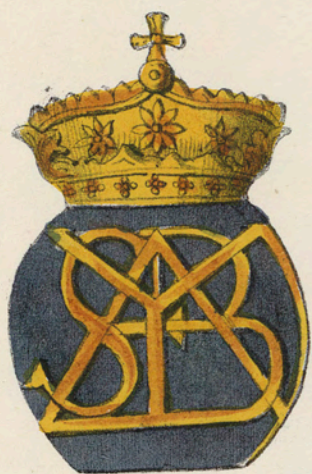
CUCHILLA | TRANCHE-TÊTE



Irrisson del. Imp. de Rougier à Paris. Normand fils sc.

ESCUDO LLAMADO DE LA TOMA DE CARTAGO.

BOUCLIER DIT DE LA PRISE DE CARTHAGE.





Irrisson del. Imp. de Lemercier, Benard et C.ie Challamel lith.

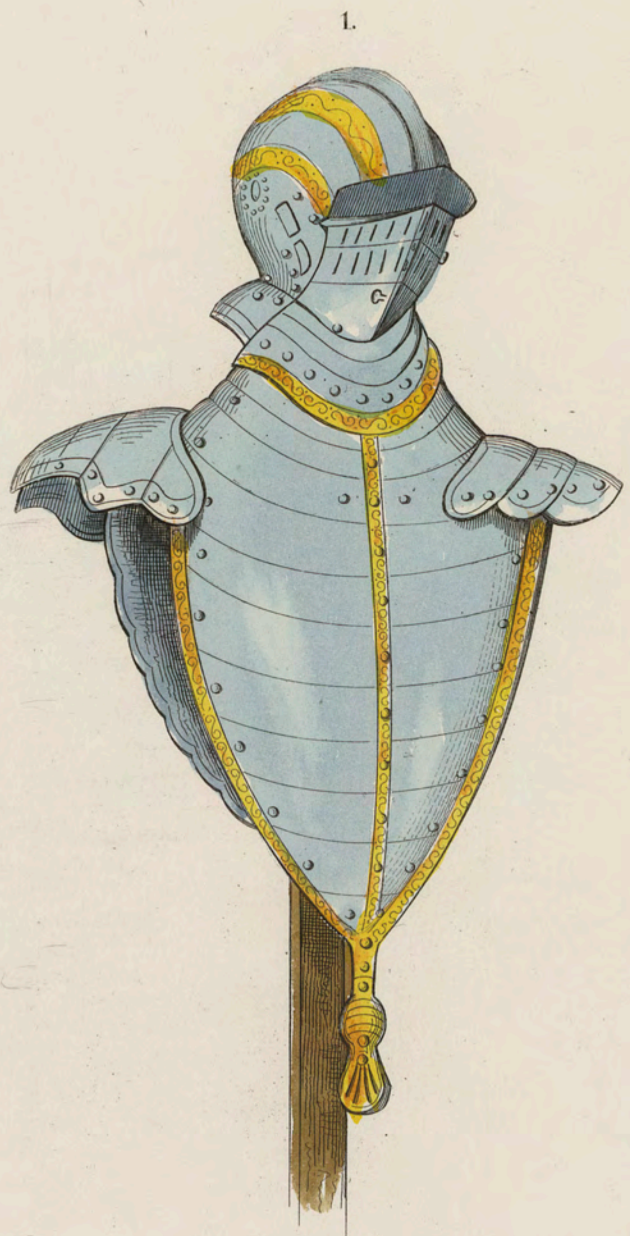
ARMADURA D'YSABEL-LA-CATOLICA. | ARMURE D'ISABELLE-LA-CATHOLIQUE.



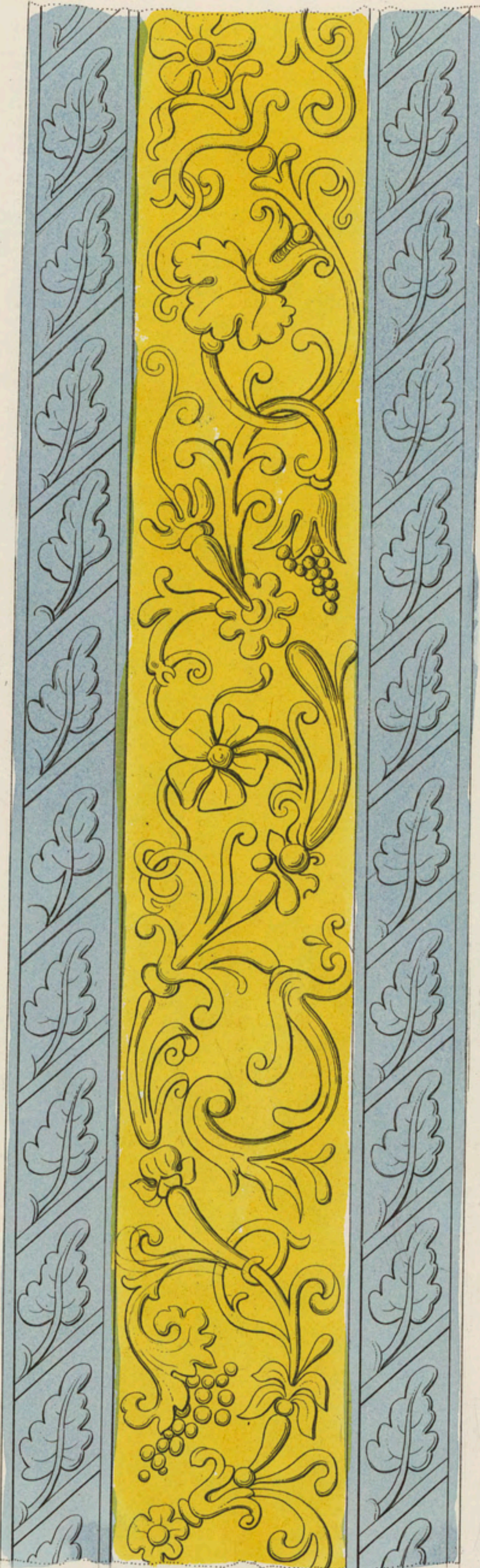
Irisson del. Imp. de Rougier à Paris. Normand fils sc.

ESCUDO DESCONOCIDO. | BOUCLIER INCONNU.

1.



3.



2.



Irrisson del. Imp. de Rougier à Paris. H. Sellier sc.

ARMADURA DESCONOCIDA (Nº 1) Y ARMADURA DE FERNANDO-EL-CATOLICO (Nº 2).

ARMURE INCONNUE (Nº 1) ET ARMURE DE FERDINAND-LE-CATHOLIQUE (Nº 2).



Irrisson del. Imp. de Rougier à Paris. E. Ollivier sc.

ARMADURAS Y FRAGMENTOS DE LAS MISMAS. ARMURES ET DÉTAILS DES MÊMES.



del. | Imp. Lemercier r. de Seine 57, Paris | G. Hancké lith.

ARMADURA DE CARLOS QUINTO A CABALLO. | ARMURE DE CHARLES QUINT A CHEVAL.


CLEVELAND MUSEUM OF ART
3 3032 00265 8288



